

Sommaire - *Inhoudstafel*

BARON PAUL HALTER

Editorial / *Editoriaal* 5

LYDIE DAGUERRE

Sortir de l'oubli ; examen des facteurs de l'émergence publique
du camp de concentration de la *Neue Bremm* 9

RICO SNELLER

Benjamin als profeet van de 'Endlösung'?
Zur Kritik der Gewalt herlezen 27

OCTAVE DEBARY

La peine des hommes est-elle objet d'histoire?
Représentations et historicisations de l'holocauste 39

CLAUDE ROMNEY

Survivre à Auschwitz pendant trente-trois mois : comment était-ce possible? 51

AMBROISE PERRIN

Rues, établissements scolaires ou autres institutions portant le nom de Primo Levi 73

Annick M'KELE

Les archives de la Fondation Auschwitz.

Inventaire partiel du Fonds des papiers personnels des victimes des crimes
et génocides nazis (10^e partie)*De archieven van de Auschwitz Stichting.**Partiële inventaris van de persoonlijke papieren van de slachtoffers**van de nazi-misdaden en -genocides (10^e deel)* 79**INFORMATIONS / MEDEDELINGEN**Prix Fondation Auschwitz / *Prijzen Stichting Auschwitz 2006-2007* 99Concours de dissertation / *Schrijfwedstrijd 2006-2007* 102Séminaires de formation / *Vormingscyclus* 103Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau / *Studiereis naar Auschwitz-Birkenau* 106Site internet / *Website* 107*Simon Wiesenthal Instituut* 107**NOTES DE LECTURES / LECTUURNOTA'S****ALBERT MINGELGRUN**

Ecrire après Auschwitz

Magazine littéraire, n° 467, Paris, septembre 2007.

Dossier « 60 ans de romans sur le nazisme. D'Albert Camus à Jonathan Littell » 109

FRANÇOIS RASTIER

Mort-spectacle et succès annoncé

Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes* 111**YVES VAN DE STEEN**

Reinhard Heydrich, het blonde nazibeest met het ijzeren hart of H.H.H.H.

Mario R. DEDERICHS, *Heydrich. Het gezicht van het Kwaad* 114**YVES VAN DE STEEN**

Waarheid en fictie achter de "Schindlerlijst". Een biografisch en historisch onderzoek

David M. CROWE, *Oskar Schindler. De biografie en het ware verhaal**achter de Schindlerlijst* 132**MAURICE JAQUEMYS**

La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre

Barbara DICKSCHEN, *L'école en sursis* 154

THÉÂTRE / THEATER

CHARLOTTE LACOSTE

Ruhe. Conception et mise en scène de Josse DE PAUW, texte d'Armando et de Hans Sleutelaar, musique de Franz Schubert et d'Annelies Van Parys, direction de Christophe Sibert, avec Dirk Roothoof, Carly Wijs et le Collegium Vocale Gent 157

RECENSIONS / RECENSIES 161

AMERY J., *Die Schiffbrüchigen*, Klett-Cotta, 2007 – (L.O.R.); BAUMAN J., *Derrière ces murs. Comment j'ai survécu au ghetto de Varsovie*, Jacqueline Chambon, 2007 – (B.D.P.); BOUTHILLON F., *Et le bunker était vide. Une lecture du testament politique d'Adolf Hitler*, Hermann, 2007 – (D.W.); BRACHFELD S., *Merci de nous avoir sauvés, Enfants Cachés en Belgique*, IRJB, 2007 – (H.D.); CAMPBELL BARTOLETTI S., *Jugend im Nationalsozialismus. Zwischen Faszination und Widerstand*, Bloomsbury, 2007 – (J.H.); CHABON M., *La solution finale*, Robert Laffont, 2007 – (B.D.P.); COSTELLE D., *Eva Braun. Dans l'intimité d'Hitler*, Archipel, 2007 – (A.M.); DICKSCHEN B., *L'école en sursis. La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre*, Didier Devillez, 2006 – (M.J.); FRÖLICH M., SCHNEIDER C. (dir.), *Das Böse im Blick. Die Gegenwart des Nationalsozialismus im Film*, text und kritik, 2007 – (J.H.); GATTEGNO J.-P., *Avec vue sur le Royaume*, Actes Sud, 2007 – (A.M.); GRASS G., *Pelures d'oignon*, Seuil, 2007 – (E.V.); GRUNBERG A., *Le messie juif*, Héloïse d'Ormesson, 2007 – (A.M.); HALIOUA B., *Le procès des médecins de Nuremberg. L'irruption de l'éthique médicale moderne*, Vuibert, 2007 – (H.D.); HALTER R., *Romans Reise durch die Nacht. Bericht eines Überlebenden*, Tiamat, 2007 – (L.O.R.); HASSON S., *Du Paradis à l'Enfer*, Clepsydre, 2007 – (B.D.P.); HEGI U., *Trudi la naine*, Galaade, 2007 – (A.M.); HOFFMANN D., *Lebensspuren meines Vaters. Eine Rekonstruktion aus dem Holocaust*, Wallstein, 2007 – (L.O.R.); KALEKO M., *Mein Lied geht weiter. Hundert Gedichte*, DTV, 2007 – (J.H.); LELEU J.-L., *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Perrin, 2006 – (H.D.); LILLTEICHER J., *Raub, Recht und Restitution. Die Rückerstattung jüdischen Eigentums in der frühen Bundesrepublik*, Wallstein, 2007 – (J.H.); MARGOLIN J.-L., *L'armée de l'empereur. Violences et crimes du Japon en guerre 1937-1945*, Armand Colin, 2007 – (B.D.P.); NYSENHOLCA., *Bubelè. L'enfant à l'ombre*, L'Harmattan, 2007 – (B.D.P.); OHRGAARD P., *Günter Grass. L'homme et l'œuvre*, Seuil, 2007 – (E.V.); PATTERSON I., *Guernica ou la guerre totale*, Héloïse d'Ormesson, 2007 – (B.D.P.); RAHMANI M., *Lettre à un frère*. INRI, Institut Sépharade Européen, 2007 – (H.D.); ROSENKRANZ J., *Mascha Kaléko. Biographie*, DTV, 2007 – (J.H.); de ROSNAY T., *Elle s'appelait Sarah*, Héloïse d'Ormesson, 2007 – (B.D.P.); SCHECK R., *Une saison noire. Le massacre de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Tallandier, 2007 – (A.M.); THIBAUT L. (dir.), *La Résistance dans*

la Drôme – le Vercors, AERI, 2007 – (E.V.); THIBAUT L. (dir.), *La Résistance en Corse*, AERI, 2007 – (E.V.); THIBAUT L. (dir.), *Les jeunes et la Résistance*, AERI / La documentation française, 2007 – (E.V.); VAN DOORSLAER R. (dir.), *La Belgique docile. Les autorités belges et la persécution des juifs en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale*, Tournesol conseils/ Luc Pire, 2007 – (E.V.)

Baron Paul Halter
Président

Editorial

Nous débutons ce nonante-septième numéro par un article de Lydie Daguerre qui, diplômée de l'Université Paul Verlaine, à Metz, en Sciences de l'Information et de la Communication, nous fait part de l'historique du camp de concentration de la *Neue Bremm*. Celui-ci se situait à la frontière franco-allemande, en région sarroise, près de Sarrebrück. Evoquant l'amnésie qui entoure le lieu et cherchant à l'en sortir, l'Association des Victimes du Nazisme œuvre, comme l'auteur nous le décrit, à l'établissement d'un lieu de mémoire. Un important colloque présentant à cet égard les travaux en cours se sera par ailleurs déroulé à l'Université de Metz au moment où nous mettons ces lignes sous presse.

Rico Sneller (Université de Leyden, Pays-Bas) considère le texte de Benjamin *Sur Kritik der Gewalt* où la notion de violence, sa légitimation pour atteindre certains objectifs et « l'irrationnel » de chaque système de droit sont abordés. Avec Derrida l'auteur conclut de ces interrogations que l'holocauste doit être interprété comme un exemple de violence mythique plutôt que divine. Mais alors, si la violence hitlérienne est d'ordre mythique, et si ce genre de violence se trouve à la base de chaque système de droit, ne devrait-on pas craindre que chaque système de droit puisse générer en lui-même la menace d'une nouvelle *Endlösung*?

A l'exemple du Musée Mémorial de l'Holocauste dont l'exposition se termine par une "salle du souvenir" vide, Claude Debary (Université Paris V- Sorbonne) se demande quel serait exactement le statut de la mémoire dans une société qui proposerait de se souvenir de son histoire et de ses drames par le silence? Ce texte aborde la notion de musée et la question des rapports entre histoire et mémoire à partir d'une réflexion sur le travail d'historicisation des objets dans les musées. Dans cette perspective, les débats soulevés par la représentation de l'holocauste révèlent toute la difficulté d'une historicisation de la mémoire de ce drame. En effet, comment l'histoire peut-elle penser et représenter ce qui lui échappe et qui, dans le cas de la destruction des hommes eux-mêmes, signifie

la fin de toute histoire possible? Question : le rapport entre histoire et mémoire pourrait-il être éclairé du lien qu'entretiennent les objets avec la mémoire? Le propos développé ici ne vise pas à récuser l'objet mais constitue une invite à réfléchir aux modalités d'accueil de son historicité.

Dans la foulée des évocations des camps qui précèdent, Claude Romney (Université de Calgary) nous rapporte le parcours qu'aura dû suivre son père déporté à Auschwitz. Comptant parmi l'un des vingt survivants de son convoi, il eut l'incroyable chance de retrouver sa famille, qui s'était réfugiée dans une petite ville des Pyrénées, à la Libération. L'auteur a tenté de reconstituer la trame du vécu de son père, décédé en 1968, à partir d'articles et de messages qu'il avait noté à son retour des camps. En ayant sans cesse en tête ce corollaire: comment lui fut-il possible de survivre à Auschwitz durant trente-trois mois?

Nous terminons notre tour d'horizon des communications de ce numéro par celle d'Ambroise Perrin. Journaliste et Conseiller au Parlement européen, il s'est intéressé à la topographie de nos rues et chargé d'un relevé des établissements scolaires et des institutions publiques arborant le nom de Primo Levi. Une belle façon de percevoir toute l'importance que notre société accorde aujourd'hui à l'œuvre de cet extraordinaire témoin des camps de concentration et d'extermination. Qui sans conteste est aussi tenu – lui qui fut pourtant reconnu pour sa discrétion et sa retenue – comme l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle.

Baron Paul Halter

Voorzitter

Editoriaal

Wij vatten deze zevenennegentigste uitgave aan met een bijdrage van Lydie Daguerre, communicatiewetenschapper aan de Université Paul Verlaine te Metz, over de geschiedenis van het concentratiekamp van Neue Bremm. Dit kamp bevond zich aan de Frans-Duitse grens, in het Saarland, nabij Saarbrücken. Gezien het stilzwijgen omtrent deze site werkt de Association des Victimes du Nazisme aan de uitbouw van een herdenkingsoord. Op het moment dat deze uitgave in druk gaat zal er aan de Universiteit van Metz een belangrijk colloquium aangaande deze site plaatsgrijpen.

Rico Sneller (Universiteit van Leiden, NL.) heeft een beschouwing geschreven over de tekst van Walter Benjamin *Zur Kritik der Gewalt* waarin de notie van het geweld, zijn legitimering om bepaalde objectieven te bereiken en het “irrationele” van elk rechtssysteem worden aangekaart. In navolging van Derrida besluit de auteur met de stelling dat de holocaust eerder moet gezien worden als een vorm van mythisch geweld, en niet zo zeer van goddelijk geweld. Maar indien het nazi-geweld van mythische aard is, en indien deze vorm van geweld aan de basis ligt van elk rechtssysteem, moeten we dan niet bevreesd zijn dat elk rechtssysteem van uit zichzelf een nieuwe *Endlösung* kan op gang brengen?

Naar het voorbeeld van het Holocaust Memorial Museum in Washington DC, waar de tentoonstelling eindigt in een lege “zaal van de herinnering”, stelt Claude Debry (Université Paris V – Sorbonne) zich vragen naar het precieze statuut van de herinnering in onze maatschappij, die er naar streeft haar geschiedenis en haar drama’s in stilte te herinneren. Deze tekst handelt over de betekenis van het museum en van haar verhouding tussen geschiedenis en herinnering vanuit een beschouwing over de historisering van de objecten in de musea. Vanuit dit perspectief zijn de debatten die opgeworpen worden omtrent de uitbeelding van de holocaust tevens revelerend voor de moeilijkheden van een historisering van de herinnering aan dit drama. Inderdaad, hoe slaagt de geschiedenis er in

datgene te overdenken en voor te stellen wat haar ontsnapt, datgene wat, in het geval van de vernietiging zelf van de mensen, het einde inhoudt van elke mogelijke geschiedenis? Vraag: kan de verhouding tussen geschiedenis en herinnering uitgeklaard worden doorheen de verhouding tussen objecten en hun herinnering? De hier ontwikkelde bijdrage wil het object niet verwerpen, maar wil eerder een uitnodiging zijn om na te denken over de ontvangstmogelijkheden van zijn historisering.

In navolging van de voorgaande kampevocaties stelt Claude Romney (Universiteit van Calgary) ons het parcours voor dat zijn vader als gedeporteerde moet gevolgd hebben naar Auschwitz. Als één van de twintig overlevenden van zijn konvooi heeft hij het ongelooflijke geluk gehad om bij de Bevrijding zijn familie terug te vinden, die was ondergedoken in een klein dorpje in de Pyreneeën. De auteur heeft gepoogd om het wedervaren van zijn in 1968 overleden vader terug te reconstrueren op basis van artikels en berichten die hij opgeschreven heeft na zijn terugkeer uit de kampen. Tegelijk heeft de auteur voortdurend de volgende vraag voor ogen gehad: hoe is het hem gelukt om drieëndertig maanden gevangenschap in Auschwitz te overleven?

Wij sluiten dit overzicht af met een bijdrage van Ambroise Perrin. Als journalist en raadgever op de Europese Gemeenschap heeft hij zich toegelegd op de topografie van de straten en de openbare instellingen en scholen die de naam dragen van Primo Levi. Het is een manier om te wijzen op het belang die onze hedendaagse maatschappij stelt in het werk van deze uitzonderlijke getuige van de concentratie en uitroeiingkampen, die tevens ook beschouwd wordt als een van de belangrijkste auteurs van de XX^e eeuw.

Lydie DAGUERRE*

Sortir de l'oubli ; examen des facteurs de l'émergence publique du camp de concentration de la Neue Bremm **

A la manière de la mémoire humaine, l'Histoire ne retient souvent que les grands événements qui l'ont construite. Ainsi le premier pas de Neil Armstrong sur la Lune, le 20 juillet 1969, s'inscrit-il dans la Mémoire Collective, tout comme la phrase qu'il prononça à sa descente du module lunaire « *That's one small step for man, one giant leap for mankind* »¹. Si ce constat est valable pour les épisodes glorieux de notre passé, il l'est encore plus pour ceux dont nous ne pouvons être fiers. La guerre ne déroge pas à cette règle et lorsqu'elle est le sujet d'études, certaines de ses affres subissent un inconscient mais néanmoins réel oubli. Aussi l'attention portée à la découverte et à la libération des grands camps de concentration et d'extermination nazis, a-t-elle éclipsé l'existence de semblables « infrastructures » élaborées par le III^{ème} Reich, comme les camps de Aurigny, Orianenburg-Sachsen ou encore Flossenbürg, avec pour conséquences un éloignement de l'espace public et une mise à l'écart du souvenir et du « devoir de mémoire ». Or, pour une observation plus exacte et plus limpide de l'Histoire, il convient de pallier à cette situation et de rendre à ces lieux de concentration encore méconnus ou peu connus, la place qui est la leur dans la Mémoire Collective. Nous ne prétendons pas réussir ici, à nous seuls, à faire sortir ces camps



* Centre de Recherches sur les Médiations (EA 3476), Université Paul Verlaine de Metz (France).

** NDLR: Défendu à l'Université Paul Verlaine (Metz) en 2004, le mémoire de fin d'études en Sciences de l'Information et de la Communication de Lydie Daguerre intitulé *Le camp de concentration de la Neue Bremm : Construction d'une cause dans l'espace public trans-frontalier*, synthétisé dans le cadre de la présente contribution, a été déposé pour concourir aux « Prix de la Fondation Auschwitz » 2005-2006. Ayant été tout particulièrement apprécié par les membres du jury, ceux-ci ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

1 « C'est un petit pas pour l'homme, un bon de géant pour l'Humanité ». Neil Armstrong, Commandant de la mission *Apollo XI*, 20 juillet 1969.

de l'amnésie produite autour d'eux mais c'est en travaillant sur cet axe que nous avons été amenés à nous pencher sur le camp de concentration de la Nouvelle Brême, également nommé camp de la Brême d'Or ou de la *Neue Bremm*. Située à la frontière franco-allemande, en région sarroise, près de la ville de Sarrebrück en Allemagne, la zone du camp est aujourd'hui un site de mémoire qui promet d'égaliser rapidement ce qui existe déjà pour le camp du Natzweiler-Struthof en Alsace, avec notamment la réalisation d'un *Hôtel du Souvenir* sur les lieux en 2004 et la mise en place, en 2006, d'un nouvel atelier de réflexion réunissant historiens, politiciens et profanes sur le thème de l'éducation et des droits de l'Homme. S'il est évident que ces avancées sont significatives d'un réel progrès en matière de mémoire pour le camp de la Nouvelle Brême, il n'en reste pas moins qu'avant d'atteindre cette étape sur laquelle nous reviendrons au cours de nos développements, d'autres durent être franchies pour que se dessine enfin la reconnaissance de ce camp en tant que *Konzentrationslager*². Lors de précédentes recherches sur cette question, nous avons tenté d'établir le fait que cette identification passait par une considération de la *Neue Bremm*³ comme une cause pour laquelle se battre au sein de l'espace public transfrontalier. Ceci nous a mené à la mise en évidence de trois facteurs décisifs dans l'accomplissement de ce projet : d'abord une forte implication d'un groupement d'intérêts pour le souvenir et la mémoire du camp ainsi que de ses victimes, ensuite une impulsion donnée par un flux croissant de témoignages de survivants, enfin un passage par la communication et les médias de masse pour une réception à grande échelle de la véritable nature de ce qui avait cours à la Brême d'Or. Ces éléments ayant une importance considérable dans le processus de résurgence du camp, ils feront ici l'objet de nos propos. Pour ce faire, et après un bref retour sur l'historique du camp, nécessaire à la compréhension de l'objet, nous examinerons chacun de ces facteurs et nous nous attacherons à déterminer leur rôle dans l'émergence publique du camp de concentration de la Nouvelle Brême et dans la fin de sa « ballade en amnésie ».

Neue Bremm, une « prison policière élargie » ?

Construit sur les restes d'un ancien camp de prisonniers français installé depuis le début de la guerre, le camp de la Brême d'Or fut bâti suite à une demande des services administratifs du Reich à partir de 1943, pour y établir une *Erweiterte Polizeigefängnis*⁴, administrée et dirigée par la *Gestapo* de Sarrebrück. Ainsi, de manière officielle et en accord avec la nomenclature des camps établie par les



2 Traduction allemande pour *camp de concentration*.

3 DAGUERRE, L, *Le camp de concentration de la Neue Bremm : Construction d'une cause dans l'espace public trans-frontalier*, Mémoire de DEA (Diplôme d'Etudes Approfondies – Master's degree), Université Paul Verlaine de Metz (France), 2004.

4 Terme allemand définissant une « prison policière élargie ».

nazis, *Neue Bremm* n'était pas considéré comme un de ces lieux que l'on nommait «camp de concentration» et n'avait pour appellation que celle de «prison». Il était un point de transit pour des prisonniers susceptibles d'être transférés, par la suite, vers des camps plus importants tels que Ravensbrück (pour les femmes), Buchenwald ou Dachau. Composé de deux camps (l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes) séparés par un petit chemin, le camp de la Nouvelle Brême contenait, pour chaque zone, un lot de baraques pour les détenus, des bâtiments fonctionnels (cuisine, salle d'eau, entrepôt pour les effets personnels des prisonniers, infirmerie), un block de cellules, un lieu de désinfection, un bureau de fouille ainsi que six miradors d'où les gardiens avaient la possibilité de surveiller le camp dans son ensemble. La partie des hommes incluait également les quartiers d'administration du commandant du camp, l'*Untersturmführer* SS Fritz Schmoll, tandis que celle des femmes disposait d'une sorte d'atelier. Pour l'une et l'autre, on notait l'existence d'un bassin, au centre du terrain que l'on devait, en principe, réserver à l'extinction d'éventuels incendies mais qui, en réalité, avait une toute autre fonction. Ainsi que l'a expliqué M. Roger Vanovermeir, ancien déporté au camp, lors d'une conférence scolaire en 1999, le bassin était, dans les faits, le théâtre de sévices et de tortures physique et morale pour les prisonniers : "[...] Nous devons courir autour du bassin puis marcher à quatre pattes, puis ramper et marcher en canard, les mains derrière la nuque, toujours sous les coups. Et si notre mauvaise volonté faisait qu'aucun de nous ne succombait à ce rythme délirant, ils en prenaient un au hasard et le noyaient dans le bassin [...]". Une telle organisation permettait la séquestration de près de 500 hommes et 400 femmes de nationalité allemande, russe, française, belge, britannique ou polonaise que l'on désignait coupables d'opposition au régime national-socialiste par diverses manières [résistance, espionnage au service des Alliés, infraction vis-à-vis du Service du Travail Obligatoire (STO) en Allemagne, désertion de la Wermarcht (notamment pour les «Malgré Nous», incorporés de force d'Alsace et de Lorraine)]. Pour certains d'entre eux, communément appelés *Nacht und Nebel* NN («Nuit et Brouillard»), incarcérés pour faits de résistance ou protection de fugitifs, la détention ne durait que quelques semaines après lesquelles ils pouvaient être remis à la justice et emprisonnés ou bien envoyés vers un camp de concentration. Cette mesure concernait tout autant les réfractaires au STO et leurs familles. Cependant, d'autres prisonniers, dont les actes ne justifiaient pas une prolongation de leur internement, bénéficiaient d'un retour à leurs emploi et logement mais sous la condition de servir d'exemple pour ceux de leurs camarades des travaux forcés qui auraient été tentés par une quelconque action contre le régime. Nonobstant, cette dernière option n'étant pas la plus courante, un grand nombre de détenus subissait les exactions de la *Gestapo* dont l'investissement était tel que le camp de la *Neue Bremm* méritait la nomination officielle de *Konzentrationslager* par les conditions de vie synonymes d'horreur, de terreur et de mort qu'il y faisait régner. La situation allait perdurer jusqu'à la fin de l'année 1944 et la fermeture du camp qui aurait dû offrir à ses fonctionnaires la possibilité de fuir face à la présence imminente des troupes alliées qui libéraient,

un à un, les territoires occupés par le III^{ème} Reich. En dépit de leurs efforts, les responsables n'ont pu se soustraire à l'arrestation et au jugement porté par les deux procès de Rastatt, tenus en juin 1946 et en juillet 1947. Ceux-ci ayant été reconnus coupables de meurtre, d'homicide volontaire, de sévices graves, de coups et blessures ainsi que de vol et de recel, les peines s'échelonnèrent de l'acquittement de deux subalternes à la condamnation à mort pour les plus hauts gradés en passant par les travaux forcés pour les intermédiaires. Ainsi le camp de concentration de la Nouvelle Brême a-t-il officiellement fermé ses portes, sans pour autant mettre un terme à son histoire qui, elle, devait se poursuivre...

Une mobilisation pour le devoir de mémoire

Après la fin des procès de Rastatt, le retentissement créé par ces derniers dans la presse de l'époque a permis au camp de concentration de la Brême d'Or d'être mis en avant et de s'inscrire dans les esprits. Dans cette lignée, un mémorial fut érigé en 1947, aux abords de l'ancien site du camp démantelé, grâce à l'initiative d'anciens détenus et sous l'impulsion du gouvernement militaire français. Pour l'accomplissement de ce projet, les fondations des anciennes baraques ont été découvertes et progressivement remises en état. À cela s'est ajouté un dallage complété par une plaque commémorative rédigée en français et orientée en direction du bassin du camp des hommes, en hommage aux victimes des supplices auxquels il servait de cadre. Enfin, pour parfaire l'entreprise ainsi menée, une stèle blanche atteignant les 30 mètres de hauteur et s'inspirant de la baïonnette placée à l'extrémité des fusils pour le combat au corps à corps avec l'ennemi, s'est dressée pour ceux qui ont perdu la vie au camp de la Nouvelle Brême. Néanmoins, ce qui aurait pu s'annoncer comme le début d'un travail de mémoire pour les survivants et les disparus, s'acheva par un échec puisque les lieux sont rapidement tombés dans les abîmes au cours des années suivantes. Le monde de 1947, secoué par la guerre et ses affres, aspirant puissamment à une paix durable, n'avait sans doute d'autre préoccupation que celle de se tourner vers l'avenir et la reconstruction. Ainsi laissé à l'abandon, le camp de la *Neue Bremm* allait devenir la proie des herbes hautes et de la déchéance. C'est face à cette conjoncture qu'un petit groupe de personnes, d'origine allemande, ayant toutes eu « maille à partir » avec le régime nazi (en tant que victimes elles-mêmes ou par l'intermédiaire d'un proche), s'est réuni pour former en Sarre, dès 1948, l'Association *Vereinigung der Verfolgten Naziregimes (VVN)* (Association des victimes du Nazisme), dans l'objectif de s'opposer à l'oubli de ce camp, de ses victimes et de ce qu'elles ont dû subir. Pendant près de vingt ans la VVN a œuvré seule dans ce sens en rassemblant des individus de toutes les nationalités concernées avec le lien commun d'avoir été poursuivi par les nazis. Puis, en 1969, les résultats donnés par les élections législatives ont placé l'éventualité d'une présence néo-nazie au *Bundestag* et le risque de l'enchaînement des événements à la manière de 1933. L'intolérable de cette situation a fait prendre conscience à la VVN de l'importance de l'implication de la jeunesse dans la lutte contre la

résurgence d'un mouvement de type national-socialiste et, de manière plus générale, dans la réussite d'un rempart contre la remontée du fascisme. C'est ainsi que l'*Union des Organisations de Jeunesse Non Politiques (Landesjugendring)* s'associe à la VVN à la fin des années 60, créant l'*Union des Antifascistes (Bund der Antifascisten)* avec celle-ci. De plus, dans les années 70, cette nouvelle formation reçoit l'appui d'institutions diverses et de partis politiques sarrois, ainsi que le soutien d'organisations françaises d'anciens déportés et de certains syndicats. Aussi, à la façon dont ce regroupement s'est effectué, semble-t-il plausible d'assurer que la VVN-BdA prend la forme d'une mobilisation collective, au sens de la sociologie culturelle défendue, entre autres auteurs, par David Snow (2001). En effet, ainsi qu'il les décrit, les cadres de l'action collective sont « des ensembles de croyances et significations émergentes qui articulent des idéologies de manière innovante et en amplifiant ses aspects » (*Ibid.*, p. 38). En d'autres termes, il est impératif que préexistent des structures de pensée communes à tous les membres d'une assemblée pour diriger leurs actions et mettre en place les diverses manifestations qui y sont relatives. Pour ce qui est du camp de la Brême d'Or, le profond attachement à la défense des idées anti-fascistes face à l'éventuel retour d'un mouvement de type nazi va servir de pierre angulaire à la VVN-BdA pour ses actions en faveur de la création d'une politique du souvenir autour du site afin que ce dernier ne tombe pas dans l'oubli. Nonobstant, pour que le projet réussisse, il ne suffit pas d'un contexte propice à son accomplissement. Ainsi que l'ont expliqué Daniel Cefaï et Claudette Lafaye (2001), il est nécessaire de construire une unité autour du concept défendu et, dans cet objectif, d'avoir connaissance des stratégies de conviction et de persuasion de ses semblables pour les amener à rejoindre la structure. En ce sens l'une des pratiques les plus usitées consiste en une singularisation de ce qui occupe l'association et à en faire un cas unique tout en lui faisant prendre une dimension générale et une valeur exemplaire. En prenant pour « cheval de bataille » la mémoire du camp et en faisant valoir le fait qu'il fut un lieu particulièrement expressif de la cruauté et du sadisme des nazis, la VVN-BdA s'est donné la motivation pour le rassemblement originel dont les membres ont fortement désiré que leur vécu ne soit pas perçu comme une simple expérience et qu'il se voit attribuer une portée globale de mise en garde pour l'avenir. Au demeurant, se montrer capable de « transformer ses voisins en adhérents » (*Ibid.*, p. 102 et suivantes) au cœur d'un environnement opportun ne saurait connaître un fort succès sans l'adjonction d'une perspective plus sensible. D'après James Jasper (2001), il faut redécouvrir l'importance des émotions dans le processus menant à la création du mouvement de l'action collective. Selon lui, « les émotions [...] fournissent le motif, le canal et la tonalité de l'action collective. Elles contribuent à la définition des situations, des événements et des actions. Elles sont une dimension essentielle de notre vie incarnée en tant qu'humains et sont indissociables de nos actes de perception, d'intellection et de jugement. » (Jasper, 2001, p. 140). Autrement dit, les sentiments expérimentés ont un rôle primordial dans la mise en place de l'action collective puisqu'ils participent activement à l'élaboration des concepts précurseurs de la mobilisation.

D'autre part, divers types d'affects peuvent entrer en compte dans la mise en place d'un collectif, telles les « émotions réactives » comme l'indignation ou encore les « émotions affectives » s'attachant aux personnes, lieux ou symboles. Aussi chacun de ces sentiments peut-il se retrouver dans la formation de la *VVN-BdA*. Positivement, le Nazisme et le risque de voir disparaître les traces de ce que ce régime a imposé à ses victimes s'est-il révélé être le moteur de l'engagement et de la lutte contre l'inconcevable, c'est-à-dire l'oubli. En outre, en 1975, un nouvel élément est venu s'ajouter à cette motivation. Suite à des décisions prises dans la hâte par les pouvoirs de l'époque pour ne pas avoir à s'investir dans une politique du souvenir, un hôtel a été bâti sur les restes aplanis du camp des femmes, sans considération aucune pour les anciennes occupantes du site et sans que la *VVN-BdA* puisse s'y opposer. Cette affaire a consacré la détermination pour l'action. C'est ainsi armée que la *VVN-BdA* a mené plusieurs manifestations en accord avec ses principes. Dès 1948, nous le savons, elle s'est battue pour la dénonciation publique de l'état intolérable des restes du camp et pour que se mette en place une mission de prévention auprès des jeunes afin qu'ils ne se laissent pas « charmer » par le chant des sirènes nationales-socialistes. En ce sens, l'association s'est maintes fois illustrée comme, par exemple, au moment des élections législatives de 1969, lorsque ses membres ont jeté des œufs pourris sur le défilé d'un rassemblement du NPD (*National-demokratische Partei Deutschland*) (Extrême droite – Parti néo-nazi). Cependant, ce type d'action protestataire n'est pas le seul que l'on puisse porter à son actif. En effet, en 1978, avec le concours de la jeunesse récemment intégrée au mouvement, la *VVN-BdA* a organisé une semaine d'action dans le but de défricher le terrain du camp et de lui redonner un meilleur aspect. Ce fut là une première pierre à l'édifice en construction pour la mise en valeur du site en tant que lieu de mémoire, au même titre que les grands camps de concentration. Par la suite, au cours des années 80, un massif travail documentaire dirigé vers les générations futures a pu être réalisé par le biais de diverses opérations. Nous pouvons noter, par exemple, l'existence d'un circuit – découverte (toujours pratiqué aujourd'hui) organisé pour les élèves des collèges et lycées de Sarrebrück. Cela consiste en une randonnée à travers les « hauts lieux » du régime nazi et de la Résistance en Sarre. Les élèves sont conduits au Château de Rastatt où la *Gestapo* tenait son siège. Des pistes leur sont données sur les modes de détention en cellule et ils visitent le musée attendant où sont encore conservés certains vestiges du camp. Le camp de la *Neue Bremm* en lui-même fait également partie de l'excursion et permet d'informer les adolescents sur les exactions pratiquées par les nazis en ce lieu. C'est là l'occasion de traiter avec eux des affres de la dernière guerre et de ses affres avec eux. Dans la continuité de cette catégorie d'événements, la *VVN-BdA* a donné naissance à une importante vague de commémorations depuis 1985. En premier lieu, elle fut l'initiatrice de la pose et de l'inauguration d'une plaque commémorative sur l'ancien site du camp des hommes, rédigée en allemand, afin que les victimes allemandes ne soient plus oubliées (jusqu'alors, seuls les déportés français avaient été pris en réelle considération). De plus, la *VVN-BdA* est à l'origine de la

création d'un parcours historique de la paix, c'est-à-dire, une coopération de citoyens français et sarrois dans une défense contre la mise au sépulcre de l'Histoire de la Nouvelle Brême et du passé de sa région. En procédant ainsi, elle a su montrer l'importance capitale d'une dimension plurinationale dans la réussite de la politique de mémoire sur le site.

Or, cet essai ne s'est transformé qu'en 1998, avec la formation de « l'Initiative *Neue-Bremm* ». Il s'agit d'un nouveau groupe d'action composé de la *VVN-BdA* et de personnalités variées telles que des professeurs, des journalistes, des représentants d'institutions comme les Services Culturels de la Ville de Sarrebrück et des membres de la classe politique sarroise. Devant un tel assemblage, il est aisé de supposer que les intérêts des uns n'étant pas nécessairement ceux des autres, certaines tensions peuvent exister entre les différents acteurs de « l'Initiative *Neue-Bremm* ». Alors que d'aucuns accorderont leur préférence à des actes de dimension diplomatique et protocolaire, en les considérant du point de vue gouvernemental, d'autres auront tendance à privilégier le côté humain de la mobilisation. Toutefois, quels que soient les antagonismes susceptibles d'être présents au cœur de l'organisation, nul ne prétendra qu'ils puissent porter préjudice à l'objectif commun de ses adhérents, à savoir, une véritable considération du camp de la Brême d'Or en tant que camp de concentration et non plus comme simple zone de transit vers l'un d'eux. À ce titre, dès les premiers moments de son existence, « l'Initiative *Neue-Bremm* » s'est donné le postulat d'agir dans ce cadre avec une portée mesurable sur le long terme et de manière internationale. Aussi a-t-elle, entre autres choses, contribué fortement à l'érection d'un nouveau mémorial prenant en compte le camp des femmes que l'on avait omis puis écarté lors de l'édification de l'hôtel Novotel. Se rapprochant d'abord des anciens rescapés de la *Neue Bremm* dans le but de mettre sur pied une série de conférences relatives au sujet, « l'Initiative » a ensuite pris le parti de poursuivre les actions entreprises par la *VVN-BdA* pour aboutir à la réalisation du projet nommé *Hôtel du Souvenir*. Lors de nos précédents travaux (Daguerré, 2004, pp. 24-25), nous-mêmes avons pu examiner la montée et l'exécution de cette idée :

« De manière à faire connaître plus amplement le camp à l'opinion publique sarroise, un concours architectural a été lancé pour le nouveau mémorial. Des propositions affluèrent en grand nombre mais peu d'entre-elles furent retenues. Hormis une idée, jugée morbide par les jeunes de Sarrebrück, qui consistait en une exposition de portraits de déportés dans les chambres de l'hôtel, le concept qui a remporté le plus de succès est celui imaginé par l'architecte Olivier Brinjes. Dans un article du *Républicain Lorrain* datant du 28 février 2004, le projet se détaille et se décline par "un mur en forme de L de 7,5 mètres de long, 4,5 mètres de large et 2,5 mètres de haut, construit à l'endroit même de la partie du camp réservée aux hommes. Côté route, des larges inscriptions sur le thème du mot *Otage* sont tracées et éclairées de nuit. Côté camp, des explications historiques et des illustrations d'époque servent à faire comprendre aux visiteurs le tragique quotidien des prisonniers. Les textes sont écrits en allemand et en français". Le

Mémorial fait également honneur aux victimes féminines du camp dans l'ajout d'un portrait de femme en médaillon, sur le mur de l'hôtel situé en face du camp des hommes. »



Photographie n° 1 : L'actuel visage du camp de la *Neue Bremm*.
Le Mémorial de l'*Hôtel du Souvenir*

Aussi pouvons-nous constater que, depuis les premiers moments de la mobilisation pour le souvenir du camp et de ses victimes jusqu'aux travaux effectués sous l'impulsion de « l'Initiative *Neue Bremm* », une nette évolution est apparue, tant au niveau du nombre de personnes engagées dans la lutte contre l'oubli qu'à celui des choses mises en place. La croissance ainsi examinée a eu pour conséquence un certain rebondissement dans l'opinion publique en attirant son attention sur l'urgence de la situation. Ceci s'est concrétisé par un réveil de la population sarroise et frontalière au sujet d'une zone d'ombre de son Histoire qu'elle ne peut, désormais, plus occulter et a donné l'occasion aux rescapés de pouvoir s'exprimer et sortir de l'univers concentrationnaire...

Le témoignage, un élément salvateur et consolidant

Lorsque l'on est amené à envisager le témoignage à vocation historique, il est important d'en connaître les modalités car tous ceux qui ont vu ne peuvent prétendre à la condition de témoin. Selon Renaud Dulong (1998), le témoignage historique est avant tout « oculaire », c'est-à-dire « un récit autobiographiquement certifié d'un événement passé, que ce récit soit effectué dans des circonstances informelles ou formelles » (*Ibid.*, p. 43). En d'autres termes, l'individu déposant doit être dépositaire de la véracité et de l'authenticité des faits relatés. Il lui faut donc se justifier par son vécu et sa propre expérience des événements. En conséquence, pour ce qui est des camps de concentration nazis, seuls celles et ceux qui les ont « intimement » connus sont à même d'être considérés comme

témoins de ce qui s'est déroulé en ces lieux. Ainsi la Brême d'Or a-t-elle vu se mêler les destins de Mme Clémence Jacques, Mme Emma Niederlander, M. Roger Vanovermeir ou encore M. Bernard Cognet. Juifs ou résistants d'origine allemande ou française, chacun d'eux fut arrêté pour diverses raisons. Mais s'il existe cette différence, elle n'entrave en rien leurs points communs, notamment au niveau du moment de la prise de parole. Comme le précise Annette Wiewiorka (1998), les récits de témoins suivent un chemin et une chronologie bien précise qui débute à la fin de la guerre et aboutit, à notre époque, à « l'ère du témoin »⁵ (*Ibid.*). Au sortir de l'enfer des camps, les rescapés ressentent le besoin de s'exprimer et de dire au monde l'étendue de leur souffrance. Or, paradoxalement, du fait de l'immensité de celle-ci et sans doute aussi par peur de ne pas être cru, les déclarations faites à ce moment ne prennent qu'une forme écrite, intimiste et timide ne dépassant pas le cadre des cercles des anciens déportés et des amicales formées par ces derniers. Les premiers passages à l'oralité du témoignage ne surviennent qu'au début des années 60, alors qu'en 1961, le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem replace les camps nazis au cœur de l'actualité juridique. Les audiences au tribunal agissent comme un catalyseur et poussent les survivants vers une nouvelle exposition de leur épreuve. La capacité d'écoute, ouverte par le jugement de celui qui avait organisé et planifié dans les moindres détails la confiscation des biens puis la déportation des Juifs vers les camps d'extermination pour le compte du *Reichführer-SS* Heinrich Himmler, a déclenché une vague de récits progressive qui, jusqu'à nos jours, n'a cessé d'évoluer. Touchant à l'expérience des anciens de la Brême d'or, il semble que ce schéma se vérifie. En effet, chacun d'eux est passé par la phase du mutisme d'après-guerre avant de libérer sa voix et son esprit par la relation des exactions endurées. La nécessité de se soulager, le rétablissement de l'honneur des disparus et la solidification des bases pour la construction de leur Mémoire ont encouragé leur démarche. L'une de ses premières concrétisations est apparue sous la forme du livre de Raja Bernard et Dietmar Renger, intitulé *Neue Bremm, ein K-Z in Saarbrücken (Neue Bremm, un camp de concentration à Sarrebruck)*, publié en 1984 par la *VVN-BdA*. Cet ouvrage, rédigé en allemand, comprend les premiers témoignages des rescapés de la Nouvelle Brême. Il est, d'ailleurs, à ce titre, perçu comme la pierre angulaire des recherches qui lui ont succédé et qui ont permis au camp de quitter l'oubli dans lequel il s'enfonçait⁶. Néanmoins, dans la mesure où le texte n'est disponible qu'en langue allemande, il paraît clair que seuls les germanophones



- 5 Selon A. Wiewiorka, « L'ère du témoin » correspond à une certaine omniprésence des survivants des camps nazis et du récit de leur histoire dans l'espace public et les médias. Elle a débuté avec les années 90 par le biais des procès de Klaus Barbie (1987), Paul Touvier (1994) et Maurice Papon (1997-1998).
- 6 On notera les travaux sur les procès de Rastatt et sur les commentaires de la presse de l'époque effectués par le professeur Rainer Hudemann, historien et membre de l'Institut d'Histoire Contemporaine de l'Université de Sarrebrück. De même, il faut citer les recherches de l'historienne Elisabeth Thälhofer qui s'est attachée à retracer l'histoire du camp et à le replacer dans le contexte de l'univers concentrationnaire nazi.

ont pu accéder à ces récits. Ainsi le vécu de la *Neue Bremm* est-il resté quelques temps au cœur d'une sphère publique limitée. Pourtant cet état de fait ne fut pas appelé à durer puisque les années 80 ont vu s'accroître l'intérêt suscité par le camp de concentration de la Brême d'Or. Assurément, nous nous intéressons ici à une période où l'avenir de la Mémoire commence à devenir une réelle préoccupation, s'étendant jusque dans les rédactions de presse et notamment celle du titre mensuel de la Fédération Nationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Le Patriote Résistant (PR)*. Association créée en 1945, dont la première publication date de 1946. Dans sa ligne éditoriale, le *PR* considère l'ensemble des aspects de la Déportation et de l'Internement (qu'ils soient historiques ou humains) et donne la part belle aux témoignages comme aux interviews. Le *PR* sert également de tribune à la critique d'ouvrages pour œuvrer à la défense des valeurs de la Résistance et de la Déportation, en proposant des réflexions sur la transmission de la Mémoire⁷. C'est dans ce cadre que le *PR* est progressivement devenu le lieu d'appels à témoins réguliers au fil de ses articles. Par exemple, en février 1981, la rédactrice Irène Michine rédige un papier intitulé *Sarrebruck-Neue Bremm: afin que se perpétue le souvenir*. Ce document se révèle comme une véritable exhortation à la prise de parole pour les anciens détenus de la Nouvelle Brême avec des propos très engagés en ce sens: « Si personne n'intervient, le bassin sera comblé et disparaîtra comme ont disparu les constructions autrefois attenantes. Nous devons intervenir. Nous avons besoin des témoignages des survivants de cette antichambre des camps de concentration de Dachau, Auschwitz, Mauthausen » (lignes 21 à 25). En tout état de cause, cet article a suscité de nombreuses réactions, parmi lesquelles l'implication d'une vingtaine d'anciens déportés de la *Neue Bremm* qui se sont manifestés auprès du service de documentation de la FNDIRP, en lui faisant parvenir des textes comprenant les dates de détention, certains détails de la vie quotidienne du camp ainsi que des précisions sur l'endroit dans lequel ils ont finalement abouti après leur passage au camp. Aussi, et au fil de ses publications, le *PR* s'est-il constitué « comme un révélateur de consciences et de volontés, tant par le biais de textes initiateurs (voir « déclencheurs ») du témoignage que par l'intermédiaire de papiers plus généraux, encourageant à la continuité du combat, non seulement par la prise de parole mais aussi dans le rappel incessant des événements. » (Daguerre, 2004, p. 43). Au terme de ces développements, les hypothèses soulevées par Annette Wiewiorka se vérifient dans une certaine mesure en ce qui concerne le camp de la Nouvelle Brême et tendent à la recevabilité d'une esquisse de « l'ère du témoin » pour ce cas. En application de ce principe, il est effectivement possible d'examiner le fait que les survivants se soient tournés vers une réitération de plus en plus fréquente des récits. Le point culminant de cette étape intervient en 2001, avec la publication d'un nouvel ouvrage, bilingue, émanant principalement d'anciens détenus français de la Brême d'Or avec un

titre évocateur et particulièrement significatif, *Dans le purin jusqu'aux épaules ; Témoignages d'anciens déportés au camp de concentration de la Nouvelle Brême*. Il s'agit là d'un regroupement de différents types de documents tels que des extraits de livres écrits par les déportés eux-mêmes après leur libération, des honneurs rendus aux disparus, ou encore des « comptes-rendus » plus classiques sous la forme d'entretiens effectués et traduits par M. Horst Bernard avec la collaboration des victimes. Pour chacun des récits présents, nous avons pu noter la présence, chez les « témoins », d'une disposition prononcée pour le détail. L'impression dominante est celle d'un désir perpétuel de raconter leur histoire de la manière la plus précise et la plus intelligible qui soit, laissant ainsi une « trace parlante » (Dulong, 1998, p.172) dans la société à laquelle ils appartiennent. Cette constante démontre l'engagement et l'engouement de ces personnes pour que leur expérience reste gravée et ne se perde plus dans les méandres du temps. En procédant de la sorte, en renouvelant leurs exposés autant que faire se peut et en encourageant les actions relatives à la mise en place d'une politique de mémoire autour du site de la *Neue Bremm*, ses rescapés deviennent omniprésents au sein de l'espace public en participant, par exemple, à de nombreuses conférences sur les dangers du national-socialisme et les risques qu'il représente pour l'avenir. Leur épreuve sert de démonstration aux propos tenus et sa teneur marque les esprits. Ainsi les témoignages et surtout l'usage qui en est fait permettent-ils au camp de concentration de la Brême d'Or de continuer le chemin menant à sa sortie de l'oubli et de l'ignorance. L'« ère du témoin » agissant tel un accélérateur, précipite les garants du souvenir du camp sur le devant de la sphère publique, notamment par le biais de l'interstice médiatique ...

Le camp dans les médias où les débuts de la résonance à grande échelle

Le site de la Nouvelle Brême étant positionné au cœur d'une région transfrontalière, aux confins de la France et de l'Allemagne, chacun des deux pays est directement concerné par le sort de ce camp. À l'instar de cette situation, au moment où les anciens de la *Neue Bremm* s'inscrivent régulièrement dans un espace public grandissant, les médias français et allemands s'intéressent individuellement puis conjointement aux événements qui se déroulent de part et d'autre de la frontière. Si l'on se réfère aux travaux menés en 2000 par une étudiante de l'Institut d'Histoire Contemporaine de l'Université de Sarrebrück, Madame Elizabeth DoLam, les médias sarrois ont joué un rôle considérable dans la construction de la Mémoire du camp de concentration et de ses victimes. Pour atteindre cette conclusion, l'étude s'est basée sur l'examen d'un corpus composé d'articles de presse écrite (publiés entre 1945 et 1999), d'émissions de la radio locale (diffusées en 1983 et 1984) et de reportages vidéo (tournés dans les années 60 et depuis les années 80). En ce qui concerne la presse, Elizabeth DoLam a pu distinguer deux périodes de traitement des faits. Une première couvre les

années d'après-guerre de 1945 à 1949 alors que la deuxième débute dans les années 80 et se poursuit jusqu'à la fin des années 90. D'après notre auteur, et nous en conviendrons également, ces deux phases s'expliquent historiquement. Dès la fin de la guerre, les puissances victorieuses reprennent à leur compte les titres de presse qui avaient disparu pendant le conflit. L'objectif est d'utiliser le système allemand de propagande pour contrôler, épurer les contenus et les journalistes qui les écrivent, dans la finalité de rééduquer le peuple allemand. C'est là l'une des raisons pour lesquelles les articles sur la Brême d'Or fleurissent à cette époque dans le *Saarbrucker Zeitung (SZ)* et le *Neue Saarbrucker Zeitung (NSZ)*. Jusqu'à la tenue des procès de Rastatt en 1946, les papiers publiés sont essentiellement descriptifs pour le site et renvoient aux conditions de vie des déportés comme aux méthodes de torture employées par les bourreaux. De manière à informer une population sarroise qui prétend ne jamais en avoir rien su, l'attention est particulièrement portée sur les détails. On accuse le régime nazi que l'on rend unique responsable de ce qui s'est produit à la Nouvelle Brême. Ainsi tente-t-on d'ouvrir les yeux et les esprits des lecteurs. Puis, quand les procès prennent possession de l'actualité, les textes (qui, jusqu'alors ne traitaient globalement que des lieux et des faits) entrent dans un tournant sans recul. Dès lors, ils apparaissent souvent en Une et s'intéressent plus aux personnes concernées. Les victimes, disparues et survivantes, sont identifiées ainsi que leurs tortionnaires. Le nazisme n'est plus le seul responsable nommé. Toute la lumière se fait progressivement sur cette zone sombre. Le mot d'ordre est de ne rien dissimuler au lecteur. Les explications sont extrêmement claires puisque la précision va jusqu'aux plus sordides assassinats d'enfants. Aucun point n'est laissé en marge de l'information. Les audiences, les jugements de Rastatt sont l'occasion de faire du camp de concentration de la *Neue Bremm* un lieu d'exactions nazies reconnu, au même titre qu'Auschwitz ou Bergen Belsen. Au demeurant, cette diligence ne dure que jusqu'en 1949, après quoi le sort de ce que l'on a parfois appelé « le camp de Sarrebrück » ne semble plus concerner les rédactions du *SZ* et du *NSZ*. Le silence perdure jusqu'aux années 80 qui abordent le commencement de la seconde étape du traitement médiatique allemand. À ce propos, Elizabeth Dolam remarque une correspondance avec la multiplication des actions menées par la *VVN-BdA* d'abord et avec le concours de « l'Initiative *Neue Bremm* » ensuite. Elle démontre que ces efforts en faveur d'une politique de mémoire pour le site de la Brême d'Or se ressentent dans la presse sarroise. En conséquence, l'intervalle 1980-1999 peut-être considéré comme celui de la « Culture du Souvenir ». Les articles se dirigent vers l'avenir du site et les sujets développés touchent au travail de mémoire. Il y a une participation très active des journalistes et des titres de presse qui décuplent les parutions en pages locales. Afin que le lecteur puisse parfaitement replacer les événements dans leur contexte de base, l'accent est mis sur les activités des associations mais on aborde aussi l'Histoire chaotique de la Sarre depuis le milieu des années 30. Les rédacteurs décident de prendre position : certains papiers sont de véritables exhortations à l'engagement des citoyens dans la « renaissance » du camp. Le Devoir de Mémoire s'envisage comme

l'intérêt de tous dans le dessein de ne plus avoir à connaître des situations telles que celle qui a mené à l'existence des camps de concentration. La dernière partie du XX^{ème} siècle se présente donc en tant que point culminant de la motivation des producteurs médiatiques sarrois pour l'entretien de la Mémoire de la Nouvelle Brême, avec le souhait d'une mise en actes de la population par l'influence dont elle peut disposer sur son lectorat. Selon Elizabeth DoLam, cette dernière s'est nettement vérifiée puisque la mobilisation des individus pour le souvenir du camp s'est considérablement accrue depuis l'intervention des médias. Ceci étant dit, s'il est désormais avéré que les organes de presse allemande ont joué un rôle important dans le regain d'intérêt pour le site de la *Neue Bremm*, il paraît judicieux, dans la mesure où l'étude que nous réalisons se place au cœur de la région transfrontalière sarroise, d'observer maintenant le cas français et plus spécifiquement celui du *Républicain Lorrain (RL)*. Avant toute chose, il nous faut préciser que le choix du *RL* n'est pas anodin. Il nous est apparu le plus touché par la Brême d'Or du fait de la volonté de la *VVN-BdA* (à travers celle de son représentant, M. Horst Bernard) d'impliquer la France dans les actions pour la mémoire des lieux par le biais de ce titre. Nonobstant, cet investissement n'est réellement visible pour le *RL* qu'à partir de 1997, prenant la suite du corpus recueilli par Elizabeth DoLam du côté allemand mais avec un vide médiatique entre 1999 et 2003. En conséquence, notre analyse couvre la période allant de 1997 à 2004. Le premier de nos constats est qu'au cours de ces années, nous n'avons pu relever qu'une dizaine de textes dont plus de 50% parus en 2004 dans les éditions du *RL* de Forbach en Moselle, en pages régionales ou en actualités départementales. Sans doute cela est-il dû à l'événement majeur de cette année-là pour la Nouvelle Brême, à savoir l'inauguration du nouveau mémorial *Hôtel du Souvenir*. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins surprenant que peu d'articles paraissent avant, d'autant que 1997 voit célébrer le cinquantième anniversaire du premier mémorial sur le site et que les papiers publiés à ce moment reviennent en détail sur cette question. Positivement, les sujets et angles développés se classent selon deux thématiques : en premier lieu, il y a une exposition des faits et du Cinquantenaire du mémorial français pour la *Neue Bremm* depuis leur origine. De même que pour la presse allemande, la rétrospective sert à contextualiser le passé et à initier le second leitmotiv, celui de la postérité en véhiculant un message d'espoir et de paix dans les relations franco-allemandes. Le ton employé est fortement engagé et il est possible d'y voir certaines interpellations du lectorat et du public lorrain. Les témoins sont mis en scène pour une plus grande efficacité du discours. Leurs propos tendent vers la réconciliation de l'Allemagne et de la France mais ils n'oublient pas la morale et la prévention. Les jeunes générations doivent savoir ce qui s'est passé en cet endroit pour « empêcher que cela se reproduise »⁸. Parfois, les articles encouragent à l'action commune dans ce but, l'intervention de personnalités telles que le Consul de



8 « Un message de liberté, de tolérance et de solidarité », *RL* Forbach, 12 novembre 1997.

France ne faisant que renforcer l'invitation : « Oeuvrons ensemble, allemands et français, à promouvoir dans le monde les idéaux de liberté, d'égalité, de tolérance et de solidarité dont nous avons payé la reconquête à un prix très élevé [...] »⁹. De plus, les rédacteurs jouent la carte de l'émotion avec le lectorat. Souvent, ils dénomment les témoins par leur seul prénom pour tisser une sorte de lien de familiarité entre les rescapés et les destinataires de l'information. Ils usent également de la photographie évocatrice de l'engagement des survivants pour accentuer les effets recherchés. Ainsi le combat pour la résurgence publique du camp de concentration de la Brême d'Or s'en trouve-t-il personnifié. Des visages sont placés sur les actes et donnent un élan vers le futur. Ce mouvement va d'ailleurs se caractériser en 1998, dans l'unique document que nous avons retrouvé pour cette année. En fait, celui-ci présente la « Commémoration transfrontalière des Droits de l'Homme entre écoliers »¹⁰ et dénote une rencontre entre les élèves de diverses écoles de la région. Cet article insiste sur l'implication de la commune de Spicheren puis se penche sur les activités des écoliers en faveur de la « Culture du Souvenir ». Il y est expliqué qu'après une visite des vestiges du camp, les enfants ont rencontré une ancienne détenue qui leur a dépeint ce qu'elle avait vécu. À la lecture, les commentaires laissent entrevoir l'idée que les élèves en excursion sur le site de la *Neue Bremm* furent fort impressionnés par le récit de la victime. Le ressenti de ces jeunes esprits est continuellement présent dans le texte qui conclut sur l'association de la Jeunesse au Devoir de Mémoire en prenant pour exemple leur participation¹¹ à la double exposition organisée à Spicheren sur les camps d'extermination nazis et la déclaration universelle des Droits de l'Homme. Là encore, nous sommes en mesure de penser que le desiderata du *RL* se centre sur le réveil de l'opinion. En misant sur l'enfance que l'on peut s'autoriser à percevoir comme le meilleur moyen de regarder vers les lendemains que l'on espère beaux, ainsi que sur ses capacités à s'investir dans un projet à caractère mémoriel, le *RL* a probablement souhaité motiver les adultes (surtout si l'un de leurs enfants était présent lors de cette sortie). Dans ce type de dispositions, les intentions auraient dû se poursuivre mais, ainsi que nous l'avons évoqué *supra*, les années 1999 à 2003 se sont révélées infructueuses en matière d'articles. Il ne s'agit pas, pour autant, d'affirmer leur inexistence car plusieurs raisons permettent d'éclairer l'obscurité de cette situation. Une dégradation du support original reste supposable, tout comme sa consécutive absence dans les microfilms consultés au siège du quotidien régional¹². Outre cela, il est également probable qu'ils aient échappé à notre recherche de par la défektivité de



9 « Allemands et Français réunis autour du Mémorial », *RL Forbach*, 12 novembre 1997.

10 Article paru dans le *RL Forbach*, le 17 décembre 1998.

11 Les écoliers ont réalisé, à cette occasion, une série de dessins représentatifs de ce qu'ils ont appris pendant leur visite.

12 *Le Républicain Lorrain*. Avenue des deux fontaines, 03. F – 57140 WOIPPY (Moselle – France).

certaines pages ou la faillibilité ressentie parfois par l'œil du chercheur. Aussi nous aura-t-il fallu atteindre 2004 pour voir le *RL* reprendre sa médiatisation du camp et des démarches entreprises dans cette visée par l'ensemble des personnes qui y sont liées. En février 2004, la découverte de clichés aériens du camp de la Brême d'Or, pris par l'armée américaine pendant la guerre, relance la production de papiers sur l'*Hôtel du Souvenir*. Entre le 28 février et le 9 mai de cette même année, les écrits ont attiré au nouveau mémorial sous trois orientations. D'abord est évoqué le projet en lui-même dans tous ses aspects (ses origines, le concours architectural, les détails de sa conception, etc...). Ensuite, on s'intéresse à sa construction physique et à l'intromission des jeunes générations sarroises dans la réalisation de quelques travaux. Enfin, les documents rendent compte de l'inauguration du nouveau mémorial, le 8 mai 2004. D'après nos analyses précédentes, nous arrivons à la conclusion que malgré les différentes voies suivies par les textes, la présence d'un objet central commun les a conduit à une redondance des contenus, notamment au niveau des rappels historiques ou des références aux actes de la *VVN-BdA* et de « l'Initiative *Neue Bremm* ». Dans cet ordre d'idées, on retrouve, à deux reprises, une même photographie mettant en exergue deux articles distincts. Cependant, il est aisé de présumer que chacune de ces réitérations semble avoir été produite dans l'objectif de les inscrire avec certitude dans l'opinion publique. Tout est agencé pour que la chimie opère et que la population se sente préoccupée par l'avenir du site de la Nouvelle Brême. Nous sommes en face d'un appel au cœur et au côté humain du lecteur. Le principe établi ici par la presse est celui de « séduire pour éduquer » (Charaudeau, 1997, p. 73). Il se conçoit selon un accord tacite entre le producteur de l'information et son destinataire. Néanmoins, on ne peut nier, à cet instant, que cela représente aussi le risque d'une saturation de ce dernier et que les suites envisagées ne soient pas celles espérées. Pour le cas qui nous occupe, le *RL* s'oblige à diffuser une information sérieuse, de qualité et d'authenticité pour attirer le lecteur en accrochant son affect. En échange, le public s'engage à recueillir objectivement les données et à réagir conformément aux attentes que l'émetteur a supposé être les siennes. En ce sens nos observations rejoignent celles d'Elizabeth DoLam à propos du *SZ* et du *NSZ*. C'est en le touchant dans ses sentiments et dans son raisonnement que les trois titres examinés ont ancré la destinée du camp de la *Neue Bremm* et du souvenir de ses victimes dans l'univers des opinions publiques concernées. La Brême d'Or est donc entrée dans le cercle des préoccupations de la population trans-frontalière et, par là même, lui a fourni l'opportunité de resurgir pleinement dans l'espace public. Cette occasion a, par ailleurs, été complètement saisie par les nouveaux médias et particulièrement avec l'arrivée d'internet qui a vu la mise en ligne de deux sites¹³ sur le camp, mais aussi sur les personnes physiques ou morales qui s'y consacrent, sur la mise en valeur des



13 www.neue-bremm-online.de et le site de « l'Initiative *Neue Bremm* » : www.lpm.uni-sb.de/lpb/NeueBremm.

lieux, la lutte contre les idées fascistes et néo-nazies, la méfiance qu'il faut conserver vis-à-vis des mouvements nationaux socialistes et sur les diverses opérations organisées dans cette mission. L'internet est la porte vers l'universalité pour la Nouvelle Brême et la mise à jour régulière des sites lui assure une place au firmament des hautes sphères de l'actualité.

Références

CÉFAÏ D., TROM D. (dirs), *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2001.

CÉFAÏ D., LAFAYE C., «Lieux et moments d'une mobilisation collective. Le cas d'une association de quartier.», pp. 195-229, in Céfaï D., Trom D. (dirs), *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2001.

CHARAUDEAU, P., *Le discours d'information médiatique, la construction du miroir social*, Paris, Nathan., 1997.

DAGUERRE, L., *Le camp de concentration de la Neue Bremm : Construction d'une cause dans l'espace public trans-frontalier*, Mémoire de DEA - Master's degree, Université Paul Verlaine, Metz, 2004.

DOLAM, E., *Die Erinnerung an das Saärbrucker Lager Neue Bremm in den Medien nacht 1945*, Magisterarbeit, Universität des Saärlandes / *Le souvenir à Sarrebruck, le camp de la Neue Bremm dans les médias depuis 1945*. Mémoire de maîtrise. Université des pays de Sarre, 2000.

DULONG, R., *Le témoin oculaire. Les conditions de l'attestation personnelle*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1998.

JASPER, J., «L'art de la protestation collective», pp. 135-163, in Céfaï D., Trom D., 2001 (dirs), *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1999.

SNOW, D., «Analyses de cadres et mouvements sociaux», pp. 27-50, in Céfaï D., Trom D., (dirs), *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2001.

TROM, D., «Grammaire de la mobilisation et vocabulaire de motifs», pp. 99-135, in Céfaï D., Trom D., (dirs), *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2001.

Vereinigung der Verfolgten Naziregimes - Bund der Antifaschisten (VVN-BdA), « *Dans le purin jusqu'aux épaules* ». *Témoignages d'anciens déportés au camp de concentration de la Nouvelle Brême. «Bis zu den Schultern in der Jauche».* *Ehemalige Häftlinge des Saärbrucker KZs Neue Bremm erinnern sich.*, Edition bilingue français/allemand, Landesvereinigung Saar e.V., 2001,

WIEVIORKA, A., *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

Synthese

Het Duitse concentratiekamp van Neue Bremm, gelegen in het Duitse Saarland nabij Saarbrück niet zo ver van de Duits-Franse grens, neemt in de collectieve herinnering slechts een bescheiden plaats in. Sinds 1947 bestaat er een

Vereinigung der Verfolgten Naziregimes (VVN) die zich inzet om het kamp uit de vergetelheid te halen. Lydie Daguerre doet het verhaal van de werking van de organisatie en gaat na in welke omstandigheden de site als gedenkplaats werd ingericht. Vermelden we de grote inzet voor de vrijwaring van de herinnering van het kamp en zijn slachtoffers, het toenemend aantal getuigenissen van de overlevenden, en de noodzaak van een beknopte geschiedenis van het ontstaan en de ontwikkeling van het kamp.

Rico SNELLER*

Benjamin als profeet van de ‘Endlösung’?

Zur Kritik der Gewalt herlezen

Inleiding

“*Ich gehe mit der Sicherheit eines Schlafwandlers entlang des Pfades, den mir die Vorsehung geëbnet hat.*” “Ik ga met de zekerheid van een slaapwandelaar langs het pad, dat de Voorzienigheid voor mij geëffend heeft.” Woorden van degene aan wie Benjamin zijn vroege dood te danken heeft. Zijn ze waar, of leugenachtig? Heeft de voorzienigheid Hitlers pad inderdaad geëffend? Zo ja: hoe kunnen we hierover beslissen? Kan het geweld dat op het kleine joodse volk in de Europese diaspora is neergekomen, worden opgevat als “goddelijk geweld”? Of is het abject om dit te doen?

Dit soort vragen houdt mij al heel lang bezig. Ik weet niet of ik hier ooit op een afdoende antwoord mag rekenen. Toch wil ik ze blijven stellen. Vandaag doe ik dat vanuit het perspectief dat Benjamin zelf, in zijn tekst *Zur Kritik der Gewalt* (1921) heeft geopend. Ik durf dat te doen, omdat Jacques Derrida heeft geopperd dat Benjamins tekst uiteindelijk *medeplichtig* is aan de *Endlösung*. Dat is een forse beschuldiging. Mijn eigen intuïtie dat Derrida zelf, op zijn beurt, niet zonder verwantschap is met Benjamin – en ook bijvoorbeeld met een Carl Schmitt –, maakt ons probleem nog nijpender: ‘heeft de voorzienigheid Hitlers pad geëffend?’ Was de *Endlösung der Judenfrage* een manifestatie van “goddelijk geweld”?

Waar het hier om gaat, is die categorie van het “goddelijk geweld” die Benjamin zelf introduceert. Deze categorie verwijst naar een transcendente



* Prof. dr. Rico Sneller (1967) studeerde theologie aan de universiteiten van Leiden en Utrecht en filosofie aan de Sorbonne te Parijs. Momenteel doceert hij ethica en filosofiegeschiedenis aan de universiteit van Leiden. Hij publiceerde verschillende werken over Derrida en specialiseerde zich tevens in het denken van Levinas, Spinoza, Nietzsche, Benjamin, Heidegger... Voor meer info: http://home.hetnet.nl/~h_w_sneller/index.html

sfeer, van waaruit alle bestaande recht ten val kan worden gebracht (en ook: *moet* worden gebracht, omdat, wie eenmaal met zo'n transcendentale sfeer rekt, er haast niet aan ontkomt daar ook normativiteit aan toe te kennen). Deze transcendentale sfeer *rondom* recht, orde, ethiek, moraal etc., fascineert mij buitengewoon. Ik ben van mening dat zij ook aan de orde is in de politieke filosofie van Spinoza, alsook in die van Schmitt, Leo Strauss, en die van Derrida zelf. Op verschillende wijze misschien, maar uiteindelijk structureel verwant.

Ik wil in deze voordracht enkele hoofdlijnen uit *Zur Kritik der Gewalt* presenteren. En passant ga ik in op de fundamentele aantijging van Derrida, in een indringende tekst over *Zur Kritik der Gewalt (Prénom de Benjamin)*. Aan het einde probeer ik wat te zeggen over de categorie 'goddelijk geweld' in relatie tot het openingscitaat.

Zur Kritik der Gewalt, probleemstelling

Allereerst enkele opmerkingen over de probleemstelling van *Zur Kritik der Gewalt*. Een ongelooflijk complexe tekst, overbeladen, en buitengewoon moeilijk. Ik heb de indruk dat Benjamin geniale inzichten had, die hij lang niet altijd voldoende argumentatief onderbouwde. Zo meteen wil ik bijv. kijken naar de *wijze* waarop hij over dat 'goddelijk geweld', als onderscheiden van het 'mythische geweld', te spreken komt, en hoe hij het introduceert.

Maar nog even in het algemeen: Benjamin volgen en vatten vergt aandacht en geduld, ik ben geneigd te zeggen: contemplatie. Kenmerk van het geniale inzicht is, dat het iets ziet wat nog *tussen* ons en de evidente buitenwereld in staat; iets waaraan we dus voortdurend *voorbijzien*, en wat vraagt om een andere *blikrichting*.

Historische achtergrond van Benjamins tekst uit 1921 is de Weimarrepubliek: drie jaar oud, opgericht na een verloren oorlog, en zonder behoorlijk maatschappelijk draagvlak, aangevochten door verbitterde oorlogsveteranen en andere ultranationalistische lieden. Hitler heeft de stichters van deze republiek – november 1918 – constant aangeduid als 'novembercriminelen'. 1921 was overigens ook het jaar waarin Hitler het voorzitterschap van de *Deutsche Arbeiter Partei* naar zich toe had getrokken. Geweld was in de Weimarrepubliek aan de orde van de dag. De politieke landkaart liet een veelheid van partijen en partijtjes zien, tussen de twee omvangrijke extremen van communisme enerzijds en ultra-nationalisme anderzijds; deze extremen schuwden politiek geweld niet om elkaar te bestrijden. Het punt dat Benjamin aan de orde stelde – en wat overigens ook voor onze hedendaagse democratieën nog steeds heel relevant is – was het gebrek aan zelfrespect bij de overheid, en haar aarzeling waar het ging om machtsmonopolisering. Onze parlementen, aldus Benjamin, zijn het besef van de "revolutionaire krachten waaraan ze hun bestaan danken" *kwijtgeraakt*. (p. 46) Het "geweld" van de oorspronkelijke stichtingsdaad, dat altijd

latent aanwezig is in een rechtsinstituut, wordt veronachtzaamd. Gevolg: een geweldsspiraal in de samenleving. Niet in de laatste plaats bij de politie. Niet meer strak gecontroleerd door een justitieel apparaat, gaat de politie ertoe over, om het recht niet alleen te handhaven, maar ook om het zelf, waar nodig, te stichten of te vormen. Dit geeft een grote mate van willekeur. Benjamin zegt cynisch, dat dit *Verfall der Parlamente* evenzovelen heeft *afgevoerd* van het ideaal van geweldloze beslechting van conflicten – zeg: van een poldermodel – als de oorlog er juist *toe* heeft *gebracht*. (p. 47)

Wat is nu eigenlijk Benjamins vraagstelling in *Zur Kritik der Gewalt*? Benjamin zoekt naar een mogelijkheid om *geweld* te kunnen beoordelen, en uiteindelijk, te bekritisieren. Welk geweld? In ieder geval niet ‘natuurgeweld’: dat is alleen maar in metaforische zin ‘geweld’ te noemen. Ook niet ‘zinloos geweld’. Het gaat hem om geweld dat “in zedelijke verhoudingen ingrijpt”. (p. 29) Met andere woorden: om geweld dat wordt ingezet als *middel* om een legitiem doel te bereiken; *het-zij* een doel dat in de natuur gelegen is, zoals natuurrechtsdenkers dat zoeken, *hetzij* een procedureel vastgesteld doel, zoals de rechtspositivistische traditie dat nastreeft. Het doel, zeggen we, *heiligt* de middelen, en onttrekt middelen aan kritiek. Ook al lijkt er vanuit een rechtspositivistische benadering beter kritiek op geweld te kunnen worden uitgeoefend – als geweldstoepassing bijv. procedureel niet gerechtvaardigd zou zijn –, toch, aldus Benjamin, lijden beide tradities, de natuurrechtelijke en de rechtspositivistische, aan hetzelfde euvel: beide menen, dat (ik citeer) “rechtvaardige doelen (*gerechte Zwecke*) door gerechtvaardigde middelen (*berechtigte Mittel*) kunnen worden bereikt, en gerechtvaardigde middelen tot rechtvaardige doelen kunnen worden ingezet”. (einde citaat) (p. 31) Anders gezegd: beide tradities menen, dat rechtvaardig handelen mogelijk is.

Een tegenvraag aan Benjamin ligt nu voor de hand: is rechtvaardig handelen dan misschien *niet* mogelijk? Of: wat is er loos met het rechtvaardigheidsgehalte van wat wij ‘legitieme’ of ‘gewettigde’ handelingen plegen te noemen?

Benjamins antwoord op deze vraag – en zijn uiteindelijke beroep op wat hij noemt een “goddelijk geweld” in de geschiedenis – kiest een fenomenologische omweg. Benjamin noemt drie concrete voorbeelden, aan de hand waarvan een *irrationele* kern – het uiteindelijk *ongerechtvaardigde* karakter – van elk recht aan de dag treedt.

Als eerste voorbeeld noemt hij de publieke fascinatie voor de “grote crimineel”, die het recht tart. Niet eens zozeer diens (‘criminele’) doelen, als wel de geweldsreactie die deze crimineel aan de dag legt en van overheidswege oproept. Dit voorbeeld van Benjamin is profetisch: een paar jaar later zal Hitler worden vastgezet voor zijn bijdrage aan de Röhm-putsch. En het is duidelijk dat zowel zijn rechters, als de gevangenisbewaking in Landsberg, alsook tenslotte het publiek, *sympathiseert* met deze bruut, die het waagt, om de fundamenten van het rechtsstelsel te ondergraven. Misschien kunnen wij in onze tijd denken aan het proces tegen Milosevic. In zijn eentje speelt deze man het klaar, om het

een complex internationaal juridisch en bureaucratisch apparaat buitengewoon lastig te maken – en zelfs om de legitimiteit van dit apparaat ter discussie te stellen.

Het tweede voorbeeld dat Benjamin noemt van een fundamentele uitdaging en opschudding van het recht, is dat van de “proletarische algemene staking”. Hij doelt op *dat* type staking, dat zich niet meer beperkte doelen stelt (zoals onlangs in eigen land de vakbeweging tot een landelijke staking opriep tegen de kabinetsplannen), maar dat het hele rechtsstelsel als zodanig uitdaagt. We kunnen hier misschien denken aan de massale manifestaties in de Oekraïne tegen de vervalste verkiezingsuitslag, waarbij uiteindelijk zelfs de president, Koetsjma, het moest ontgelden. In mijn eigen herinnering komt naar boven het ellendige, maar interessante moment – twaalf jaar geleden, toen ik tijdelijk les gaf aan een lyceum – dat de helft van een VWO-klas tijdens een proefwerk wegliep, omdat ze vonden dat ik teveel stof had opgegeven. De andere helft aarzelde, en liet zich uiteindelijk leiden door respect – of angst – voor mijn ‘wettige’, maar uiteindelijk natuurlijk irrationele, ‘gezag’.

Het derde voorbeeld van Benjamin dat de irrationaliteit van het recht toont, is dat van de oorlogssituatie. Het laat duidelijker dan wat ook zien, dat het recht *letterlijk* begrensd is: het geldt binnen een afgebakend gebied, en het wordt *uitgedaagd* door degene die buiten dit bereik is gebleven. Elke oorlogsoverwinning sticht nieuw recht. En we weten dat de nazi-Duitse overwinningen in Europa *nieuw recht* hebben gevestigd, al was het maar voor enkele jaren. “*Der Führer schützt das Recht*”, schreef Carl Schmitt goedkeurend, nadat Hitler in 1934 op eigen gezag, en zonder proces, de SA-top had laten vermoorden. Het recht wordt ‘beschermd’ doordat het wordt ‘gevestigd’, en doordat het alle voorafgaande recht ter plekke als ‘onrecht’ of als ‘onterecht’ diskwalificeert.

Dit waren drie voorbeelden waarmee Benjamin het irrationele van elk recht laat zien. Dit irrationele is ook het ‘gewelddadige’ ervan: wanneer het recht van buiten wordt getart, komt het aan dit recht inherente *geweld* naar voren. Dit geweld wordt er als het ware aan ontlokt. Geen recht zonder geweld, geen *Gewalt* zonder *Gewalt*. Het Duitse woord *Gewalt* betekent, zoals we weten, zowel ‘geweld’ als ‘legitieme macht’, ‘overheid’. Een kritische evaluatie van geweldstoepassing raakt in die zin ook altijd aan de overheid: ook die komt onder vuur te liggen.

Goddelijk geweld

Ik moet helaas een groot aantal spannende zijwegen en motieven in Benjamins tekst buiten beschouwing laten, omdat ik toe wil naar wat volgens mij het hoofdmotief is: dat van het “goddelijke geweld”. Op tweederde van zijn tekst vraagt Benjamin zich af, of er ook een geweld denkbaar is – nog steeds: geweld dat in “zedelijke verhoudingen ingrijpt” – dat zich op een *niet-middellijke, niet-instrumentele* wijze verhoudt tot rechtvaardigheid (*gerechte Zwecke*). Hij vraagt

naar een geweldstype dat *onmiddellijk* is, en zich verhoudt tot rechtvaardige doelen *zonder* deze doelen te bemiddelen of causaal te veroorzaken – nog daar gelaten hoe we ons dit moeten voorstellen. Op dit punt roept Benjamin nog eens het gemeenschappelijke uitgangspunt van natuurrecht en rechtspositivisme te binnen, namelijk: dat rechtvaardige doelen met gerechtvaardigde middelen bereikt kunnen worden. Benjamins vraag *suggereert* nu: *allereerst*, dat dit uitgangspunt verkeerd is, en *ten tweede*, dat gerechtigheid op een niet-middellijke, niet-instrumentele manier bereikt zou kunnen worden – hoe dan ook. Ik citeer Benjamin:

“*Wie also [...], wenn [...] eine Gewalt anderer Art absehbar werden sollte, die dann freilich zu jenen gerechten Zwecke nicht das berechtigte noch das unrechtmittel sein sollte, sondern überhaupt nicht als Mittel zu ihnen, vielmehr irgendwie anders, sich verhalten würde.*” (p. 54)

Irgendwie anders: hoe kan geweld zich anders tot *gerechte Zwecke* verhouden dan als middel? Misschien voelt u mijn uiteindelijke punt al aan – het punt dat door Derrida geopperd wordt –: kan de nachtmerrie van het hitlerisme als een uitbarsting van goddelijk geweld worden gezien, die zich *weliswaar* tot die *gerechte Zwecke* verhoudt, maar *irgendwie anders* dan als middel? Ik zeg er gelijk bij, dat ik deze vraag met de allergrootste schroom stel, en dat ik er ook voor beducht ben, deze vraag tot voorwerp van een wijsgerige discussie te maken – te meer daar we het definitieve antwoord, zolang deze aarde bestaat, wel nooit te weten zullen komen.

Ondertussen ben ik erg snel gegaan. Ik ben ineens, van die *Gewalt anderer Art*, die *absehbar werden sollte*, komen te spreken over God. Benjamin is zelf al even plots. Precies in de context van de vraag naar “rechtvaardige doelen” en “gerechtvaardigde middelen”, introduceert hij opeens, abrupt en zonder nadere aankondiging, God. Hij zegt:

“*Entscheidet doch über Berechtigung von Mitteln und Gerechtigkeit von Zwecken niemals die Vernunft, sondern schicksalhafte Gewalt über jene [d.i. over de gerechtvaardigde middelen], über diese [d.i. over de rechtvaardige doelen] aber Gott.*” (p. 54)

God beslist over de rechtvaardigheid van de na te jagen doelen. Misschien beter gezegd: ‘God’ is de naam voor diegene die of datgene wat beslist over rechtvaardigheid. Daar waar een beslissing over rechtvaardigheid valt, kan met recht de naam van God gebruikt worden. Wanneer we ons realiseren, dat rechtvaardigheid voor Benjamin wel *allgemeingültig*, maar nooit *verallgemeinerungsfähig* is (p. 55), dan wint deze omgang met de naam van God aan aanvaardbaarheid: hij verwijst niet naar een algemene ontologische structuur, maar naar het zuiver individuele; niet naar wat *is*, maar naar wat *geschiedt* aan een enkeling.

Vervolgens onderzoekt Benjamin een eerste variant van mogelijk *onmiddellijk* geweld, dat zich niet als *middel* verhoudt tot het *doel* van de rechtvaardigheid. Deze eerste variant duidt hij aan als “mythisch geweld”. Het enige voorbeeld dat hij noemt – *pars pro toto* – moet als vlag de hele verdere lading van de Griekse mythologie dekken. Als het dat doet, was het een goed voorbeeld, en bestaat er goede grond voor de categorie van het “mythische geweld”. Het aangehaalde voorbeeld is dat van Niobe, die zich om haar veertien kinderen hoogmoedig verheft boven de godin Letho, die er slechts twee heeft: Apollo en Artemis. Al haar kinderen worden met pijlen doorboord, Niobe blijft vertwijfeld achter. Wat zegt Benjamin op grond van deze mythe over de aard van al het *mythische* geweld? Enkele dingen.

Allereerst: *mythisch* geweld is primair rechts-stellend of rechts-vormend, *niet* rechtshandhavend. Recht komt eerst tot *stand* in het mythisch geweld. Het recht wordt eerst *ingesteld zodra* het door een argeloze sterveling wordt overtreden. Er wordt een grens getrokken, die niet overschreden mag worden.

Vervolgens wordt de grensoverschrijding niet bejegend met straf of bestraffing, maar met *Sühne*: uitboeting, ‘zoenoffer’. *Sanguine placastis ventos et virgine caesa, sanguine quaerendi redditus*, dicht Vergilius over de Grieken op weg naar Troje. Bloed verzoent de goden, het stemt ze weer gunstig.

Tenslotte: mythisch geweld, aldus Benjamin, is dreigend en bloedig. Het dreigt degene die er inbreuk op zou willen maken, en eist het bloed van degene die dit daadwerkelijk doet.

Nu is het interessante, dat volgens Benjamin dit *mythische* geweld “identiek” is aan alle rechtsmacht überhaupt. Zelfs ons huidige rechtstelsel is mythisch gefundeerd, dat wil zeggen: uiteindelijk ongegrond. Benjamin werkt dit nauwelijks uit. Misschien zouden we hier kunnen denken aan één van de legitimaties die nog steeds voor *straf* worden gegeven: een uitgezeten of ondergane straf ‘boet’ de begane misdaad uit, verzoent, letterlijk of symbolisch, het gerealiseerde onrecht. Misschien ook kunnen we denken aan sommige religieuze of culturele uitingsvormen in Europa, waarvan geldt dat ze, naar het meerderheidsgevoelen, onwetend grenzen zijn overschreden: hoofddoekjes, ongelijke behandeling van vrouwen en anders-geaarden, onkunde van de landstaal enz. In het huidige Europa is duidelijk zichtbaar een relatie tussen recht en grens: alle recht wordt lokaal begrensd. De Europese Unie zoekt voortdurend naar uitbreiding en inperking van deze grenzen, door positief of negatief te beslissen over nieuwe lidstaten.

Maar wat mij nu vooral interesseert, is de categorie van het “goddelijke geweld”, die Benjamin tegenover het “mythische geweld” plaatst. Beide categorieën tekenen zich ten opzichte van elkaar af. Want het is voor Benjamin precies het *tekort*, en zelfs de *Verderblichkeit*, van het mythische geweld – dus ook van

het actuele recht, dat berust in wezen ook op mythisch geweld – dat roept om een halt, om *Einhalt*. Benjamin zegt zelfs, dat het moet worden *vernietigd* vanwege zijn *verderfelijke uitwerking* in de geschiedenis:

“*Gerade diese Aufgabe [der Vernichtung der mythischen Gewalt] legt [...] die Frage nach einer reinen unmittelbaren Gewalt vor, welche der mythischen Einhalt zu gebieten vermöchte.*” (p. 59).

En in de volgende zin:

“*Wie in allen Bereichen dem Mythos Gott, so tritt der mythischen Gewalt die göttliche entgegen.*” (p. 59)

Twee vragen rijzen er nu. Ten eerste: wat betekent “goddelijk geweld”, welke kenmerken heeft het? Maar vervolgens: waar komt God bij Benjamin ineens vandaan? Hoe komt hij erop?

Om met die laatste vraag te beginnen: het antwoord hierop krijgen we van Benjamin zelf. Het is niet alleen de “religieuze overlevering” die God aan de orde stelt als het andere van het mythische geweld. Er is ook het concrete, alledaagse en goed voorstelbare *erzieherische Gewalt*: de opvoedingspraktijk, die buiten het recht gelegen is. Deze opvoedingspraktijk zou – *idealiter* natuurlijk – iets anders laten zien dan mythisch geweld, iets anders dan dreiging, wraakzucht, zoenoffer, uitboeting en rechtsvorming. In de opvoeding is straf of bestraffing (hopelijk) nooit *uitboeting*, maar eerder ‘tucht’; de straf of de woede van de vader of moeder betekent voor het kind, als het goed is, een *leerproces*.

Persoonlijk zou ik nu niet weten, waarom de drie eerder genoemde voorbeelden hier niet ook dienst kunnen doen ter verduidelijking van “goddelijk geweld”: de voorbeelden van de revolutionaire staking, de oorlog en de grote misdadiger. Vreemd genoeg komt Benjamin zelf niet op deze voorbeelden terug in verband met goddelijk geweld. Maar hij had het kunnen doen: in al deze gevallen is er sprake van een fundamentele, grondige uitdaging aan het adres van de gevestigde orde. Wanneer het geoorloofd is, deze drie voorbeelden óók als uitingen van goddelijk geweld op te vatten, dan slaat de angst je om het hart. Zeker wanneer de ‘oorlog’ of ‘de grote misdadiger’ in het geding zijn.

Een tweede vraag is – na de vraag: ‘waar komt God bij Benjamin ineens vandaan?’ – : ‘wat houdt dat goddelijk geweld in?’, en: ‘hoe verhoudt het zich tot het mythische geweld?’ Ook hier grijpt Benjamin naar een paradigmatische tekst: *Numeri*, XVI, waar verteld wordt over de opstand van de levieten Korach, Datan en Abiram tegen het priesterschap van Aäron en tegen de leiding van diens broer Mozes. Als straf worden zij verzwolgen door de aarde, met al wat zij hebben aan familie en bezit. Wat leidt Benjamin hieruit af over de aard van goddelijk geweld? Het volgende:

Waar het mythische geweld rechtsvormend was, is goddelijk geweld rechtsvernietigend. Waar het mythische geweld grenzen stelde, daar vernietigt

godelijk geweld deze grenzen. Terwijl het mythische geweld schuldig stelt (*verschuldigend*) en om boetedoening (*Sühne*) vraagt, daar is het goddelijke geweld *entsühnend*: het reinigt van schuld. Het mythische geweld is dreigend en bloedig; goddelijk geweld slaat of slaat *toe*, en doodt zonder dat er bloed vloeit (p. 59). Het mythisch geweld is bloedig: hetgeen volgens Benjamin symboliseert dat het zich alleen uitstrekt over het “enkele leven”, waarvan ‘bloed’ het symbool is. Het recht vermag niets meer wanneer ik gestorven ben. Het goddelijke geweld daarentegen is macht over het leven *omwille* van het leven zelf, het *leven* of de levensgeest van het leven. Benjamin zegt ook: over de “ziel” (p. 60). Misschien kun je zeggen: het goddelijk geweld is gericht op het *behoud* van het leven.

Voordat ik, tot besluit, toekom aan een persoonlijke gedachte over dit goddelijk geweld, in relatie tot de *Hitlerfrage*, eerst nog twee korte opmerkingen.

Ten eerste: Benjamins onderscheid tussen mythisch en goddelijk geweld, en zijn twee parabels (van Niobe en van Korach), lijken mij noch deductief noch inductief onderbouwd; ze berusten wat mij betreft op een *schouwen* of *doorschouwen* van het wezen van twee *te onderscheiden* geweldstypen. Derrida zegt terecht dat beide typen geweld – zeg: het Griekse en het joodse – door elkaar heen lopen. Om het meest pregnante voorbeeld te noemen: een bepaalde christelijke verzoeningsleer is verregaand ‘mythisch’ te noemen. Ergens anders laat Benjamins leraar Hermann Cohen – die overigens ook nog wordt genoemd in *Zur Kritik der Gewalt* – zien, dat het mythologische tot in het hart van de christelijke dogmatiek is doorgedrongen. En omgekeerd kunnen misschien in het mythologische ook “goddelijke” trekken worden aangewezen.

Tweede opmerking: het onderscheid tussen “mythisch” en “goddelijk geweld” betekent voor wat dat laatste betreft – het goddelijke geweld –, *niet*, dat het per se overall zichtbaar of onderscheidbaar is. Op de laatste bladzijde zegt Benjamin namelijk:

“Nicht gleich möglich noch auch gleich dringend ist aber für Menschen die Entscheidung, wann reine Gewalt in einem bestimmten Falle wirklich war.” (p. 63)

En direct daarop volgend:

“Denn nur die mythische, nicht die göttliche, wird sich als solche mit Gewißheit erkennen lassen, es sei denn in unvergleichlichen Wirkungen, weil die entsühnende Kraft der Gewalt für Menschen nicht zutage liegt.” (p. 63)

In de allerlaatste zin van de tekst tenslotte lezen we, dat het “goddelijke geweld” “nooit middel van een heilige uitvoering is” (d.w.z. niet zo maar door mensen geïsurpeerd kan worden), en dat het desalniettemin uiteindelijk doorslaggevend is: het is *die waltende* (*Gewalt*).

Slot

Precies deze onduidelijkheid aangaande de plek waar goddelijk geweld zich manifesteert, brengt Jacques Derrida tot het volgende, uiteindelijk verwijt aan het adres van Benjamin. Aan het slot van *zijn* tekst over *Zur Kritik der Gewalt* schrijft hij (ik citeer):

“Wat ik, tot besluit, in deze tekst het meest schrikwekkend, en zelfs het meest onverdraaglijk vind, dat is tenslotte – zelfs nog voorbij de vormen van affiniteit die hij heeft met het allerergste [namelijk het nazisme, RS] (kritiek van de Aufklärung, theorie van het verval en van de oorspronkelijke authenticiteit, polariteit tussen oorspronkelijk en vervallen taalgebruik, kritiek van de representatie en van de parlementaire democratie, enz.) – een zekere verleiding die hij op zou roepen – en dat vooral voor de overlevenden of voor de slachtoffers van de «eindoplossing», voor de vroegere, de huidige of de potentiële slachtoffers ervan. Welke verleiding? De verleiding om de holocaust te doordenken als een oninterpreteerbare manifestatie van het goddelijke geweld: dat goddelijk geweld zou tegelijk ontkenkend, verzoevend (expiatrice) en niet-bloedig zijn, zegt Benjamin, een goddelijk geweld dat het recht zou vernietigen in een – en hier citeer ik nog eens Benjamin – «niet-bloedig optreden dat slaat en verzoening brengt (fait expier)» [...]

“Wanneer men denkt aan de gaskamers en aan de verbrandingsovens, hoe moeten we dan zonder te sidderen deze toespeling aanhoren op een uitroeiing die verzoenend (expiatrice) zou zijn wànt niet-bloedig? Je verstijft van schrik bij de gedachte van een interpretatie die van de holocaust een verzoening (expiation) en een onontcijferbare ondertekening zou maken van de rechtvaardige en gewelddadige woede van God.” (p. 136) (einde citaat)

Ik denk dat we niet anders mogen doen dan Derrida's angst of zorg ook tot onszelf toelaten. Argumenteren lukt niet: we kunnen namelijk niet *bewijzen* dat de holocaust *geen* vertoon van goddelijk geweld was. Benjamin zelf stelt uitdrukkelijk, dat we nooit zekerheid hebben of er ergens *daadwerkelijk* sprake was van goddelijk geweld.

Angst of schrik is het enige wat ons ervan af kan houden de *Endlösung* als goddelijk geweld op te vatten – en om de Voorzienigheid als de grote wegbereider van Hitlers opgang te zien.

Benjamin is dus een *gevaarlijk* denker; dat laat Derrida ons zien. Toch ben ik ervan overtuigd dat Benjamins onderscheid tussen *mythisch* en *goddelijk* geweld ons ook een instrument in handen gegeven heeft om een *omgekeerde* conclusie te trekken. Deze omgekeerde conclusie heeft dan wel uiterst verontrustende gevolgen. Ik bedoel het volgende: als het tès vreselijk zou zijn om de *Endlösung* als voorbeeld van *goddelijk* geweld voor te stellen, dan is het misschien beter, overtuigender, om haar als ultiem voorbeeld van *mythisch* geweld te presenteren: het meest extreme mythische geweld ooit, de ultieme mogelijkheid van dit alom tegenwoordige mythische geweld.

Kijken we nog eens naar de kenmerken van mythisch geweld volgens Benjamin: het mythische geweld is rechtsvormend en het stelt grenzen; het verklaart schuldig en vraagt om boetedoening (*Sühne*); het is dreigend en bloedig. Het lijkt me niet onredelijk om dit alles op het Hitler-geweld toe te passen. Dit was principieel expansionistisch gericht, verlegde telkens de grenzen van zijn invloedssfeer, blies als een draak dreiging naar de landen buiten de grenzen van het Rijk, en stelde intern een recht in waarvan de ultieme willekeur verankerd lag in de wil van de *Führer*. In de woorden van Carl Schmitt, 1934: “*Der Führer schützt das Recht vor dem schlimmsten Mißbrauch, wenn er im Augenblick der Gefahr kraft seines Führertums als oberster Gerichtsherr unmittelbar Recht schafft.*” En verderop: “*Das Richtertum des Führers entspringt derselben Rechtsquelle, der alles Recht jedes Volkes entspringt. In der höchsten Not bewährt sich das höchste Recht und erscheint der höchste Grad richterlich rächender Verwirklichung des Rechts. Alles Recht stammt aus dem Lebensrecht des Volkes.*” Het nazi-recht is een schepping: een schepping uit het Niets van de *Führer*-wil. Dit recht manifesteert zich uiteindelijk – “in de hoogste nood” – als *wraakoefening*. Rechtspreken is: zich wreken op al wie het leven van het Duitse volk in gevaar brengt.

Wat betreft de *Sühne*: het irrationele zoenoffer dat de wraakzucht uiteindelijk moest stillen, werd gebracht door een machteloos volk. Dit zoenoffer had een hoog symbolisch gehalte: er werd geen enkel oorlogsdoel mee gediend, het moest worden gebracht *omdat* het domweg een obstakel was voor de expansie en levensdrang van het volk. Vlak na de Eerste Wereldoorlog, in 1919, doet Hitler de weezinwekkende uitspraak, dat er niet zoveel miljoenen Duitse strijders zouden zijn gevallen als er eerst een aantal duizend joden onder het gifgas was gehouden.

De voltrekking van de *Endlösung* kan dus beter als specimen van *mythisch* geweld worden gezien dan als specimen van *goddelijk* geweld. Wat zijn nu van deze conclusie de verontrustende gevolgen waarover ik zoëven sprak? Deze: als enerzijds het Hitler-geweld *mythisch* geweld is, en als anderzijds mythisch geweld, zoals Benjamin oppert, present is in *elk* rechtssysteem, dan is er geen wezenlijk, geen kwalitatief verschil meer tussen dit Hitler-geweld – dat uitliep op een streven naar *Endlösung der Judenfrage* – en om het even welk ander rechtssysteem: hoe Westers, democratisch of kosmopolitisch ook. Het verschil in kwantitatieve zin is eindeloos groot – geen twijfel daarover. Maar in wezen is geen rechtssysteem in staat zich te ontworstelen aan de geweldsdynamiek. Zolang dit het geval is, is de *dreiging* van een nieuwe *Endlösung*, een nieuwe eindoplossing, van welke nieuwe of andere *Frage* ook, nooit opgeheven.

Bibliografie:

Walter BENJAMIN, *Zür Kritik der Gewalt und andere Aufsätze*, Frankfurt, Suhrkamp, 1999, 112 p.

Jacques DERRIDA, *Kracht van wet; Het 'mystieke fundament van het gezag'*, Kampen, Agora, 1994, 137 p.

Carl SCHMITT, “Der Führer schützt das Recht”, in: *Deutsche Juristen-Zeitung*, 1. August 1934, Heft 15, 39. Jahrgang, Sp. 945-950.

Synthèse

Dans cet article Rico Sneller prend comme point de départ une citation de Walter Benjamin : « *Je chemine avec l'assurance d'un somnambule sur la voie que la Providence a aplani pour moi* ». Quand on sait que Benjamin s'est suicidé en 1940 en fuyant les envahisseurs allemands, dès lors on peut se poser la question de savoir si c'est la Providence qui a aplani le chemin pour Hitler ? Dans le même ordre d'idées : est-ce que la violence qu'a endurée la population juive dans les années '30 et '40 est d'ordre divin ? Pour répondre à ces questions l'auteur part du texte de Benjamin : *Sur Kritik der Gewalt* dans lequel il se pose des questions sur la notion de violence, sa légitimation pour atteindre certains objectifs et sur « l'irrationnel » de chaque système de droit. L'auteur s'intéresse plus particulièrement à deux types de violence dont les moyens ne sont pas en rapport avec les objectifs à atteindre : la violence mythique et la violence divine. Là où la violence mythique est plutôt un fondateur juridique - donc présent dans chaque système juridique -, la violence divine est un destructeur juridique. Benjamin réfute la violence mythique à cause de son influence pernicieuse sur l'histoire, mais considère d'autre part que la violence divine ne peut jamais être le moyen d'une exécution sacrée. C'est cette notion vague sur l'endroit où se manifeste la violence divine qui a été critiquée par Derrida dans son texte sur *Zur Kritik der Gewalt*. Il en conclut que l'holocauste doit être interprété comme un exemple de violence mythique plutôt que comme un exemple de violence divine. Mais si la violence hitlérienne est d'ordre mythique, et si ce genre de violence se trouve à la base de chaque système de droit, on doit en conclure que chaque système de droit peut engendrer en lui-même la menace d'une nouvelle *Endlösung*.

Octave DEBARY*

Université Paris 5 - Lahic

La peine des hommes est-elle objet d'histoire ?

Représentations et historicisations de l'holocauste

Pour Jacques Hainard

Avril 2004. Reprenant la traversée du Mall de Washington (Debary 2004), je découvre le Musée Mémorial de l'Holocauste (E.T. Linenthal, 1995, Weinberg & Elieli 1995). Face au récit des camps de la mort, mon émotion se traduit par une incapacité à en dire quelque chose, dire quelque chose de cette histoire autant que de mon rapport à cette histoire. L'exposition se termine par une "salle du souvenir", une salle sans un seul objet exposé. Nous sommes invités à nous asseoir, à nous souvenir silencieusement du drame. Quelques jours plus tard, un paradoxe se formule: ce type de muséographie, dont la force repose sur l'émotion qu'elle provoque, conduit à rendre silencieux le visiteur. La conscience collective s'éveillerait dans une expérience intérieure et individuelle, hors du langage. Quel est le statut de la mémoire dans une société qui propose de se souvenir de son histoire et de ses drames par le silence ?

Ce texte souhaite aborder la notion de musée et la question des rapports entre histoire et mémoire à partir d'une réflexion sur le difficile travail d'historicisation des objets dans les musées. Dans cette perspective, les débats soulevés



* Maître de conférences à l'Université Paris V - Sorbonne (IUT, René Descartes), Membre du laboratoire de recherche du LAHIC - Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain, (UMR 8177, CNRS-EHESS), Paris. Docteur en Anthropologie sociale de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, Octave Debary a mené sa thèse « La fin du Creusot ou l'art d'accommoder les restes » sous la direction de Jean Bazin (soutenue en 2001). Par la suite, il s'est engagé dans des études postdoctorales à l'université du Québec à Montréal/Université Laval Québec (rattaché à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine - Titre de la recherche: *Objets et mémoires: des objets recyclés à la mémoire rachetée*, 2003).

par la représentation de l'holocauste serviront de fil conducteur à ce propos. Depuis Auschwitz, la question d'une juste représentation de l'histoire s'est posée dans toute sa radicalité. Depuis, "le problème représentatif du présent au passé", cette capacité "du discours historique à représenter le passé", que Paul Ricoeur appelle "la représentance" (2000, p. 306), a renvoyé l'adéquation entre mémoire et histoire à sa limite: "un traitement historiographique de l'inacceptable est-il possible?" (*Ibid.*, p. 428). Un des enjeux de cette question, que je pose ici à titre d'hypothèse, est le suivant: les débats sur l'impossibilité de représenter l'holocauste révèlent la difficulté d'une historicisation de la mémoire de ce drame. Représenter l'holocauste, c'est en faire l'histoire, c'est historiciser la mémoire d'un inacceptable, qui est pourtant advenu. Il s'agit de définir, autrement dit de penser, l'impensable, un événement historique au seuil, à la limite de ce qui appartient à l'histoire. Comment l'histoire peut-elle penser et représenter ce qui lui échappe et qui, dans le cas de la destruction des hommes eux-mêmes, signifie la fin de toute histoire possible?

Primo Levi dans *Si c'est un homme* a témoigné de son expérience concentrationnaire. Dans ce livre, rédigé entre décembre 1945 et janvier 1947, il explique ce besoin d'écriture comme «un besoin élémentaire» de «libération intérieure» (1987, p. 8). Dans l'appendice de 1976, Levi se qualifie «d'écrivain témoin» (*Ibid.*, p. 214), d'homme à qui il revient de vivre pour raconter, de vivre pour témoigner. Un peu plus loin, on lui demande s'il est retourné à Auschwitz après la libération? Retourné sur les lieux en 1965, sa réponse est la suivante: «Il y a un musée où sont exposés de pitoyables vestiges, des tonnes de cheveux humains, des centaines de milliers de lunettes, des peignes, des blaireaux, des poupées, des chaussures d'enfants, mais cela reste un musée, quelque chose de figé, de réordonné, d'artificial. Le camp tout entier m'a fait l'effet d'un musée» (*Ibid.*, p. 199). Par contre, là où il n'y a eu ni conservation, ni restauration, là où il n'y a pas de musée – à Birkenau –, on se rapproche d'un souvenir véritable. En ce sens, la non-conservation et l'abandon permettent de dire quelque chose des camps de la mort: «Là rien n'a changé, il y avait de la boue, et il y en a encore... là, rien n'a été enjolivé» (*Ibid.*, p. 200). Le musée d'Auschwitz rate son objet: impossible identification, impossible reconstitution de l'inhumain. Pourtant, Primo Levi en appelle au «devoir de mémoire» (1995). Le témoignage, comme récit, prend la forme d'un plaidoyer contre l'oubli. La mémoire est invoquée comme un devoir, une dette, devant le tribunal de l'histoire (Todorov, 1998, p. 12). Il s'agit, après coup, de repenser et de réconcilier ce qui s'est rompu.

S'interrogeant sur la possibilité pour l'historien de raconter et de montrer la souffrance des hommes, Philippe Braunstein s'est demandé si "la peine des hommes pouvait être un objet d'histoire" (2003, p. 10)? Je propose de prolonger ce questionnement en reformulant l'un des enjeux qu'il sous-tend: dans quelle mesure les faits historiques peuvent-ils s'établir sur la base d'un *objet* à proprement parler? La question doit également s'entendre dans sa résonance muséographique. Quels types de musées et quels types d'objets peuvent raconter l'histoire?

Cette difficulté de la mémoire à accueillir et à dire l'histoire est au cœur de la problématique muséale et historienne. La mémoire, comme le musée, n'est pas le lieu de l'histoire retrouvée, vérifiée. C'est au sein de cette problématique – de cette difficile réconciliation de l'histoire avec la mémoire – que s'inscrit la différence entre une mémoire apaisée et une mémoire falsifiée. S'ouvre ici la question politique et éthique d'une définition du juste souvenir et d'une juste mémoire : comment une société traite-t-elle de son passé? Le travail de mémoire s'inscrit dans la construction de ce qu'avec François Hartog on peut appeler des "régimes d'historicité" (2003) qui structurent et ordonnent des rapports au temps qu'un présent pose en miroir de sa définition du passé et du futur. Dans les musées, la caractéristique de ce travail de mémoire repose sur le déplacement de l'inscription de l'histoire des hommes vers les objets. On tend à faire de la mémoire un objet qui s'expose. Que l'histoire puisse ou non se réduire à un objet, l'opération de mise en passé de l'histoire, comme l'opération historiographique elle-même, construit l'expérience humaine sur la base d'un objet. Elle transforme l'absence en passé en séparant l'expérience de l'histoire. Cette opération est constitutive d'une science humaine qui fait de l'histoire une écriture de la séparation, voire de la mort (de Certeau (1975) 2002, p. 138-142).

L'incommensurabilité de l'expérience humaine face à un objet se redouble d'une impossible réconciliation de la discordance des temps : comment dire que le passé est passé sans avoir à en faire le deuil? Comment regarder le passé sans devenir spectateur de sa propre mort? C'est cette fable de l'impossible retour sur l'histoire que Chris Marker a mise en scène dans *La jetée* (1963). Marker raconte le voyage qu'entreprend un homme dans son passé. Son passé est hanté par une vision qui travaille le futur -comme horizon d'un présent post-apocalyptique, d'un présent sans avenir -. Le souvenir d'une femme, le souvenir de son regard sur la jetée de l'aéroport d'Orly, se recompose dans la mémoire de l'homme. Les yeux fermés, le souvenir revient, fragmenté, en images, le roman-photo se reconstruit. De quoi a-t-elle été témoin? Que regardait-elle? Cette image ne retrouvera sa mémoire – sa vue – qu'au prix de sa propre mort. Le personnage de Marker comprend alors que, dans les yeux de cette femme, ce qu'elle regarde, ce qui le regarde, c'est l'événement de sa propre mort. En retrouvant la mémoire, il signe la fin de l'histoire.

C'est au seuil de cette expérience limite qu'Hannah Arendt ((1968) 1993) et dernièrement François Hartog (2003) ont situé l'acte de naissance de la catégorie d'histoire et marqué la fable de l'historicité par sa dimension indicible – comme fin du langage. Tous deux ont vu dans un passage de *L'Odyssée* d'Homère (Chant 8) le paradigme poétique du "premier récit historien". Lorsqu'à la demande d'Ulysse, le poète Démodocos chante l'histoire du héros de la guerre de Troie, Ulysse "se retrouve dans l'éprouvante position d'avoir à écouter le récit de ses propres exploits, à la troisième personne" (Hartog, 2003, p. 63). Comment réagit Ulysse en devenant témoin de son histoire? Il pleure. Ses larmes ne sont pas provoquées par l'angoisse de la finitude humaine mais par l'expérience de

cette distance à soi que l'on peut appeler rencontre avec l'historicité. Comment appréhender le passé, le sien, dans sa dimension de passé ? “La réponse d’Ulysse, sa façon de ne pouvoir répondre, ce sont ses larmes” (*Ibid.*, p. 69). Les larmes d’Ulysse sont les larmes du souvenir, elles renvoient la mémoire hors du langage.

Objets et mémoires

Le rapport entre histoire et mémoire peut-il être éclairé du lien qu’entretiennent les objets avec la mémoire (Debary & Turgeon, 2007)? Pour développer cette question, je me référerai à deux exemples empruntés à l’artiste allemand Jochen Gerz. Né à Berlin en 1940, Gerz vit et travaille à Paris depuis 1966. Son travail est classé comme relevant de l’“art conceptuel”. Cet adjectif maladroit tente de qualifier le traitement que l’artiste réserve à la matérialité de ses œuvres, la déjouant jusqu’à intégrer dans leur réalisation le principe même de leur disparition. L’immatérialité de certaines de ses créations hisse le rapport entre le visible et l’invisible jusqu’au paradoxe qui amène l’artiste à définir l’art comme ce qui “donne à voir” (1996, p. 165). L’art donnant également à voir ce qui échappe au regard.

Le premier exemple de son travail s’intitule “Le projet Dachau” (1974). Cette installation a été réalisée en 1974 à l’intérieur du camp de concentration allemand transformé en musée. Pour Gerz, comme pour Primo Levi, le langage muséal est marqué d’un échec, voire d’une usurpation quant à sa faculté de représenter la complexité de l’histoire. Le musée conduit ainsi à “banaliser” (1994, p. 84) la violence de l’histoire. En réponse, son installation reconduit cette expérience d’une incorporation silencieuse de la violence, désignée comme violence muséale. L’acceptation d’ordres par le visiteur doit rappeler l’expérience de la violence des lieux. Gerz photographie puis expose le dispositif signalétique du musée du camp. L’exposition du musée de Dachau, surexposée par l’installation de Gerz, contraint les visiteurs : indications des démarches à suivre, interdictions de faire, obligations de circulation... L’artiste ne s’en tient pas à l’ironie, il ne fait pas simplement que surexposer l’ordre du musée, il va jusqu’à interroger et critiquer la structure même du musée en tant que structure de banalisation de la violence. Il tente ainsi de montrer en quoi, selon ses mots, “l’organisation linguistique du musée de Dachau et l’organisation linguistique du camp de concentration ne s’opposent qu’en apparence ; elles se complètent plutôt, chacune en tant que projet de l’autre” (1994a, p. 85).

Le second exemple s’intitule *Le Monument de Harburg contre le Fascisme* (*Das Harburger Mahnmal gegen Faschismus*) réalisé en 1986 par l’artiste et sa femme, Esther Shalev-Gerz, en Allemagne à Harburg (banlieue de Hambourg). A sa création, le Monument se présente sous la forme d’une colonne de douze mètres de hauteur recouverte de plaques de plomb vierge. Gerz a invité les habitants à les signer, à signer ce monument contre le fascisme. Le dispositif permet à la colonne de s’enfoncer progressivement dans le sol de deux mètres par année.

Plus de 60 000 personnes sont venues signer le monument. Des gens signaient de leurs noms, d'autres les rayaient. Certains sont revenus réinscrire leurs noms. Comme l'explique Gerz : "Nous avons été surpris par la violence du public. Toutes les signatures étaient immédiatement grattées et rayées par des insultes. Des gens ont tiré sur le monument, d'autres ont utilisé des scies, des couteaux" (Gerz, 1994b, p. 45). "Peu à peu, les signatures sont devenues quelques mots puis des phrases" (Esther Shalev-Gerz, 1994b, p. 27). On pouvait lire "Nous sommes contre le fascisme", ailleurs, "Nous sommes pour le fascisme". En 1993, le temps passant, le dispositif d'enterrement est arrivé à terme, la colonne a disparu. Depuis, cette véritable pétition contre le fascisme appelle le souvenir par son contraire : la disparition et l'oubli. Les signataires du monument trouvent dans la disparition de la colonne le besoin de raconter son histoire, l'histoire du monument se transmet à ceux qui ne l'ont pas connu (à ceux qui n'étaient pas là – pour voir le monument). Ayant signé de leur nom et après avoir été littéralement enterrés vivants, les signataires établissent un lien entre eux et l'histoire du monument. Cette œuvre, en provoquant sa propre disparition fait œuvre de mémoire. Les gens racontent l'histoire du monument, le souvenir d'une mémoire invisible. A l'inverse, les mémoriaux classiques sont voués à l'oubli et avec eux, l'histoire qu'ils sont censés rappeler. Chacun d'eux pense et se souvient pour nous. Il faut aller les voir pour se souvenir. Le monument délègue le souvenir à la mémoire de ses pierres, « il concourt ainsi au refoulement qu'il favorise et bénit » ; un peu comme si, à l'instar de ces veilleurs qui parcouraient jadis les rues des villes durant la nuit répétant « dormez braves gens ! », tout monument disait à chaque citoyen, « oubliez, je me souviens » (Wajcman 1998, p. 201). Ce refus de la fonction monumentale classique chez Gerz s'adresse, selon ses mots, "aux gens qui ont longtemps dit "on n'a rien vu, on n'était pas là", l'objet répond : je ne suis pas là non plus" (1996, p. 157). Ce qui reste d'appartient à Harburg, c'est une inscription à côté du Monument dont la dernière phrase est : "Le jour où elle aura disparu, l'emplacement du monument de Harburg sera vide. Car rien ne peut se dresser à notre place contre l'injustice". C'est dans cette différence entre l'histoire et la mémoire que le monument est invité à tenir lieu (à notre place) de mémoire. Le lieu de mémoire est aussi ce qui se substitue à l'histoire. Gerz plaide pour une poétique de la disparition de l'objet en sacrifiant sa visibilité. Il s'agit de rétablir l'histoire par le récit, le manque et l'absence devenant les modalités d'une mise en présence de l'histoire : quelque chose a lieu, quelque chose pose question. Dans cette lutte de la mémoire, l'anti-monument ("Gegen-Denkmal" ou "countermonument") de Gerz se construit comme *souvenir de la disparition* : "All the remains, then, is the memory of the monument, an afterimage projected onto the landscape by the rememberer. The best monument, in Gerz's view, may be no monument at all, but only the memory of absent monument" (Young 1993, p. 32). L'invisibilité de la colonne signifie le refus d'une éthique de la mémoire fondée sur le voir au profit d'une éthique du savoir. Le témoin et le responsable de l'histoire n'est pas celui qui voit mais celui qui sait ou doit savoir même si l'histoire, comme la colonne, reste cachée, hors de sa vue. Christo met

en œuvre des dispositifs comparables dans son art d'emballer les monuments. Confisquant leur visibilité aux monuments, il questionne le rôle que l'on fait jouer à une mémoire monumentale pétrifiée qui refoule l'historicité, "un passé sous surveillance" que Christo préfère "ficeler" pour reprendre l'expression de Régine Robin (in J. Gerz, 1994b, p. 55). De la même manière, Gerz congédie l'objet en tant qu'objet, le monument en tant que monument, comme tenant lieu de mémoire : "les objets, au fond, n'existent pas", dit-il (1994b, p. 11).

Penser l'holocauste

Comment les débats autour de la représentation de l'holocauste s'inscrivent dans ce questionnement? Je ne m'attarderai pas sur les enjeux d'une politique de la mémoire liée à ce drame dont la littérature abondante et parfois polémique dépasse le cadre de mon propos.

En reprenant la distinction qu'opère Maurice Halbwachs dans *La mémoire collective* ((1950), 1997) entre mémoire et conscience historique, Peter Novick a défendu l'idée selon laquelle le souvenir de l'holocauste est aujourd'hui marqué par le primat accordé à la mémoire sur la conscience historique. La conscience historique porte sur l'historicité des événements, sur les raisons historiques qui expliquent le caractère -contemporain – d'un événement. La mémoire, elle, n'inscrit pas sa présence dans le passage du temps, elle déhistoricise le souvenir et, selon Novick, "nie ainsi l'appartenance au passé de ses objets en insistant sur leur présence continue" (1999–2001, p. 10). A l'opposé d'une recherche et d'une analyse des conditions historiques de son apparition et de sa raison, le souvenir de l'holocauste porte sur une mémoire qui vient dire et montrer l'événement, plus que sur des recherches d'explications de l'événement. Selon Yannis Thanassekos, ce type de rapport à l'histoire est typique d'une muséographie postmoderne qui "neutralise le passé historique" sous figure de le raconter. Cette tendance caractérise une société du spectacle dans laquelle "la surdétermination esthétique des enjeux muséologiques (...) expulse le référentiel historique et mémoriel (...)" (1996, p. 33-34). Comme si avant de comprendre une chose -liée à la disparition et au drame – il s'agissait de signifier l'événement de la chose. A la question, comment cela a-t-il été possible, on répond souvent cela a eu lieu.

L'affirmation historique du drame, en se soustrayant à sa raison historique, échappe à son historicité, à "sa conscience historique". Resurgit ici la difficulté de penser l'holocauste. Événement dont l'incommensurabilité dans l'échelle de l'horreur, fonde une unicité souvent synonyme de l'impossibilité de sa représentation. L'impossible comparaison de ce drame à d'autres, son unicité, viennent fonder le refus de sa représentation. Si le secret de la "vérité" de ce drame "réside dans le silence" et "défie toute connaissance et toute description" selon Elie Wiesel (1994, p. 123), alors il n'y a qu'un pas de plus à faire pour rendre la tentative "de compréhension rationnelle de l'holocauste équivalente à sa négation" pour reprendre les mots de Norman Finkelstein (2001, p. 47). Entendons-nous bien

sur l'enjeu de ce débat, évitons donc toute ambiguïté inhérente à la manière dont cette question de la représentation de l'holocauste se pose trop souvent, ou plutôt refuse de se poser autrement. C'est le refus de son historicisation au profit de sa commémoration que je tente de questionner. Pour le dire différemment, je me demande si le refus de représenter ce drame ne conduit pas à le rendre silencieux, à rendre silencieux son souvenir. C'est précisément la tentative de compréhension de ce drame, *sa compréhension historique*, qu'a entrepris courageusement Raul Hilberg. Son œuvre est consacrée à la recherche historique des fondements et des mécanismes de l'entreprise bureaucratique de destruction menée par les nazis (1988 et 2001). Hilberg tente ainsi de construire une mémoire historique de l'holocauste. Pour cette raison et comme il l'explique, il opère un renversement du point de vue classique en s'attachant à comprendre l'inacceptable, autrement dit, le point de vue des bourreaux: "J'étais convaincu qu'il était impossible de saisir la pleine dimension de ce fait historique si l'on ne comprenait pas les mécanismes des actes des exécuteurs" (1996, p. 57).

Ce renversement est central. Si l'on prend acte des mots de Hilberg, la compréhension de l'holocauste ne peut pas faire l'économie d'une compréhension des bourreaux. On peut penser que c'est cette difficulté qui a conduit à porter la mémoire de l'holocauste du côté des victimes. Comme le souligne Hilberg, "presque tous les monuments érigés aux Etats-Unis ou en Israël, qu'il s'agisse d'encyclopédies, d'instituts ou de musées, ont pour pierre angulaire l'attention portée à la victime et non à l'exterminateur" (*Ibid.*, p. 123). Le processus de déhistoricisation ne commence-t-il pas aussi ici ? Le refus d'historiciser la mémoire de l'holocauste du point de vue des bourreaux ne peut-il pas s'expliquer par le refus de donner un visage humain aux coupables ? C'est là le centre du débat qui nous préoccupe, l'inhumanité de l'holocauste serait venue fonder la difficulté de le penser et de le représenter. Cette tendance a pour conséquence de conduire au silence de la mémoire de ce drame¹. L'importance accordée à une définition de l'holocauste attachée à la perte et non à son explication est exemplaire dans le cas du Musée Mémorial de l'holocauste de Washington. Le geste inaugural d'entrée dans l'exposition – et donc dans l'histoire – consiste à distribuer et assigner à chaque visiteur la carte d'identité d'une victime (et non d'un bourreau). Ce parti pris du Musée est fondé sur l'idée selon laquelle: «To facilitate the emotional



1 De ce point de vue, le primat commémoratif du souvenir de l'holocauste en s'attachant aux victimes, a reconduit la négation que l'entreprise de destruction allemande réservait aux victimes. Comme le souligne Hilberg, «les victimes n'existent guère comme individus dans les documents allemands» (*Ibid.*, p. 125). Le succès du dernier prix Goncourt, Jonathan Littell (2006), est venu prolonger ce questionnement. Littell aborde d'un point de vue fictionnel cette histoire à partir du regard d'un bourreau. Cette double perspective n'a pas manqué de susciter les critiques. Ces dernières ont amené l'auteur à se justifier et à affirmer que son personnage, Max Aue, «n'est effectivement pas un personnage vraisemblable. Je ne cherchais pas la vraisemblance mais la vérité. Il n'y a pas de roman possible si l'on campe sur le seul registre de la vraisemblance. La vérité romanesque est d'un autre ordre que la vérité historique ou sociologique», Littell, *Le Monde*, 17 novembre 2006, (Cahier «Livres»), p. 2.

identification process, it was essential that visitors perceive the victims as human individuals rather than as a mass of dehumanized (...)» (Weinberg & Elieli, 1995, p. 71). La connaissance de l'histoire est soumise à un processus d'identification individuelle aux victimes en réponse à une histoire qui les a détruites massivement et anonymement. Si Auschwitz reste un "cimetière sans tombe", la mémoire du camp ne peut s'y réduire car elle est aussi marquée par l'histoire des bourreaux. Hilberg, lui, tente *également* de rétablir les noms, les logiques et les intentions des bourreaux. Dans ce mouvement, il ne nie pas, ni n'affaiblit, leur culpabilité, mais tente d'établir leur responsabilité au regard de leur historicité. La difficulté de l'entreprise menée par Hilberg explique la réception et la publication problématiques de son travail à ses débuts comme il le racontera dans son ouvrage *La politique de la mémoire* (1996). En rétablissant cette mémoire historique de l'holocauste, comme entreprise de destruction intentionnelle, Hilberg redonne la parole à l'histoire. *L'unicité de cette catastrophe peut alors s'énoncer, sans concession, dans l'unicité de son historicité.*

De l'expérience de Primo Levi retournant à Auschwitz, on pourrait dire que ce n'est pas tant la mémoire (pour le coup, soumise à un véritable *travail* d'écriture et de mise en récit) qui est absente mais l'histoire qui est toujours présente. La question de la "représentance" n'a pas lieu, elle ne trouve pas de lieu où s'inscrire. Cette impossible mise à distance de l'histoire et de mise en passé de l'expérience concentrationnaire lui fera dire dans *Les Naufragés et les Rescapés*, le difficile cheminement de la mémoire face au problème d'avoir à "raconter sa propre mort" (1989, p. 83). C'est en ce sens que le musée d'Auschwitz rate son objet. En refusant de reconnaître à ce musée un juste souvenir du drame, Levi vient aussi dire l'impossible constitution de cette histoire comme *objet de mémoire*. Quels mots lui viennent pour qualifier cette visite du musée d'Auschwitz. Écoutons-les à nouveau : « Il y a un musée où sont exposés de pitoyables vestiges, des tonnes de cheveux humains, des centaines de milliers de lunettes, des peignes, des blaireaux, des poupées, des chaussures d'enfants, mais cela reste un musée, quelque chose de figé, de réordonné, d'artificiel. Le camp tout entier m'a fait l'effet d'un musée » (1987, p. 199). Dans cette dernière phrase, le qualificatif "musée" sert à définir toute expérience ratée de la rencontre avec l'histoire. Le paradoxe muséal se précise : si les musées prétendent raconter l'histoire en exposant des objets, ils concourent tout autant à la construction d'une mémoire déhistoricisée, "figée", "réordonnée", ou "enjolivée" pour reprendre les mots de Levi.

Comment réconcilier la mémoire et l'histoire en face de ce paradoxe ? Georges Didi-Huberman nous conduit dans les tréfonds de la mémoire, tréfonds paradigmatiques du tombeau à la fois présent dans sa forme mais dont le contenu reste inaccessible à la vue, absent. Alors, explique l'auteur, "devant le tombeau, je tombe dans l'angoisse (...). C'est l'angoisse de regarder au fond – au lieu – de ce qui me regarde, l'angoisse d'être livré à la question de savoir (en fait : de ne pas savoir) ce que devient mon corps, entre sa capacité à faire volume et sa capacité au vide, à s'ouvrir", "Que faire devant cela ?" demande Didi-Huberman

(1992, p. 18). Adressons la même question aux musées : que font-ils de l'histoire, entendue comme finitude, comme temps qui passe. Les musées refusent souvent la discontinuité du temps en réduisant le travail de mémoire à une présence cumulative de ses objets. Leur présence suture le vide et la perte en réparant, en collectionnant des objets comme autant de dénis du temps qui passe. Collectionner ce déni et l'enfermer dans l'espace clos du musée. Le conservateur, quand il n'est qu'un simple collectionneur, se trouve condamné à la répétition de son geste d'acquisition parce qu'à chaque fois il rate son objet. L'objet demeure manqué, manquant. Plus la collection est grande, plus elle signe le ratage de la rencontre avec l'objet. La collection multiplie davantage les signes de l'absence que les objets eux-mêmes.

Mon propos ne vise pas à récuser l'objet mais à inviter à réfléchir aux modalités d'accueil de son historicité. Se pose ainsi la question de savoir comment accueillir l'histoire comme *ce qui* et *ce que* contient l'objet. Cette question s'inscrit pleinement dans cette "inéluçtable scission du voir" dont parle Didi-Huberman. Scission qui fait que "ce que nous voyons ne vaut – ne vit – à nos yeux que par ce qui nous regarde" (1992, p. 9). C'est dans cet entre deux qu'habitent l'art de Gerz et certains musées. Il s'agit d'arriver à amener le spectateur à questionner ce qui, dans sa rencontre avec l'objet, le regarde. Qu'est-ce qui nous regarde dans l'objet de musée, dans l'objet de mémoire ?

Si la mémoire se conjugue toujours au présent, cet anachronisme du souvenir ouvre au manque né de la rencontre avec l'objet. L'objet dit quelque chose en même temps qu'il convoque ce qui lui échappe. C'est ce travail de la mémoire que vise Gerz et qu'il appelle la présence d'un "passé négatif" (1994b, p. 8). L'histoire des autres – inatteignable en tant que passée – s'atteint par sa négativité photographique, comme mémoire revisitée au présent. Par ce pouvoir, l'objet – des autres – peut devenir "objet d'histoire" – commune – pour reprendre la question de Philippe Braunstein. Un objet d'histoire, un objet de questions (Hainard, 1983, 2005) et de recherches (Chiva, 1997) : un objet dont la mise en récit s'offre au muséographe et à son écriture. C'est dans la limite de la matérialité de l'objet – cet objet impossible – que surgit positivement son immatéralité, une immatéralité que je me propose de définir par un mot : l'histoire entendue comme "reste nocturne" (Didi-Huberman, 1992, p. 145). Un reste nocturne dont le réveil à la conscience donne toute sa valeur à la notion de travail de mémoire.

Bibliographie, filmographie

ARENDETT, Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, (1968), 1993.

BRAUNSTEIN, Philippe, *Travail et entreprise au Moyen Âge*, Bruxelles, De Boeck, 2003.

CHIVA, Isaac, « L'objet d'exposition : témoigner pour les uns, signifier pour les autres », in J. Hainard, R. Kaehr (dir.), *Dire les autres. Hommages rendus à Pierre Centlivres*, Lausanne, Payot, 1997, p. 359-363.

DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, (1975), 2002.

DEBARY, Octave, « Lettre de Washington », *Urbanisme*, 334, 2004, p. 29-30.

DEBARY, Octave, LAURIER TURGEON (dir.), *Objets & Mémoires*, Paris-Québec, Maison des sciences de l'Homme et Presse de l'Université Laval, 2007.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ce qui nous regarde, ce que nous voyons*, Paris, Minuit, 1992.

FINKELSTEIN, Norman G., *L'industrie de l'Holocauste, réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs*, Paris, La Fabrique, (2000), 2001.

GERZ, Jochen, *De l'art, textes depuis 1969*, Paris, Ensb-a, 1994 (a).

– *Fragments*, Strasbourg, LimeLight/Ciné-Fils, 1994 (b).

– *La question secrète*, Paris, Actes Sud, 1996.

HAINARD, Jacques, « Le musée comme enjeu », in *Quels musées pour quelles fins aujourd'hui ?*, Séminaires de l'Ecole du Louvre, Paris, La Documentation française, 1983, p. 75-83.

– « Du musée spectacle à la muséographie de la rupture », in Gonseth, M.-O., J. Hainard, R. Kaehr (dir.), *Cent ans d'ethnographie*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Neuchâtel, 2005, p. 367-373.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, (1950), 1997.

HARTOG, François, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

HILBERG, Raul, *La destruction des juifs d'Europe*, Paris, Fayard, (1961), 1988.

– *La politique de la mémoire*, Paris, Gallimard, (1994), 1996.

– *Holocauste: les sources de l'histoire*, Paris, Gallimard, (2001), 2001.

LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, (1947), 1987.

– *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, (1986), 1989.

– *Le devoir de mémoire*, Paris, Mille et une nuit, (1989), 1995.

LINENTHAL, T. Edward, *Preserving Memory*, New York, Penguin Book, 1995.

LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.

MARKER, Chris, *La jetée*, Prod. A. Dauman, (28'), 1963.

NOVICK, Peter, *L'Holocauste dans la vie américaine*, Paris, Gallimard, (1999), 2001.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

THANASSEKOS, Yannis, « Musée, histoire, mémoire et identité dans l'ère postmoderne », in *The contemporary museum within the postmoderne era/Le musée contemporain dans l'ère postmoderne*, S. Rozanis & Y. Thanassekos (dir.), The Jewish Museum of Greece & la Fondation d'Auschwitz, Athènes-Bruxelles, 1996, p. 23-45.

TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1998.

WAJCMAN, Gérard, *L'objet du siècle*, Paris, Verdier, 1998.

WEINBERG, JESHAJAHU, ELIELI Rina, *The Holocaust Memorial Museum in Washington*, New York, Rizzoli, 1995.

WIESEL, Elie, *Tous les fleuves vont à la mer*, Paris, Seuil, 1994.

YOUNG, James E., *The Texture of Memory*, New Haven and London, Yale University Press, 1993.

Synthese

Naar het voorbeeld van het Holocaust Memorial Museum in Washington DC, waar de tentoonstelling eindigt in een lege “zaal van de herinnering”, moeten wij ons ook de vraag stellen naar het precieze statuut van de herinnering in onze maatschappij, die er naar streeft haar geschiedenis en haar drama’s in stilte te herinneren. Deze tekst handelt over de betekenis van het museum en van haar verhouding tussen geschiedenis en herinnering vanuit een beschouwing over de historisering van de voorwerpen in de musea. Vanuit dit perspectief zijn de debatten die opgeworpen worden omtrent de uitbeelding van de holocaust tevens revelerend voor de moeilijkheden van een historisering van de herinnering aan dit drama. Inderdaad, hoe slaagt de geschiedenis er in datgene te overdenken en voor te stellen wat haar ontsnapt, datgene wat, in het geval van de vernietiging zelf van de mensen, het einde inhoudt van elke mogelijke geschiedenis? Vraag: kan de verhouding tussen geschiedenis en herinnering uitgeklaard worden doorheen de verhouding tussen voorwerpen en hun herinnering? De hier ontwikkelde bijdrage wil het object niet verwerpen, maar wil eerder een uitnodiging zijn om na te denken over de ontvangstmogelijkheden van zijn historisering.

Claude ROMNEY*

Survivre à Auschwitz pendant trente-trois mois : comment était-ce possible ?

Quand mon père, le Dr. Jacques Lewin¹, rentra de déportation à la fin du mois de mai 1945 et nous rejoignit, ma mère et la fillette de six ans que j'étais alors, à Bagnères-de-Bigorre, petite ville des Hautes-Pyrénées où nous avons trouvé refuge quelques mois après son arrestation, son retour ne constitua pour moi absolument rien d'anormal. En effet, tous les soirs pendant plus de trois ans, ma mère avait veillé à ce que je lui souhaite bonne nuit à haute voix avant de me mettre au lit, en lui recommandant de revenir « bien vite ». Le trouver, un jour en rentrant de l'école, installé dans le fauteuil de la chambre de ma mère, ne me causa donc pas la moindre surprise. J'étais évidemment loin de me douter du miracle que représentait son retour. En effet, des quelque onze cents hommes déportés par son convoi, le premier parti de France pour Auschwitz en mars 1942, dont le nombre exact et la constitution ne seront jamais connus (Romney, 1997), à peine une vingtaine de survivants étaient revenus. Dans mon innocence d'enfant, j'étais tout aussi incapable de mesurer l'immense chance qui avait permis à mon père de survivre à trois mois et demi d'internement à Compiègne, puis à trente trois longs mois de déportation à Auschwitz, et, pour terminer, à trois autres mois de détention à Mauthausen et Ebensee. Après la guerre, chez mes parents comme dans de nombreuses familles d'anciens déportés, le sujet des camps de concentration ne fut pratiquement jamais abordé. Ma mère me raconta un jour que mon père avait presque toujours évité de répondre lorsqu'elle l'interrogeait sur sa déportation, alléguant qu'elle serait incapable de comprendre.



* Professeur émérite de l'Université de Calgary, Canada.

1 Né à Varsovie en 1904, Jacques Lewin était venu faire ses études de médecine en France à l'âge de dix-huit ans. Il était Chef de laboratoire à la Faculté de Médecine de Paris quand il fut arrêté le 12 décembre 1941, au cours de la rafle dite des intellectuels et notables juifs. Il fut d'abord interné au camp de Compiègne-Royallieu, puis déporté à Auschwitz par le premier convoi, le 27 mars 1942. Il fut le seul survivant des hommes arrêtés lors de la même rafle et ensuite transportés par le premier convoi.

Ce n'est qu'après le décès de mon père, survenu prématurément en 1968 des suites du typhus contracté au camp, que je me suis demandé combien d'autres enfants de déportés avaient chaque soir, comme moi, souhaité bonne nuit à leur père ou mère ou même aux deux, mais n'avaient pas eu le bonheur de les revoir en 1945.

En 1985, ma mère me remit, en même temps que quelques articles (Lewin, 1945a) que mon père avait rédigés ou dictés à son retour des camps, les messages qu'il lui avait fait parvenir de Compiègne, ainsi que des lettres d'Auschwitz adressées au Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, son « patron » (voir Romney, 1995), et à un autre ami médecin. Ces documents constituaient certes une base, mais ne me permettaient pas de reconstituer l'histoire de la déportation de mon père. Les nombreuses lectures que j'ai faites par la suite, ainsi que les conversations que j'ai pu avoir avec certains de ses camarades de déportation, m'ont sans aucun doute permis de combler une partie des lacunes de mes connaissances. Bien des questions lancinantes que je me suis posées, comme la plupart des enfants de déportés, sont pourtant demeurées sans réponse et les quelque 250 jours - véritable éternité - que mon père passa dans les camps conserveront à jamais la plupart de leurs terrifiants secrets.

Bien qu'il n'ait pas spécifié dans son premier article (Lewin, 1945a) le nom du camp où les membres de son convoi descendirent du train sous les coups de matraque, le 30 mars 1942 (la date est fournie par Czech, 1990), ce camp était vraisemblablement non pas Birkenau mais Auschwitz, c'est-à-dire le camp principal, Auschwitz I, où, selon mon père, l'inscription « ARBEIT MACHT FREI » (« Le travail rend libre ») ne laissa pas d'étonner les hommes qui venaient de passer trois jours entassés dans des wagons de troisième classe². Stupéfaction également, mêlée d'incompréhension, à la vue de l'orchestre qui jouait des airs militaires, des marches, rapporte-t-il. Ce n'est que par la suite que les nouveaux devaient se rendre compte que leur arrivée au camp avait coïncidé avec le moment de la journée où les commandos revenaient du travail. Puis les prisonniers passèrent la nuit entassés dans une cave, après avoir subi les formalités d'usage: enlèvement (« vol », dit mon père) des derniers objets qu'ils portaient encore sur eux, comme, dans son cas, alliance, montre et stylo, suivi du déshabillage complet et de l'attribution d'un nouveau numéro, pour mon père le 28 476. Selon Charles Gelbhart, ami très proche de mon père, le numéro fut tatoué sur la poitrine des arrivants dès le 30 mars et plus tard seulement à leur bras gauche (Cohen, 1992).



2 Le premier convoi parti de France, composé pour moitié de détenus internés à Compiègne et pour moitié de prisonniers provenant du camp d'internement de Drancy, fut le seul à être transporté en wagons de voyageurs et non en wagons à bestiaux. Les conditions du voyage, cependant, furent déplorables : pendant les trois jours qu'il dura, les hommes ne reçurent pas une seule goutte d'eau et à l'arrivée, le train contenait plusieurs cadavres (Klarsfeld, 1978).

Le lendemain matin, les déportés du premier convoi reçurent un «liquide chaud à boire» et un peu de soupe de rutabaga, puis durent immédiatement se mettre en route, à pied, évidemment. Un ancien leur apprit qu'on les menait dans un nouveau camp, extrêmement dur, encore en construction. Il s'agit, selon toute vraisemblance, de Birkenau et l'une des recommandations glissées aux nouveaux par ce prisonnier expérimenté était de faire tout leur possible pour éviter de tomber dans les compagnies disciplinaires où c'était «la mort certaine». La date était le 31 mars, mais mon père indique qu'il faisait froid et que le sol était couvert de neige. Les déportés n'avaient reçu pour tout vêtement que des uniformes d'été de soldats soviétiques internés au camp et dont la plupart avaient déjà été massacrés.

Dans sa déposition au procès de Rudolf Hoess, ancien commandant du camp d'Auschwitz, tenu en mars 1947 à Varsovie, mon père décrit le genre de travail qui fut immédiatement imposé aux membres de son convoi (les sélections à l'arrivée au camp ne furent instituées que plus tard):

[J]’ai été affecté au transport des planches. Nous étions deux à effectuer ce travail. Nous avons commencé par transporter une planche ; quand nous sommes revenus, nous avons dû en porter deux, puis trois, puis quatre, et nous avons continué ainsi jusqu’au moment où nous sommes tombés. Alors, on a commencé à nous battre et quand nous sommes tombés par terre, on nous a laissés sans plus s’occuper de nous (Lewin, 1947, ma traduction du polonais).

Combien de membres du premier convoi succombèrent-ils sous les coups dès cette première journée de travail? La tâche surhumaine exigée des prisonniers s’accomplissait dans un terrain marécageux où les pieds s’enfonçaient dans la boue. Un de ceux qui ne put pas se relever était «un vieux», sans doute âgé de plus de cinquante ans: «Je le connais. C’est un professeur à la Faculté de Droit. Il n’a pas le temps de se relever que déjà un géant s’approche de lui pour le rouer de coups. Il le bat avec un manche de pelle, ensuite il le piétine pendant longtemps» (Lewin, 1945a).

Après son retour à Paris, en mai 1945, mon père dut s’acquitter du très pénible devoir d’annoncer la mort de plusieurs camarades de son convoi à leur famille. C’est ainsi qu’il relata, dans une lettre à sa veuve (car, lui avouait-il, il n’avait pas eu le courage de le faire de vive voix), les circonstances du décès, entre ses bras, de son meilleur ami, connu au camp de Compiègne, l’ingénieur Arthur Bronstein, quelques jours seulement après leur arrivée à Birkenau, (Lewin, 1945b). «C’était mieux ainsi! Il a souffert moins que les autres. Son visage n’a pas été déformé par les coups», ajoutait-il. Mon père dut également rapporter à Claudette Bloch, plusieurs mois seulement après son retour tant la tâche lui paraissait difficile, au laboratoire de la Sorbonne où elle travaillait, les circonstances du décès de son

mari, Pierre Bloch, ancien polytechnicien: il avait été battu à mort et son cadavre abandonné dans la neige³.

Nombreux, en effet, étaient les compagnons de voyage de mon père qui avaient été massacrés peu de temps après leur arrivée. D'après son témoignage au procès de Rudolf Hoess, ancien commandant du camp d'Auschwitz (Lewin, 1947), un document trouvé après la guerre à Cracovie et contenant la liste des morts du premier convoi prouvait que les prisonniers avaient été systématiquement exterminés. Au terme du premier mois passé au camp, sur les quelque 1 100 hommes arrivés le 30 mars 1942, 614 n'étaient déjà plus en vie, puis 246 moururent au mois de mai et environ la moitié des survivants, à savoir 143, périrent en juin, ainsi que 62 en juillet. Je n'ai trouvé nulle part ailleurs de référence à ce document mentionné par mon père, mais les chiffres qu'il citait avaient évidemment pour but de démontrer que les effectifs du premier convoi avaient diminué de moitié chaque mois durant le trimestre suivant l'arrivée à Auschwitz. En mai 1945, il ne restait que vingt survivants (Klarsfeld, 1978)⁴ qui avaient résisté à près de trois années de détention à Auschwitz, à la terrible marche de la mort dans la neige et le froid extrême, lors de l'évacuation de ce camp en janvier 1945, et à l'emprisonnement d'encore quelques mois dans d'autres camps où ils furent enfin libérés en avril et mai 1945.

Il semble, d'après ses récits (Lewin, 1945a) que mon père ait pris conscience très tôt de l'impérieuse nécessité d'adopter certaines règles de conduite s'il voulait survivre. Leo Eitinger, médecin norvégien d'origine tchèque, également ancien prisonnier à Auschwitz, qui a publié de nombreuses études sur les déportés, précise que le choc initial de l'arrivée était suivi d'une phase de réaction (Eitinger, 1994). Mon père se rendit compte très rapidement qu'il fallait à tout prix éviter d'être versé dans une compagnie disciplinaire. Ne pas tomber à terre était une autre règle, car « [il] suffisait de tomber pour être tué », mais comment l'éviter? Aider son voisin, ce que chacun aurait voulu faire, n'était pas possible.

Vivre n'était plus qu'un miracle. Ce miracle ne se réalisait, ne se renouvelait qu'à une condition: n'être pas remarqué. Un homme trop fort était perdu. Un homme trop laid était perdu. Qui se blessait était perdu. Tout malade était perdu. Le dernier sur les rangs était battu à mort et il était perdu. Mais le miraculé d'aujourd'hui était la victime de demain (Lewin, 1945a).



3 Entretien avec Claudette Bloch-Kennedy, Oxford, juin 1996. Patrick Modiano a relaté dans son livre *Dora Bruder* (1997) les circonstances de l'arrestation de Claudette Bloch, venue réclamer au siège de la Gestapo à Paris des nouvelles de son mari. Mme Bloch fut déportée à Auschwitz par le convoi n° 3, le 22 juin 1942. Sur Claudette Bloch, voir également Shelley (1991).

4 La liste du premier convoi établie par Klarsfeld est incomplète. Ainsi, le nom de mon père n'y figure pas, ni comme partant ni comme survivant (Romney, 1997).

Comment reconstituer les miracles auxquels mon père dut d'avoir la vie sauve? Pour m'aider, je me suis servie d'un certain nombre d'articles ou d'ouvrages, certains écrits par d'anciens déportés, d'autres par des chercheurs. Le plus utile est un long article (Jagoda *et al.*, 1986), publié à l'origine dans le périodique polonais *Przełąd Lekarski* où ont paru de nombreux textes de médecins et travailleurs sanitaires qui rapportaient leurs souvenirs de la vie et de la mort au camp⁵. Les auteurs soulignaient d'ailleurs qu'il n'existait pas de rapport causal entre la survie et les raisons perçues par les survivants comme ayant contribué à leur conserver la vie, puisqu'aucun facteur ne pouvait garantir d'échapper à la mort⁶. Nombreux étaient les déportés qui avaient probablement bénéficié des mêmes conditions que les rescapés et qui n'avaient cependant pas survécu. Les facteurs de survie sont divisés par Jagoda et ses co-auteurs en deux catégories, internes et externes. J'ai donc repris chacune des catégories en me demandant si les raisons fournies par les répondants pouvaient s'appliquer à mon père.

1. Facteurs internes de survie

1.1 Aptitude à la résistance et facultés d'adaptation

Je crois que mon père devait posséder ces traits de caractère et qu'il était conscient de leur importance pour la survie au camp. Les dures années qu'il avait passées en France comme pauvre étudiant en médecine l'avaient habitué aux privations. En effet, les mensualités qu'il avait reçues de ses parents tout au début de son séjour en France s'étaient taries au bout de quelques mois et il avait, dès sa première année d'études de médecine, mené une existence très précaire, se nourrissant parfois uniquement d'un quignon de pain et d'un oignon et ayant régulièrement recours à la soupe populaire offerte par l'Armée du Salut. La faim l'avait donc souvent tenaillé avant son arrivée à Auschwitz, sans qu'il se soit évidemment douté de la future utilité de cette expérience.

Par ailleurs, une amie et collègue de mon père à l'Université Harvard m'a raconté, bien longtemps après sa mort, que, selon lui, les déportés qui persistaient à vouloir utiliser les mêmes règles de comportement que dans le monde



- 5 En 1974, les auteurs de l'article ont envoyé 501 questionnaires à d'anciens déportés polonais et ont obtenu 160 réponses, dont 119 provenaient d'hommes et 41 de femmes. D'après leur nom et étant donné que presque tous les Juifs polonais qui avaient survécu à la guerre avaient quitté la Pologne, on peut présumer que la presque totalité de ces répondants étaient catholiques, ce qui n'a pas manqué, comme on pourra le constater plus bas, d'influencer certaines de leurs réponses. De plus, les conditions de vie et de mort dans les camps étaient évidemment différentes pour les déportés juifs et les non-juifs.
- 6 Un autre rescapé, Szymon Laks, rapporte que quand on lui demandait à quoi il attribuait sa survie, il répondait: «Je ne sais pas comment c'est arrivé. Il me semble que puisqu'un petit nombre de survivants est rentré, il fallait que certains soient de ce nombre. C'est tout. Je ne vois aucune autre explication» (Laks, 1989, ma traduction de l'anglais).

qu'ils avaient connu avant leur déportation n'avaient aucune chance de survie⁷. L'exemple qu'il avait cité était que pour se protéger du froid, il avait dû « voler » des sacs de papier vides, utilisés à l'origine pour l'emballage du ciment⁸.

1.2 Attitude personnelle et force de caractère

Je me suis souvent demandé comment il avait pu se faire que mon père, ses trois frères et leur sœur aient tous survécu à la guerre, cas rarissime d'une fratrie entière, dont trois membres vivaient en Pologne, s'étant retrouvée indemne en 1945. Mon père avait donc résisté à près de trois ans d'Auschwitz, à la marche de la mort et à six mois dans d'autres camps. Son frère aîné avait pu, grâce à l'aide d'amis « aryens », sortir du ghetto de Varsovie. Un autre frère, établi à Gand, avait eu la présence d'esprit de quitter la Belgique avec sa famille dès 1940 pour gagner la France, puis le Portugal et enfin le Canada. Leur frère cadet était parti de Varsovie sur une motocyclette aussitôt après l'invasion allemande et avait passé les années de guerre en Union Soviétique. Leur sœur avait réussi, elle aussi, à quitter le ghetto, avait pris part ensuite aux combats de l'insurrection de Varsovie en 1944 et était demeurée saine et sauve. Y avait-il là pure coïncidence? Sans aucun doute, leur survie était due à une énorme part de chance, mais il me plaît de croire, à tort ou à raison, que ma grand-mère, l'influence dominante de leur enfance, avait inculqué à ses quatre fils et à sa fille la force de caractère et la détermination de ne pas capituler devant les obstacles et les dangers, et que ces qualités, certes non suffisantes mais nécessaires, devaient contribuer à leur sauver la vie, bien des années plus tard.

1.3 Foi en l'avenir

Dans la lettre citée plus haut, adressée peu après son retour en France à la veuve de son ami Arthur Bronstein pour lui annoncer le décès de son mari, mon père parlait de la certitude que lui et ses camarades avaient conservée au camp que les générations futures connaîtraient à l'avenir « un monde meilleur. Car nous y croyions toujours, sauf pendant de rares instants de découragement complet » (Lewin, 1945b). Il se peut que ces lignes, écrites par mon père un mois après son retour en France, aient manifesté un optimisme dû à l'exaltation de la libération, mais l'oscillation entre la foi en l'avenir et le désespoir devait être monnaie courante chez les déportés pendant leur séjour au camp. Mon père ne donne pas d'exemples de ses moments de découragement et on ne peut qu'imaginer les situations désespérées où il a dû se trouver pendant ses trois ans et demi d'internement et de



7 Dans son livre *The Survivor*, Terrence Des Prés (1976) souligne précisément que les motifs de comportement qui jouent dans une société normale ne s'appliquaient pas au camp où le seul but des détenus était de rester en vie.

8 Entretien avec le Professeur Barbara Low Budka, New York, novembre 1996.

déportation, résultat du travail inhumain qu'il était obligé d'accomplir, des coups reçus, de la faim et du froid, de la maladie, ainsi que du spectacle permanent de la souffrance et de la mort. Il est toutefois certain que la prédominance d'une attitude positive était nécessaire à la survie, comme l'a bien montré le psychiatre viennois Viktor Frankl, lui-même aussi ancien déporté (1988).

1.4 Foi religieuse

Alors que plus de 28 % des répondants polonais catholiques ont déclaré que leur foi religieuse et leurs prières les avaient aidés à survivre aux conditions atroces du camp, cet élément n'entrait pas en ligne de compte pour mon père qui s'était déclaré « sans religion » en déclinant son identité avant de témoigner au procès de Hoess à Varsovie en 1947 (Lewin, 1947).

1.5 Foi en sa bonne étoile, son ange gardien, etc.

Mon père était un homme de science et donc, d'après mes souvenirs, très rationnel et certainement peu enclin aux superstitions. Qui sait, cependant, s'il n'a pas, lui aussi, fait confiance à une puissance protectrice surnaturelle, du moins de façon intermittente ?

1.6 Liens de famille

Contrairement à de très nombreux déportés juifs de France et d'ailleurs, mon père était arrivé à Auschwitz sans sa famille. En effet, le premier convoi ne comportait que des hommes⁹ et ma mère et moi avons quitté Paris pour la « zone libre » en juillet de cette année, à peine quelques jours avant la rafle du Vél d'Hiv au cours de laquelle plus de 13 000 Juifs, hommes, femmes et enfants furent arrêtés pour être ensuite transférés dans des camps d'internement, puis déportés à Auschwitz où presque tous périrent (Poznanski, 1994). Nous eûmes la chance de franchir la ligne de démarcation, pour gagner Grenoble, puis Bagnères-de-Bigorre, petite ville des Hautes-Pyrénées où nous vécûmes jusqu'à la fin de la guerre. Mon père n'était évidemment pas au courant de cette situation et s'était probablement demandé tous les jours avec angoisse quel était notre sort, à ma mère et moi-même. En 1943, il avait posé la question à plusieurs reprises dans des lettres, écrites en allemand et évidemment censurées, adressées d'Auschwitz à son « patron », le Doyen Alphonse Baudouin de la Faculté de Médecine de Paris, lettres qu'avait ensuite reçues ma mère (Romney, 1995). Dans ces brèves missives, il demandait de nos nouvelles et avait inventé une histoire pour mettre ma mère en garde : elle ne devait à aucun prix séjourner chez ses beaux-parents, gens particulièrement méchants, et devait quitter Paris pour se mettre à



9 Les premières femmes déportées le furent par le convoi n° 3, le 22 juin 1942 (Klarsfeld, 1978). Claudette Bloch se trouvait parmi elles.

l'abri des bombardements, ce qui devait signifier se protéger d'une arrestation et d'une déportation éventuelles. Croyant que ses messages n'étaient pas parvenus au Doyen Baudouin, mon père avait décidé, l'année suivante, d'écrire à son ami, le Docteur Raoul Caussé, et comme le nom de l'expéditeur, tel qu'il était inscrit sur ces lettres, était celui d'un déporté communiste français, une réponse lui était alors parvenue, suivie de deux colis de la Croix-Rouge. Dans la dernière de ses lettres, mon père mandait que les nouvelles qu'il avait reçues lui avaient redonné courage et qu'il se réjouissait d'avoir appris que ses amis se portaient bien et que ma mère et moi nous trouvions « à la campagne ».

Primo Levi (1987) a décrit l'immense réconfort apporté par les colis qu'exceptionnellement les déportés juifs avaient l'occasion de recevoir, comme cela lui était arrivé juste avant Noël 1944, non seulement en raison de leur contenu mais aussi parce que ces paquets constituaient pour eux un lien avec le monde extérieur et prouvaient qu'on ne les avait pas oubliés. Les pages de Levi m'ont permis de m'imaginer les sentiments de mon père quand il reçut deux colis acheminés par la Croix Rouge, pour lesquels il remerciait son ami le Docteur Caussé dans sa dernière lettre envoyée d'Auschwitz en juin 1944, juste quelques jours après le débarquement allié en Normandie.

1.7 Évasion hors de la réalité

Il n'est pas impossible que, tout comme certains des répondants à l'enquête polonaise, mon père ait cherché refuge dans des rêves de beauté et de liberté. Une des rares remarques qu'il ait confiées à ma mère après la guerre au sujet du camp de Mauthausen-Ebensee, où il avait passé trois mois en 1945 après l'évacuation d'Auschwitz et la marche de la mort, concernait le cadre enchanteur de ce camp, à proximité des montagnes. Par contre, contrairement à un grand nombre de ses camarades et des anciens déportés qui ont répondu à l'enquête de Jagoda *et al.*, il ne fumait pas et ne pouvait donc pas trouver de satisfaction dans l'usage du tabac.

1.8 Lutte contre la saleté

Dans sa déposition au procès de Rudolf Hoess (Lewin, 1947), mon père insistait sur les conditions d'hygiène qui étaient déplorables au camp, en donnant comme exemple le fait qu'après son arrivée au printemps 1942, il était resté six longues semaines sans pouvoir se déshabiller et se laver. Par la suite, la situation s'était quelque peu améliorée, mais mon père raconta après la guerre à une amie qu'il était impératif, afin de conserver sa dignité, de faire l'effort de rester propre, ce qui représentait évidemment une tâche très difficile en l'absence, le plus souvent, d'eau et de savon¹⁰.

10 Entretien avec le Professeur Barbara Low Budka, New York, novembre 1996.

1.9 Instinct de préservation et ingéniosité

Je ne possède que peu d'indices à ce propos. Cependant, les prisonniers qui travaillaient à l'Institut d'Hygiène de Rajskp avaient parfois la possibilité d'augmenter leur ordinaire au moyen d'animaux de laboratoire. Ainsi, le Docteur Louis Micheels, auteur de *Doctor 11764: A Holocaust Memoir* (1989), m'a raconté s'être un jour régalé d'un cobaye rôti que mon père avait partagé avec lui à l'Institut d'Hygiène¹¹.

À mentionner également une certaine attitude à l'égard des SS et de leurs acolytes, qui permettait de se protéger jusqu'à un certain point des mauvais traitements. Ainsi, le médecin polonais Władysław Fejkiel, arrivé au camp en 1940, relate dans ses souvenirs d'Auschwitz (Fejkiel, 1964) une anecdote montrant la sagesse de mon père à ce propos. Mon père effectuait régulièrement des prises de sang au Bloc 20 qui appartenait à l'hôpital des détenus, et, à ces occasions, il était souvent battu par un détenu polonais au service des SS, Pańszczyk¹², mais il ne se plaignait jamais. Un jour où il avait reçu des coups de ce personnage qui avait de plus brisé tous les tubes de verre devant servir à la collecte de sang, la réaction de mon père avait été de le flatter, en utilisant la formule polonaise de politesse, à la troisième personne: « Monsieur le Commandant fait semblant d'être méchant, mais en réalité il ne l'est pas » (Fejkiel, 1964, p. 483, ma traduction du polonais). Pańszczyk, ravi non seulement d'avoir eu droit au titre de « Commandant » mais encore que sa bonté ait été reconnue, avait généreusement récompensé mon père par l'octroi d'un plein bol de soupe.

1.10 Sociabilité et sens de l'humour

Mon père s'était fait de nombreux amis au camp, dont certains, après sa mort, ont rappelé les liens profonds qui les unissaient à lui, soit dans des lettres de condoléances écrites à ma mère soit dans des notices nécrologiques. C'est ainsi que son ami Charles Gelbhart, autre survivant du premier convoi, s'exprimait à son sujet en termes vibrants d'émotion dans le *Bulletin de l'Amicale d'Auschwitz* (1968): « Ami de camp, compagnon de souffrances, ami de toujours et de tous ceux qui t'ont connu, je ne t'oublierai jamais. Ami au grand cœur, généreux, dévoué, toujours prêt à donner, à te sacrifier. » Quelques années plus tard, Charles



11 Lettre du Docteur Louis J. Micheels, 10 mars 1996. Entre février 1943 et janvier 1945, mon père travailla à l'Institut d'Hygiène où les SS faisaient effectuer diverses analyses biologiques par des médecins et chimistes déportés. Cet institut était situé à Rajsko, distant de quelque cinq kilomètres du camp principal (voir plus bas). Le Docteur Micheels, originaire des Pays-Bas, fit également partie de l'équipe de cet institut à partir de janvier 1944.

12 D'après Hermann Langbein (1972), Pańszczyk était arrivé à Auschwitz avec le premier convoi de Polonais. Il se vantait d'avoir tué de sa propre main 12 000 prisonniers par injection intracardiaque de phénol, fait indiqué déjà par mon père (Lewin, 1945a).

Gelbhart me confia que mon père avait plus d'une fois partagé sa nourriture avec lui et que lui, de son côté, avait fait bénéficier mon père des rations de pain supplémentaires qu'il recevait parfois en tant que membre de l'orchestre du camp où il jouait du violon¹³. Il ne me donna malheureusement pas d'autres exemples de la générosité et du dévouement de mon père.

Or, selon Terrence Des Prés (1976), il était tout aussi important au camp de donner des cadeaux, surtout de nourriture et de vêtements, que d'en recevoir. Certes, celui qui était en mesure d'aider ses camarades agissait par compassion, mais à son tour, il aurait certainement besoin d'assistance, lui aussi, à un moment ou à un autre. Pour survivre, il était nécessaire de s'entraider, ce qui n'était évidemment pas sans danger ; c'est pourquoi il fallait faire preuve de beaucoup de prudence. Claudette Bloch, déjà citée, m'a raconté qu'à plusieurs reprises, mon père lui avait fourni de la nourriture et également des lainages en provenance du Canada¹⁴. Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, Claudette était l'épouse de Pierre Bloch, assassiné sous les yeux de mon père et elle ignorait au camp que son mari n'était plus en vie. Mon père la voyait souvent à Rajsko où il travaillait à l'Institut d'Hygiène, voisin du laboratoire de recherches agronomiques (*Pflanzenzucht*) où elle était employée à des recherches¹⁵, garda le silence au sujet de la mort de Pierre pendant toute la durée de leur séjour à Auschwitz et même encore plusieurs mois après leur retour en France. Est-ce en partie à cause de ce terrible secret qu'il l'aidait, dans la mesure de ses possibilités, mais que quand elle lui avait demandé d'apporter de la nourriture pour une de ses camarades, Marie-Elisa Nordmann, que mon père connaissait aussi, il avait répondu que cela lui était impossible ? Il avait également refusé d'apporter à Claudette Bloch un tube de pommade Rosa qu'il jugeait probablement comme non essentielle à la survie. Quelle était la monnaie d'échange qu'utilisait mon père pour « organiser », c'est-à-dire pour se procurer ces cadeaux qu'il apportait à Claudette Bloch et dont il fit peut-être aussi bénéficier d'autres camarades ? D'après elle, c'était probablement du pain, à un moment où il avait droit à des rations un peu plus abondantes au laboratoire de l'Institut d'Hygiène de Rajsko. Marie-Elisa Nordmann, pour sa part, rapporte que les médecins français qui travaillaient à l'Institut d'Hygiène, dont sans doute mon père, apportaient parfois aux femmes du *Pflanzenzucht* de la confiture, ainsi que du sang d'animaux de laboratoire,



13 Entretien avec Charles Gelbhart, Paris, juillet 1992.

14 Entretien avec Claudette Bloch-Kennedy, Oxford, juin 1996. Le Canada était l'entrepôt où étaient déversés les bagages apportés au camp par les nouveaux arrivés. Leurs biens y étaient triés et ensuite, en partie, envoyés en Allemagne. Ces baraques étaient appelées « Canada » parce que le nom de ce pays était synonyme, pour les détenus, de fantastiques richesses (Langbein, 1975).

15 Le *Pflanzenzucht* était un laboratoire de recherches agronomiques où les Nazis s'efforçaient de mettre au point un produit de remplacement du caoutchouc, en utilisant la sève d'une plante, le kok-saghyz (Shelley, 1991).

à partir duquel elles confectionnaient du boudin et qu'en échange, elles leur procuraient des tomates (Shelley, 1991)¹⁶.

Quant au sens de l'humour qui permit à des déportés de survivre, toujours selon l'article de Jagoda *et al.*, je n'en possède aucun exemple ayant trait au camp et qui montrerait que celui de mon père, et pour lequel, d'après des amis d'avant-guerre, il était connu, lui avait été d'un certain secours pour surmonter les horreurs qui faisaient partie de la vie quotidienne à Auschwitz. Selon le médecin polonais Fejkiel (1964), cependant, mon père lui avait montré l'avantage qu'il y avait à la destruction des tubes à essai utilisés pour la collecte du sang, puisque, dans une certaine mesure, cette casse, occasionnée dans un accès de fureur par un acolyte des Nazis, ne pouvait que contribuer à hâter leur défaite. Je vois dans cette anecdote la preuve que mon père essayait de voir le bon côté des choses et de conserver son optimisme.

1.11 Métier et connaissances acquises avant la déportation

Dans le cas de mon père, tout comme dans celui de Primo Levi et d'autres scientifiques, le métier constitua un des facteurs primordiaux de survie. Sa formation de médecin sauva mon père quelques mois après son arrivée à Auschwitz. En effet, au bout d'un certain temps au cours duquel il vit un grand nombre de ses camarades tués de façon inhumaine, on demanda à un médecin de se présenter. Dans ses nouvelles fonctions, écrivit-il, il fut simplement chargé de la surveillance des prisonniers de son bloc qui se déclaraient malades. Était-ce à Birkenau ou à Auschwitz? Si sa tâche consistait surtout à compter les malades, il semble qu'il ait aussi travaillé à l'extérieur, puisqu'un jour, en rentrant au bloc, il s'aperçut que les hommes qui y étaient restés en raison de leur maladie ou de leur extrême faiblesse avaient, tous sans exception, été battus à mort ou étranglés. Le nombre de prisonniers logés dans ce bloc ayant considérablement diminué, les survivants furent transférés dans un autre et là, mon père ne fut plus médecin. Combien de temps resta-t-il dans ce nouveau bloc, employé à creuser des tranchées, sous la surveillance d'un SS sadique qui rouait les prisonniers de coups lorsqu'ils n'arrivaient pas à conserver la cadence, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre inanimés ou morts?

Or, ni avant ni après sa déportation, mon père n'exerça jamais la médecine. Il avait travaillé avant la guerre comme Chef de laboratoire à la Faculté de Médecine



16 A l'Institut d'Hygiène de Rajska, mon père eut aussi la possibilité de venir en aide à un certain nombre de femmes détenues au Bloc 10, leur évitant ainsi de servir de cobayes à de cruelles expériences. Il avait eu l'idée de les faire cracher tous les matins dans des tubes à essai. Leur salive était alors utilisée pour soi-disant mettre au point une méthode de détermination des groupes sanguins. Ces femmes, qui constituaient le *Spückkommando* («commando des cracheuses») étaient à l'abri d'expériences néfastes et recevaient même une nourriture plus abondante (Lorska, 1966).

de Paris où il était devenu, très jeune, l'assistant du Professeur Baudouin, futur Doyen. C'est à ses qualités de chercheur biochimiste qu'il fut redevable de son affectation, au début du mois de février 1943 - c'est lui qui précise la date -, au laboratoire de l'Institut d'Hygiène de Rajsko. Là, il était à l'abri du froid et des coups. Cet institut, dont le nom allemand était *Hygiene Institut der Waffen-SS und Polizei Süd-Ost*, faisait partie d'un réseau d'établissements semblables, dispersés dans divers camps de concentration et qui dépendaient de l'institut central, situé à Berlin et placé sous la direction du Professeur Joachim Mrugowsky¹⁷. Le chef de l'Institut de Rajsko était le Docteur Bruno Weber qui, d'après mon père, était un homme très instruit, détenteur de deux doctorats. Weber prenait soin de son personnel qui comptait des chercheurs tchèques, slovaques, polonais, hongrois, français et hollandais, car ils lui étaient utiles pour ses recherches, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de faire preuve d'extrême cruauté à l'égard des prisonniers. D'après mon père (Lewin, 1945a), les chercheurs de l'Institut d'Hygiène étaient tous logés dans le même bloc du camp principal, probablement le Bloc 20 du camp principal, et étaient relativement bien traités. Le fait de ne plus appartenir, comme au début, à un bloc de Birkenau, camp d'extermination, devait déjà constituer un avantage.

Il se trouve que Weber s'intéressait particulièrement aux groupes sanguins et aux protéines du sang, domaine qui était précisément la spécialité de mon père et auquel il avait, avant la guerre déjà, consacré de nombreuses publications. Selon Kieta (1986 [1980]), un des rares « succès » du laboratoire de l'Institut d'Hygiène fut l'aboutissement des recherches poursuivies par mon père pour la dessiccation des globulines sanguines. Les nazis étaient en effet en quête de techniques qui devaient leur permettre d'administrer des transfusions aux soldats allemands blessés sur le front russe. Weber ne manqua pas de s'attribuer les résultats des recherches de mon père (Kieta, 1987) en se vantant auprès de son supérieur Mrugowsky de l'importance des travaux scientifiques menés à Rajsko (Bayle, 1950). Pourtant, selon Imre Gönczi, survivant qui, jeune déporté slovaque, travaillait en tant que laborantin à l'Institut et était très proche de mon père, ce dernier avait décidé de ne jamais permettre aux nazis d'utiliser le résultat de ses recherches pour sauver la vie de soldats allemands¹⁸.



17 On trouvera une description détaillée de l'Institut d'Hygiène, des activités « scientifiques » qui s'y poursuivaient, ainsi que la liste de la cinquantaine de scientifiques qui y travaillaient en 1944, dans l'article de Kieta (1986 [1980]). Le docteur Louis Micheels, affecté au laboratoire de sérologie II, présente également un tableau de l'Institut dans son livre (1989). Voir également les pages qu'a consacrées à l'Institut d'Hygiène de Rajsko et à son personnel le professeur Marc Klein, de Strasbourg (1947). D'autre part, Weindling (2000) analyse de façon magistrale le rôle de l'Institut central et de son directeur, le bactériologiste Mrugowsky qui fut condamné à mort lors du procès des médecins nazis à Nuremberg et exécuté en 1947. Weber vécut jusqu'à 1956.

18 Communication d'Imre Gönczi, 16 juin 2001.

À Rajsko et au bloc où mon père et ses camarades étaient logés, le contact quotidien avec des hommes et femmes d'un niveau intellectuel élevé contribua certainement à maintenir leur moral. Les discussions scientifiques auxquels ils étaient obligés de participer avec le médecin nazi Weber (Lewin, 1945a) trouvaient leur contrepartie dans celles qu'ils menaient entre eux sur des sujets variés, littéraires, philosophiques et politiques, lorsqu'ils se trouvaient à l'abri des oreilles de leurs chefs SS, ainsi que le rapporte le Professeur Marc Klein (1946), que mon père avait connu alors qu'ils étaient tous deux étudiants en médecine et qui travailla également à Rajsko pendant quelques mois en 1944 et 1945 jusqu'à l'évacuation d'Auschwitz, le 18 janvier 1945.

C'est à cette date que commença la terrible «marche de la mort». Le Docteur Louis Micheels m'a déclaré avoir vu mon père pour la dernière fois ce jour-là, lorsque les prisonniers quittèrent Auschwitz à pied, par une température glaciale. Ceux qui ne s'étaient pas effondrés dans la neige et n'avaient pas été abattus d'un coup de revolver au cours d'une marche de près de cent kilomètres, firent ensuite debout, serrés les uns contre les autres dans des wagons découverts de chemin de fer, le reste du voyage qui devait les conduire dans différents autres camps¹⁹. Mon père survécut encore et arriva à Ebensee, camp dépendant de Mauthausen, en Autriche. Ce camp comptait, lui aussi, parmi les plus durs, à tel point que le Docteur Gilbert Dreyfus, dans la Résistance Gilbert Debrise, endocrinologue parisien qui y travailla à l'infirmerie, qualifia ce camp d'«enfer où les diables seraient devenus fous» (Dreyfus, 1979, p. 99). Mon père faisait partie de ce «troupeau d'êtres humains venus d'un camp lointain de l'Est menacé par l'avance russe, parvenus à Ebensee en février, après un voyage de vingt-cinq jours, dont une partie avait été effectuée à pied» (Dreyfus, *ibid.*). Encore une fois, ce fut sa profession de médecin qui lui permit d'échapper à la mort puisqu'une quinzaine de médecins furent affectés à l'infirmerie, alors que, toujours selon Dreyfus-Debrise, le transport, arrivé au nombre de 2 200, se trouva au bout de quelques jours réduit à 180, les autres malheureux ayant succombé après avoir été parqués pendant plusieurs jours dans la neige, sur un terrain vague. «A l'appel, on pouvait compter plus de deux cents cadavres, deux cents forçats inconnus, car on n'avait pas pris la peine de procéder à une immatriculation» (Dreyfus, 1979, p. 150). Le camp d'Ebensee fut libéré par l'armée américaine près de trois mois plus tard, le 6 mai 1945, mais mon père y resta encore une quinzaine de jours pour aider à soigner les malades.



19 On trouvera une description des conditions atroces dans lesquelles s'effectua l'évacuation du camp, telle que la vécurent les membres du kommando du laboratoire de Rajsko, dans un article de Marc Klein (1947).

2. Facteurs externes de survie

2.1 Aide apportée par des camarades ou par la famille

Selon Jagoda *et al.*, 60 % des répondants à leur enquête ont déclaré que des camarades les avaient aidés à survivre, pourcentage qui paraît faible, d'autant plus que ces auteurs ajoutent que tout prisonnier qui n'avait trouvé aucun appui auprès d'autres détenus voyait ses chances de survie réduites à pratiquement zéro.

Pour ce qui est de mon père, un épisode de sa déportation où il dut à la solidarité de ses camarades d'avoir la vie sauve se passa lorsqu'il contracta le typhus, en septembre 1942, au plus fort de l'épidémie qui sévissait alors au camp. Après être tombé à terre sans connaissance, il se retrouva dans le bloc des typhiques. Pendant trois semaines, il délira, sous l'emprise d'une fièvre de 40 et même 41 degrés. Des camarades l'aidaient à se cacher sous le matelas ou dans les latrines chaque fois qu'une commission passait pour procéder à une sélection au cours de laquelle la plupart des malades étaient envoyés à la chambre à gaz. N'ayant pas pu s'alimenter pendant près d'un mois, il fut pris d'une faim dévorante dès qu'il put se tenir debout à nouveau. Il raconta à ma mère après son retour que chacun de ses camarades lui avait fait don d'une cuillerée de sa ration de soupe pour lui permettre de récupérer ses forces plus rapidement.

Sur la page du registre de l'infirmerie d'Auschwitz dont j'ai pu obtenir la photocopie et où figurent les noms des malades hospitalisés le même jour que mon père, le 22 septembre 1942, treize sur dix-sept sont accompagnés d'une croix, indiquant sans distinction que les prisonniers étaient décédés du typhus ou avaient été victimes d'une sélection. La plupart de ces treize étaient des Juifs hollandais, dont l'organisme était moins résistant aux maladies et au manque de nourriture (Moore, 1997). D'après ce registre, mon père fut, lui, envoyé le 13 octobre au Bloc 7, bloc sans doute choisi par ses camarades pour lui assurer une meilleure convalescence et lui permettre d'échapper aux sélections qui se poursuivaient sans relâche.

Autre exemple d'aide reçue d'un camarade: j'avais entendu dire à ma mère que mon père avait été roué de coups au camp, au point que ses deux chevilles et plusieurs de ses côtes avaient été brisées, et j'avais toujours supposé que c'étaient les Allemands qui l'avaient ainsi battu. Ce n'est que trente ans après sa mort que j'appris la vérité, dans un e-mail que m'adressa Imre Gönczi, ancien déporté slovaque mentionné plus haut et qui, comme mon père, avait travaillé à l'infirmerie d'Auschwitz ainsi qu'au laboratoire de Rajsko. Un jour où mon père avait été de corvée pour apporter au bloc le lourd chaudron rempli du liquide chaud pompeusement dénommé «thé», il avait trébuché et le contenu s'était répandu au sol. Des détenus polonais catholiques étaient alors tombés sur lui

à bras raccourcis, le laissant par terre sans connaissance. Imre l'avait aidé à se relever et à regagner le bloc où ils logeaient. Il avait alors pansé ses blessures et l'avait soigné jusqu'à sa guérison²⁰.

Sous la rubrique de l'aide apportée par les amis et la famille, Jagoda *et al.* incluent la possibilité de recevoir des informations sur les défaites allemandes et l'avance des Alliés. Mon père mentionne, lui aussi, dans un de ses articles le regain de courage que procuraient aux détenus les nouvelles qu'ils pouvaient obtenir de l'extérieur. C'est ainsi qu'il décrit la joie ressentie par lui-même et ses coéquipiers de l'Institut d'Hygiène « à l'annonce de la bataille de Stalingrad en février 1943 » (Lewin, 1945a). Malgré les risques qu'ils couraient, leurs camarades parvenaient à leur transmettre presque tous les jours le contenu des bulletins de Radio-Londres et de Radio-Moscou. De cette manière, ils avaient également appris les succès des Alliés en Afrique, la capitulation de l'Italie et les avances de l'Armée Rouge. Il faut dire que mon père et les chercheurs de l'Institut d'Hygiène faisaient évidemment partie d'un groupe de déportés privilégiés, en contact quotidien avec des membres du mouvement de résistance du camp²¹.

Le recul de l'armée allemande se doubla d'ailleurs d'une amélioration des conditions de vie: les prisonniers non-juifs, surtout polonais et tchèques, avaient la permission de recevoir des colis. Mon père avait plusieurs collègues qui partageaient probablement avec leurs camarades les vivres qu'ils recevaient de leur famille. Les criminels qui occupaient des postes importants au camp avaient été renvoyés et « le traitement [était] devenu plus humain. Il était interdit de tuer et, même, à la fin, de battre » (*ibid.*). Cependant, les déportations se poursuivaient sans relâche: c'était, en effet, la période de l'arrivée massive des Juifs hongrois, que mon père, dans sa série d'articles demeurée inachevée, ne mentionne pas. Les chercheurs de l'Institut d'Hygiène qui, tous les matins, parcouraient à pied les sept kilomètres qui séparaient le camp principal, où ils logeaient, de Rajsko, où ils travaillaient, voyaient les flammes et la fumée qui montaient des cheminées des fours crématoires, en même temps qu'ils sentaient l'odeur de chair brûlée. Toutefois, grâce aux nouvelles qui leur parvenaient, ils se rendaient compte que les Allemands n'allaient pas pouvoir continuer indéfiniment leurs monstrueuses activités.



20 Cet épisode de la déportation de mon père, que j'ai longtemps ignoré, m'a d'autant plus surprise que mon père, contrairement à de nombreux autres survivants d'Auschwitz, ne semblait pas éprouver le moindre ressentiment à l'égard des Polonais. J'y vois une preuve de son esprit de tolérance. Il était sans doute d'avis qu'il avait existé, au camp comme ailleurs, de « bons » comme de « mauvais » Polonais. Lors d'une visite en Allemagne alors que, peu avant sa mort, il habitait Strasbourg et comme je lui avais fait part de mes réticences à me rendre dans ce pays, il m'avait rétorqué qu'il y avait aussi eu de « bons » Allemands et que certains avaient beaucoup souffert sous le régime nazi.

21 Sur le mouvement de résistance à Auschwitz, voir Langbein (1981)

2.2 Obtention d'un travail moins pénible

Mon père avait commencé, après son arrivée à Auschwitz, par être astreint à de durs labeurs physiques (voir plus haut). Si par la suite, il put ensuite travailler comme médecin dans un bloc de Birkenau, il lui arriva à plusieurs reprises de devoir à nouveau effectuer de lourds travaux ainsi que d'horribles tâches. C'est ainsi qu'il fut affecté pendant un certain temps au Bloc 11 du camp principal, surnommé le « bloc de la mort », où il dut participer au chargement, sur des camions, de cinq cents cadavres de victimes d'une tuerie qui avait continué sans interruption pendant trois heures. Les vêtements des prisonniers qui devaient accomplir ce terrifiant travail étaient gluants de sang, liquide dans lequel ils marchaient jusqu'aux chevilles. Une autre fois, ce fut des corps de pendus que mon père et ses camarades durent d'abord faire descendre des potences, au clair de lune, avant de les hisser sur des camions qui les emportèrent au four crématoire. Cette scène hallucinante resta à jamais gravée dans sa mémoire.

De fait, mon père tomba de Charybde en Scylla quand, au mois de décembre 1942, il fut envoyé en dehors du camp, par un froid de 25 degrés au-dessous de zéro, avec un commando d'hommes mal vêtus qui ne recevaient presque aucune nourriture. Il ne pensait pas pouvoir tenir très longtemps, écrivit-il plus tard. « Je ne sais pas comment j'ai pu, là aussi, grâce à l'aide de quelques camarades qui me donnaient de temps en temps un peu de pain ou de soupe, supporter cette vie » (Lewin, 1945a).

Il semble qu'il ait passé plus de deux mois dans ce commando avant d'être appelé à faire partie du laboratoire de l'Institut d'Hygiène de Rajsko. « Je ne travaillais plus dehors et je n'avais plus à craindre le froid. Le travail était aussi moins dur. [...] Nous [les scientifiques qui faisaient partie de l'Institut] habitons tous ensemble dans le même bloc et étions relativement bien traités » (*ibid.*). Selon le Professeur Marc Klein (1946) qui travailla également au laboratoire de Rajsko pendant quelques mois en 1944 et 1945, jusqu'à l'évacuation du camp, ce commando était l'un des meilleurs du camp.

Il convient aussi de mentionner le fait que mon père ainsi qu'un certain nombre de ses camarades (voir, par exemple, Klein, 1946, et Micheels, 1989), bénéficièrent de l'aide d'un médecin nazi, le Docteur Hans Münch, qui leur apportait de la nourriture au laboratoire de Rajsko, fait qui paraît évidemment surprenant. Bien que, selon Marc Klein, Münch ait été un des très rares médecins nazis qui soient demeurés humains, il me semble que l'appui matériel qu'il procurait aux travailleurs du laboratoire de Rajsko peut s'expliquer par les revers que subissaient alors les forces allemandes sur tous les fronts. Il est fort possible que Münch ait ainsi espéré pouvoir compter plus tard sur le témoignage des médecins prisonniers en sa faveur. C'est d'ailleurs ce qui se produisit : selon le Docteur Alina Brewda, déportée polonaise qui avait été médecin chef du Bloc 10, ce fut sa déposition lors du procès de Münch à Cracovie, en 1947, qui permit à Münch d'être acquitté (Minney, 1964 ; voir également Lifton, 1986).

2.3 Chance

Je ne possède aucun exemple d'incidents où mon père aurait eu la vie sauve par pur hasard, sinon, comme il le mentionne lui-même (Lewin, 1945), la date à laquelle il a pu obtenir un emploi au kommando de l'Institut d'Hygiène que les nazis avaient décidé de créer en février 1943. La phrase qu'il emploie dans son article (« Là encore, le hasard m'a de nouveau tiré d'affaire. ») constitue cependant la preuve que dans son esprit, ce fut toute une série de miracles qui lui permirent de demeurer en vie. On peut supposer que, puisque le témoignage qu'il livra aux lecteurs de *Valmy* avait pour but de faire connaître ce qui s'était passé à Auschwitz en général, en s'appuyant seulement lorsque c'était nécessaire sur son cas personnel, il n'avait pas jugé utile de présenter de façon plus spécifique les circonstances qui lui permirent de survivre à plus de trois ans de déportation à Auschwitz, Mauthausen et Ebensee. S'il n'était décédé prématurément, avant que la plupart des anciens déportés ne se soient résolus à témoigner en détail sur ce qu'ils avaient vu et ce dont ils avaient personnellement souffert dans les camps, il aurait probablement fait le récit d'autres événements extraordinaires qui lui avaient permis de demeurer en vie.

2.4 Autres facteurs

Certains des anciens déportés polonais qui ont répondu au questionnaire de Jagoda *et al.* ont indiqué qu'ils avaient pu soudoyer des SS ou d'autres officiels du camp. Je ne crois pas, sans en avoir toutefois de preuve, que tel ait été le cas de mon père.

3. Autres remarques

Mieux sans doute que tout autre ancien déporté, Primo Levi (1989) a montré le lourd handicap que constituait pour les prisonniers le manque de connaissances d'autres langues que la leur. Évidemment, au bout de quelque temps, les déportés étaient obligés d'apprendre le sens d'un certain nombre de mots allemands et polonais afin de comprendre les ordres qui leur étaient donnés et d'éviter les coups, souvent mortels, que ne manquaient pas de distribuer les gardes et les kapos à ceux qui n'obtempéraient pas. Mon père avait l'énorme avantage de connaître cinq langues, avant même d'arriver au camp: le polonais qui était sa langue maternelle, le yiddish, langue qu'il utilisait pour parler à son père, le russe, obligatoire à l'école primaire qu'il avait fréquentée dans la Pologne tsariste d'avant 1917, l'allemand, étudié au lycée, et le français, sa langue d'adoption. Il comprenait aussi le tchèque et le slovaque. Ses connaissances linguistiques lui permirent certainement d'échapper à de mauvais traitements mais elles lui facilitèrent aussi sans aucun doute les contacts avec des prisonniers qui parlaient les mêmes langues que lui et devinrent ses amis.

Un élément supplémentaire expliquant comment mon père a survécu m'a été fourni par la remarque de son ami, le Professeur Marc Klein de la Faculté de Médecine de Strasbourg, selon lequel la marche quotidienne de quarante minutes qu'accomplissaient deux fois par jour les membres du commando du laboratoire de Rajsko pour se rendre du camp principal à leur lieu de travail et en revenir, permit à la plupart d'entre eux de mieux supporter par la suite celle qui fut surnommée la « marche de la mort » (Klein, 1946), et au cours de laquelle les prisonniers les plus faibles furent abattus sans pitié.

J'en arrive à présent à un aspect de la survie extrêmement pénible pour les rescapés, à savoir le sentiment de culpabilité qu'ils ont pu éprouver, d'être demeurés en vie alors que la quasi-totalité de leurs camarades n'étaient pas revenus de déportation. Il m'est parfois arrivé que des amis à qui j'avais parlé des longs mois qu'avait duré la déportation de mon père me demandent précisément s'il s'était senti coupable d'avoir survécu. Je leur ai toujours répondu à l'aide de la répartie d'Elie Wiesel à qui un journaliste de la télévision avait posé la même question: « Pourquoi voulez-vous que les victimes se sentent coupables? » Toutefois, je me souviens de l'embarras manifesté par mon père à deux reprises en présence de personnes de mon âge dont les parents n'avaient pas survécu. Le premier incident fut la visite, dans notre appartement parisien, d'une camarade de lycée dont le père et la mère n'étaient pas rentrés de déportation. Je devais apprendre bien des années plus tard que le père de mon amie avait également fait partie du premier convoi parti de France. Le mien, qui avait peut-être côtoyé celui de ma camarade et, qui sait, avait peut-être même effectué le trajet de Compiègne à Auschwitz dans le même wagon de troisième classe, m'avait paru, à la fillette de treize ou quatorze ans que j'étais alors, embarrassé par la présence de ma camarade.

Ce fut une gêne semblable que je remarquai à la fois sur son visage et dans son attitude, lors de la visite que nous rendit, quelques années plus tard, une petite cousine venue de New York. Son père, Michał Klepfisz²³, avait été l'un des héros de l'insurrection du ghetto de Varsovie et avait péri le 19 avril 1943, en se jetant sur une mitrailleuse pour couvrir la sortie de leur abri de ses camarades. Ma cousine, née en 1941 et ayant traversé les années de guerre cachée dans un couvent polonais, n'avait gardé aucun souvenir de son père et demanda au mien s'il pouvait lui raconter quelques souvenirs à son sujet. Mon père connaissait la mort héroïque du combattant du ghetto et je pus, pendant les brefs instants où il évoqua, en termes d'ailleurs fort élogieux, sa rencontre avant la guerre avec les parents de ma cousine, déceler le trouble qui obscurcissait son regard et qui était sans doute dû au fait qu'il avait, lui, survécu. Pourtant, ce ne pouvait être que grâce à un concours de circonstances exceptionnelles qu'il avait pu rester en vie. Son embarras était bien naturel, inévitable, mais était-il l'expression

23 Au sujet de Michał Klepfisz, voir, entre autres, Todorov (1991).

d'un sentiment de culpabilité? Ainsi que mon père l'écrivit dans la lettre très émouvante qu'il adressa à Madame le Docteur Bronstein (Lewin, 1945b) pour lui faire part du décès de son mari, quelques jours après leur arrivée à Auschwitz, c'était pour le restant de ses jours qu'il porterait le deuil des camarades qui avaient péri sous ses yeux.

Un autre sujet délicat est celui de la collaboration de certains prisonniers, comme les membres du personnel sanitaire d'Auschwitz, sujet analysé par Primo Levi dans le chapitre «La zone grise» de son livre *Les Naufragés et les rescapés* (1989). Il est certain qu'aucun des médecins et infirmiers prisonniers n'aurait survécu s'il ne s'était plié, dans une certaine mesure, aux ordres de leurs maîtres nazis, comme me l'a écrit Ima van Esso-Spanjaard, déportée des Pays-Bas et détenue au Bloc 10 où elle parvint à travailler comme infirmière²⁴. Pourtant, il était possible de refuser, semble-t-il, si l'on savait comment s'y prendre. C'est ce qu'a déclaré le Docteur Dorota Lorska (Sławka Kleinowa) dans son témoignage au procès du médecin polonais catholique Dering, à propos des opérations de castration auxquelles ce dernier avait participé sur de jeunes déportés juifs. Selon elle, «on pouvait contourner les ordres des S.S. en s'y prenant de façon à éviter d'être puni» (Hill et Williams, 1971, p. 212) et elle-même aurait préféré se suicider plutôt que d'obtempérer. Tel était également l'avis de mon père qui, en 1967, avait confié son embarras à une amie, après avoir reçu une lettre d'un ancien camarade du camp lui demandant de certifier que toute désobéissance entraînait un arrêt de mort²⁵. J'ignore si mon père accéda à la demande de ce confrère.

Je sais, d'après sa déposition au procès de Hoess, commandant d'Auschwitz de 1940 à 1943, puis responsable de l'extermination des Juifs hongrois en 1944, que mon père avait assisté à des séances d'injections intracardiaques de phénol utilisées par les nazis pour tuer leurs victimes (Lewin, 1947). J'ose croire que son rôle s'était borné à transporter les cadavres et je crois que c'est à la participation de certains médecins prisonniers qu'il faisait allusion au cours de la conversation avec l'amie que je viens de citer. En effet, le médecin polonais Kłodziński (1986), cite le nom de certains prisonniers qui auraient eux-mêmes injecté du phénol dans le cœur d'autres détenus.

C'est peut-être à ces terribles événements que songeait l'ami de mon père Charles Gelbhart qui, lui aussi, avait été le témoin d'exécutions au phénol, en rédigeant l'éloge nécrologique (1968), déjà cité et où il l'apostrophait ainsi : « Dans les circonstances atroces du camp, tu es toujours resté un grand homme. »

Un autre de ses amis, le Professeur Marc Klein, également déjà cité, écrivait à ma mère, peu de temps après le décès de mon père :



24 Lettre d'Ima van Esso-Spanjaard, 8 septembre 1999.

25 Entretien avec le Professeur Barbara Low Budka, New York, novembre 1996.

Vous le savez, et je vous l'ai dit comme bien d'autres, Lewin était surtout connu pour son égalité d'humeur, son extrême patience, son sourire, même dans les pires circonstances. On l'appelait par son prénom, ce qui était rare, et surtout par tous les diminutifs [polonais] affectueux que permettait le nom de Jacob²⁶.

Pour la fille d'un déporté revenu de l'enfer, il est difficile d'accepter les paroles de Primo Levi (1989), selon lesquelles les meilleurs n'ont pas survécu. Je crois que le chimiste italien a exprimé ainsi l'incommensurable désarroi ressenti par la plupart des survivants, hantés qu'ils ont dû l'être par un défilé de fantômes s'étendant à l'infini, ainsi que par le souvenir des multiples atrocités auxquelles ils avaient assisté. Il est vrai que, logiquement, il fallait être capable de cruauté, de malhonnêteté ou d'égoïsme pour rester en vie, mais la logique du monde ordinaire ne s'appliquait pas à l'univers concentrationnaire. Je demeure convaincue qu'en définitive, mon père a dû son salut en premier lieu au fait qu'il était médecin et avait, en tant que tel, appartenu à un groupe de privilégiés, mais aussi à son attitude positive, à l'amitié qu'il dispensait autour de lui et que de nombreux camarades ont dû lui rendre de diverses façons, ainsi, évidemment, qu'à une chance inouïe, peut-être facteur primordial de survie.

Références

BAYLE, François (1950). *Croix gammée contre caducée. Les expériences humaines en Allemagne pendant la Deuxième guerre mondiale*. Paris, sans nom d'éditeur.

COHEN, Gilles (1992). *Les matricules tatoués des camps d'Auschwitz-Birkenau*. Paris, Les Fils et Filles des Déportés juifs de France.

COHEN, Marie-Elisa (Nordmann-Cohen), 1991. « Laboratory Research », dans Lore Shelley (dir.), *Criminal Experiments on Human Beings in Auschwitz and War Research Laboratories. Twenty Women Prisoners' Accounts*. San Francisco, Mellen Research University Press, p. 175-184.

CZECH, Danuta (1990 [1989]). *Auschwitz Chronicle*. New York, Henry Holt.

DES PRÉS, Terrence (1976). *The Survivor. An Anatomy of Life in the Death Camps*. New York, Oxford University Press.

DREYFUS, Gilbert (Gilbert Debrise) (1979 [1945]). *Cimetières sans tombeaux*. Paris, Plon.

EITINGER, Leo (1994). "Auschwitz – A Psychological Perspective", dans Yisrael Gutman et Michael Berenbaum (dir.), *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*. Bloomington (Indiana), Indiana University Press, p. 469-483.

FEJKIEL, Władysław (1964). "Medycyna za drutami" (Médecine derrière les fils barbelés), dans Kazimierz BIDAŁKOWSKI et Tadeusz WÓJCIK (dir.), *Pamiętniki Lekarzy*. Varsovie, Czytelnik, p. 404-546.

FRANKL, Viktor E. (1988 [1945]). *Découvrir un sens à la vie avec la logothérapie*. Paris, Editions de l'Homme.

26 Klein, Marc, lettre à Saya Lewin, 20 août 1968.

GELBHART, Charles. (1968). « Au nom d'une amitié ». *Après Auschwitz. Bulletin périodique de l'Amicale des Anciens déportés d'Auschwitz*. N° 137 (septembre).

HILL, Mavis et WILLIAMS, L. Norman (1971). *Auschwitz en Angleterre. L'affaire Dering*. Paris, Calmann-Lévy.

JAGODA, ZENON, KŁODZIŃSKI, Stanisław et MASŁOWSKI, Jan. (1987 [1977]). « Das Überleben im Lager aus der Sicht ehemaliger Häftlinge von Auschwitz-Birkenau », dans J. August (dir.), *Die Auschwitz Hefte. Texte des polnischen Zeitschrift «Przegląd lekarski» über historische, psychische und medizinische Aspekte des Lebens und Sterbens in Auschwitz*. Weinheim et Bâle, Beltz., vol. 1, p. 13-51.

KENNEDY, Claudette (Bloch-Kennedy), (1991). « Laboratory Research », dans Lore SHELLEY (dir.), *Criminal Experiments on Human Beings in Auschwitz and War Research Laboratories. Twenty Women Prisoners' Accounts*. San Francisco, Mellen Research University Press, p. 153-174.

KIETA, Mieczysław (1986 ou 87 [1980]). « Das Hygiene-Institut der Waffen-SS und Polizei in Auschwitz », dans J. AUGUST (dir.), *Die Auschwitz Hefte. Texte des polnischen Zeitschrift «Przegląd lekarski» über historische, psychische und medizinische Aspekte des Lebens und Sterbens in Auschwitz*. Weinheim et Bâle, Beltz., vol. 1, p. 213-217.

KLARSFELD, Serge (1978). *Le Mémorial de la déportation des juifs de France*. Paris, Beate et Serge Klarsfeld.

KLEIN, Marc (1946). « Observations et réflexions sur les camps de concentration nazis ». *Etudes germaniques*, n° 3, p. 244-275.

KLEIN, Marc (1947). « Auschwitz I Stammlager ». *De l'Université aux camps de concentration. Témoignages strasbourgeois*. Paris, Les Belles-Lettres, p. 429-455.

KŁODZIŃSKI, Stanisław (1986). « Phenol in the Auschwitz-Birkenau Concentration Camp » dans *Nazi Medicine. Doctors, Victims and Medicine in Auschwitz*. New York, Howard Fertig, 1986 [1971?], p. 99-119

LAKS, Szymon (1989). *Music of Another World*. Evanston (Illinois), Northwestern University Press.

LANGBEIN, Hermann (1981). *La Résistance dans les camps de concentration, 1938-1945*. Paris, Fayard.

LEVI, Primo (1987). *Lilith*. Paris, Liana Levi.

LEVI, Primo (1989). *Les Naufragés et les rescapés*. Paris, Gallimard.

LEWIN, Jacques (1945a). « Le docteur Lévine [sic], de retour d'Auschwitz, acPcuse... ». *Valmy*, n° 39,40, 43, 44.

LEWIN, Jacques (1945b). Lettres au Docteur Lydie Bronstein, 25 juin et 13 août 1945.

LEWIN, Jacques (1947). *Déposition au procès de Rudolf Hoess, ancien commandant du camp d'Auschwitz*. Varsovie, 25 mars. Archives de la commission d'enquête sur les crimes contre la Nation polonaise, Dossier NTN 111, p. 1401-1402.

LIFTON, Robert Jay. (1986). *The Nazi Doctors. Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York, Basic Books.

LORSKA, Dorota (1967). « Wspomnienia z bloku nr. 10: Dr. Hans Münch » (Souvenirs du Bloc 10. Le Docteur Hans Münch). *Przegląd lekarski*, 22^e année, II, n° 1, p. 105-113.

MICHEELS, Louis J. (1989). *Doctor 117641. A Holocaust Memoir*. New Haven (Connecticut), Yale University Press. P

MINNEY, R.J. (1966). *I Shall Fear No Evil. The Story of Dr. Alina Brewda*. Londres, William Kimber.

MODIANO, Patrick. (1997). *Dora Bruder*. Paris, Gallimard.

MOORE, Bob. (1997). *Victims and Survivors. The Nazi Persecution of Jews in the Netherlands 1940-1945*. London, Arnold.

POZNANSKI, Renée (1994). *Être juif en France pendant la Seconde Guerre mondiale*. Paris, Hachette.

ROMNEY, Claude. (1995). "Lettres de mon père, Jacques Lewin: Compiègne-Auschwitz (1942-1944)", *Les nouveaux cahiers*, n° 120, p. 19-26.

ROMNEY, Claude (1997). "À propos du premier convoi: 55e anniversaire", *La Lettre de l'AF-MA, Bulletin d'information de l'Association pour la Fondation Mémoire d'Auschwitz*, n° 140, p. 11.

SHELLEY, Lore (dir.). (1991). *Criminal Experiments on Human Beings in Auschwitz and War Research Laboratories. Twenty Women Prisoners' Accounts*. San Francisco, Mellen Research University Press.

TERNON, Yves (2001). "Münch or the Paradox of the 'Good' SS Doctor", dans John K. Roth et Elisabeth Maxwell (dir.), *Remembering for the Future. The Holocaust in an Age of Genocide*. Basingstoke (Hampshire). Palgrave-Macmillan, vol. 1, p. 751-765.

TODOROV, Tzvetan (1991). *Face à l'extrême*. Paris, Seuil.

WEINDLING, Paul (2000). *Epidemics and Genocide in Eastern Europe 1890-1945*. Oxford, Oxford University Press.

Synthese

Claude Romney reconstrueert het parcours van zijn vader, dr. Jacques Lewin, die in maart 1942 met het eerste konvooi vanuit Frankrijk naar Auschwitz gedeporteerd werd. Na de beproeving van de kampen behoorde hij tot de twintig overlevenden van dat konvooi en zo had hij het geluk om zijn familie terug te vinden, die ondergedoken leefde te Bagnères-de-Bigorre, een klein dorpje in de Hoge Pyreneeën. Hij overleed in 1968 ten gevolge van een typhus-infectie die hij in de kampen had opgelopen. In 1985 raakte de auteur in bezit van de artikels die zijn vader geschreven of gedicteerd had bij zijn terugkeer uit de kampen, van de berichten die hij had laten toekomen aan zijn vrouw in Compiègne, evenals van de brieven uit Auschwitz gericht aan zijn baas, de decaan van de Geneeskundige Faculteit van Parijs, en aan een vriend geneesheer. Deze documenten hebben gediend als basis om de hier voorgestelde deportatiegeschiedenis van zijn vader te reconstrueren. Een zeer prangende vraag loopt als een rode draad doorheen het artikel: hoe is het mogelijk om gedurende 33 maanden in Auschwitz te overleven?

Ambroise PERRIN*

Rues, établissements scolaires ou autres institutions portant le nom de Primo Levi

Ambroise Perrin, avec une énumération à la Perec doublé d'un exercice de style à la Queneau, nous fait découvrir qu'en Europe le nom de Primo Levi a été donné à des rues, des places, des établissements publics, notamment des écoles, à des associations, des Fondations... autrement dit, c'est toute une topographie « Primo Levi » dont le parcours nous est décrit ici.

« Je suis au Primo, en terminale »... Au lycée Primo Levi! ... Et bien cela n'arrive pas très souvent qu'un élève prononce cette phrase, et même presque jamais, ce n'est probablement qu'en France et en Italie.

Si c'est un homme a beau être considéré comme l'un des dix livres les plus importants du patrimoine de l'humanité sur une liste de l'Unesco, l'humanité ne semble guère rendre hommage à son auteur en attribuant son nom à des rues, bâtiments ou autres institutions.

Oui, on va passer son bac au Victor Hugo, au Zola, au Prévert, au Coluche même, au Goethe, au Cervantès, au Shakespeare, au Dante... Baptêmes d'établissements scolaires en recherche de notoriété, mais aussi par vénération, et même peut-être par « souci de mémoire »?

Alors voyons d'abord les pays où il n'y a rien, l'Allemagne par exemple; bien sûr je n'ai pas fait une enquête de police exhaustive, disons que ma recherche a valeur de sondage; et bien en Allemagne lorsque vous citez Primo Levi dans une administration, on vous répond Claude Lévi-Strauss, il y a des rues qui portent le nom de l'ethnologue, ou alors même Levis, le blue-jeans... mais celui d'Auschwitz, rien. En Pologne on m'a répondu « ah oui, c'est un prisonnier célèbre »; mais de rue « Primo-Levi », pour l'Italien qui pourtant a séjourné un certain temps dans ce pays, je ne crois pas qu'il y en ait, en Pologne.



* La présente communication d'Ambroise Perrin, journaliste et Conseiller au Parlement européen, fut prononcée le 14 octobre 2006 au colloque « La réception de l'œuvre de Primo Levi » organisée à Bruxelles par la Fondation Auschwitz.

Aux Pays-Bas, au Canada, en Belgique aussi, rien ; à New York j'ai trouvé la mention d'une Stella Levi du Centre culturel Primo-Levi de New York, mais ce centre est inconnu dans les annuaires ; elle était intervenue du 14 au 16 mai 2004 à la 9^e semaine d'expérience annuelle sépharade de la Fondation Modigliani...

En France, dans deux villes au moins, des rues et des associations portent le nom de Primo Levi, à Paris et à Strasbourg.

À Paris, la rue Primo-Levi est située dans le quartier de la Salpêtrière, dans le 13^e arrondissement, une voie projetée dans le cadre de l'aménagement de la Zac « Rive Gauche », qui se nommait poétiquement EC13 et fut dénommée Primo Levi par arrêté municipal le 24 octobre 2003 (Mme Khédija BOURCART, rapporteure) ; la rue fait 266 mètres de long et a 10 mètres de large, elle commence le long de la Seine quai Panhard et Levassor, des fabricants de voitures, et elle termine avenue de France.

Il est intéressant de relever dans les registres de la Ville de Paris l'origine du nom, je lis : « Primo Levi, Turin 1919-1987, écrivain italien, docteur en chimie, résistant déporté à Monowitz, – et je cite précisément –, ce qui lui sussita le besoin de témoigner », outre l'aspect un peu tordu de la phrase, notons que « sussita » est écrit s. u. **s. s.** i. t. a. ... c'est pas mal !

Cette rue Primo-Levi à Paris est en bonne compagnie, elle est entourée des rues René Goscinny, Thomas Mann, Françoise Dolto, Ernest Hemingway, Elsa Morante, Pablo Casals, Olivier Messiaen. Il y a au 3 bis de la rue Primo Levi une galerie d'art, intitulée MAAD, et dont le slogan est emprunté à la designer Andrée Putman : « Ne pas oser c'est déjà perdre. Réjouissons-nous de tout projet ambitieux voire utopique, car les choses ne bougent que si l'on rêve... »

... et toujours rue Primo-Levi à Paris, au numéro 21, deux cabines France Telecom dont l'un des numéros se termine par... 1944 ; nous sommes devant l'école polyvalente du quartier ; l'école accueille 290 enfants, de la maternelle au CM2, soit jusqu'à environ dix ans. Et les élèves disent « je vais à Primo » dans le langage abrégé de la vie quotidienne, comme on dit dans les environs « je vais à Dunois, je vais à Jenner, à Domrémy, à Auriol, à Château – pour Château des Rentiers – ou à Balanchine ». En effet en France la règle veut qu'un établissement scolaire prenne le nom de la rue où il est situé.

Donc rue Primo-Levi, l'école polyvalente Primo-Levi à Paris 13^e. Lors de l'inauguration en 2003, une classe d'Art plastique a fait un portrait au fusain qui surplombe maintenant le hall d'entrée. Le nouveau chef d'établissement reconnaît qu'aujourd'hui peu, élèves ou parents, sont concernés par celui qui a donné son nom au lieu où les enfants passent toute la journée, « c'est le hasard de la rue » m'a-t-il dit... et sa perception personnelle, c'est qu'il s'agit plus du rescapé que de l'écrivain, malgré le voisinage de son école avec le collège Thomas Mann, juste après la rue parallèle René Goscinny.

À Paris également, une Association Primo Levi créée en mai 1995 et regroupant cinq associations au service de la même cause : Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, Amnesty International Section Française, Juristes sans Frontières, Médecins du Monde et Trêve qui prend en charge des victimes de la torture ; cette association Primo Levi publie une revue intitulée « Mémoires ». Elle s'est engagée récemment dans la défense des droits des demandeurs d'asile, et propose sur une même page un portrait succinct de Primo Levi et un article intitulé « Astuces pour survivre »... Intéressant, n'est-ce pas, au niveau de la « perception »...

Strasbourg est la deuxième ville en France où l'on relève une rue Primo-Levi et je dois préciser de suite que si celle-ci existe c'est grâce à Jean Samuel, « Pikolo », le compagnon alsacien que Primo évoque au chapitre « le Chant d'Ulysse » dans *Si c'est un homme*, Jean Samuel qui habite à Strasbourg.

Jean Samuel, qui commençait à aller témoigner dans les écoles, avait confié à Catherine Trautmann, la toute nouvelle maire de Strasbourg, son idée que l'on donne le nom de son compagnon, dont on allait commémorer le 10^e anniversaire de la mort, à une artère de la cité alsacienne, capitale de l'Europe et siège emblématique de la réconciliation franco-allemande.

C'est donc Guy-Michel Brandtner, conseiller municipal et président de la « commission pour la dénomination des rues » qui siégea le 4 juillet 1996 avec quinze personnes, dont le secrétaire général des amis du Vieux Strasbourg, le conservateur du Musée historique et les représentants de la police municipale et rurale et des services Incendie et Secours. Conrad Winter, écrivain, et Théodore Rieger, historien, s'étaient fait excuser. Sept noms de rue devaient être attribués au cours de cette séance. Arrivant à la proposition du Cabinet de Madame le Maire, qui avait donc proposé le nom de « Primo Levi, écrivain et chimiste italien », je lis le compte-rendu, Guy-Michel Brandtner précise que « le prochain film de Francesco Rosi, « la Trêve », adapté de l'ouvrage de Primo Levi, sera présenté en avant-première mondiale à Strasbourg en octobre prochain. L'inauguration d'une rue pourrait marquer cet événement » souligne-t-il. La commission propose alors de retenir la voie qui desservira le futur Lycée du quartier des Poteries et qui relie la toute nouvelle avenue François-Mitterrand à la rue Colette.

Je précise que nous sommes dans le quartier Cronembourg, célèbre non seulement pour sa brasserie mais aussi pour ses feux de voiture au Nouvel An, une zone défavorisée comme on dit élégamment pour dire qu'elle est un ghetto d'immigrés maghrébins, je ferme la parenthèse. Guy-Michel Brandtner m'a confié que l'idée d'une rue Primo-Levi avait déjà été lancée lors de la séance du 7 février précédent, mais que le nom n'avait pas été attribué en l'absence de rue appropriée. (Je n'ai pas réussi à savoir ce que pouvait être une rue appropriée pour Primo Levi...) Il m'a dit qu'il avait lu l'œuvre de Primo Levi « qui était une personnalité qui avait marqué le XX^e siècle et que dans une ville où l'on pratiquait le devoir de mémoire c'était pertinent d'inscrire son nom dans le concret

quotidien des habitants». En tous cas la commission a voté à l'unanimité sans abstention des présents, pour Primo Levi. Jean Samuel a été invité à une petite cérémonie d'inauguration où il n'y avait personne puisque lorsque l'on baptise une voie nouvelle, il n'y a pas encore d'habitant, et il se réjouissait à l'idée que le lycée en construction dans l'ancien quartier des Poteries porterait aussi le nom de son ami Primo Levi.

C'était compter sans le destin, une notion que pourtant il connaît bien, mais le destin, ce fut le décès de l'ancien maire de droite de Strasbourg qui venait d'être détrôné, à la surprise générale, par la candidate socialiste Catherine Trautmann... l'émotion fut telle qu'elle permit de déroger à la règle des noms de rue que nous avons vue à Paris et à la règle du délai de cinq ans post-mortem pour attribuer un nom à un établissement scolaire ; le lycée Primo Levi de Strasbourg-Cronenbourg se nomme donc Lycée d'Enseignement Général Technologique Professionnel Industriel Marcel Rudloff ; et les élèves ne disent pas « je vais au Marcel », mais « je vais au Rudloff », et c'est dommage pour les madeleines.

À Strasbourg également une association qui se nomme « Pikolo-Primo-Levi », que j'ai eu l'honneur de créer, il y a cinq ans, avec Olivier Samuel, le petit-fils de Jean, qui en est le Président, pour pouvoir avoir un cadre de type « loi 1901 » – c'est 1905 en Alsace –, pour faire des enregistrements des témoignages de Jean, une cassette pédagogique avec le Rectorat de Strasbourg, une vidéo qui a été diffusée à la télévision en janvier dernier, etc. L'association a pour Présidents d'honneur Jorge Semprun et Enrique Barón Crespo, ancien Président du Parlement européen et dont j'étais le porte-parole à l'époque... Semprun et Barón avaient été ensemble ministres dans le 1^{er} gouvernement postfranquiste de Felipe Gonzales.

On passe maintenant à l'Italie, et ce sera le dernier pays que j'évoquerai. Alors bien sûr Turin, la ville de Primo Levi, mais aussi d'autres villes, pas systématiquement, elles sont peu nombreuses me semble-t-il, en tous cas pas comme les rues Victor Hugo ou Jean Moulin en France.

Il y a un lycée scientifique Primo-Levi à Rome, une Université Primo-Levi à Bologne, un lycée Primo-Levi à Montebelluna, une bibliothèque Primo-Levi à Arezzo, un centre culturel Primo-Levi à Gênes, un Institut Primo-Levi à Seregno près de Monza et un autre à Vignola entre Modène et Bologne, une via Primo-Levi à Montichiari et à Florence, une Fondation de la Culture Hébraïque Primo-Levi qui a remis son prix 1997 à Sara Lorenzini pour ses recherches économique-politiques et son projet intitulé « De Gasperi e la costruzione della nuova Europa » ce qui n'a pas grand chose à voir avec la culture hébraïque... j'ai cherché sur le site web de la « Jewish community of Florence », j'ai trouvé par exemple la liste des restaurants kasher et les heures de visite de la synagogue à Florence mais pas un mot sur Primo Levi.

Enfin à Turin. D'abord un lycée scientifique technologique électronique dont on peut visiter le laboratoire, et une Piazzetta Primo-Levi, piazzetta cela doit

être plus petit que place, elle est située à l'angle de la via Saint Pie V et de la via St Anselme, je ne sais pas si c'est une compagnie propice lorsque l'on sort de l'enfer...

Avant d'être nommé Pape en 1566, Pie V avait été commissaire général de l'Inquisition ; une fois au Vatican il cacha de la vue du public les statues gréco-romaines qu'il jugeait vulgaires, il publia le Catéchisme romain qui fera autorité jusqu'à Vatican II, et surtout, car c'est cela qui nous concerne quant à sa mitoyenneté avec l'écrivain Primo Levi, c'est lui Pie V qui créa en 1571 la congrégation de l'Index pour surveiller les publications !

Et avec Saint Anselme, qui est né à Aoste en 1033, ce n'est gère mieux comme voisinage, Saint Anselme est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont l'objectif est la preuve rationnelle de Dieu, je cite : « nous avons l'idée de l'Être parfait ; la perfection comporte l'existence, donc l'Être parfait existe » ; 1033, 1933, c'était certes neuf siècles avant la Race Pure et je fais probablement un faux sens en rapprochant les deux dates ; Anselme a aussi écrit : « Dieu est parfait, donc il existe », ce qui sera contredit par ceux qui à Auschwitz ont trouvé la preuve que Dieu n'existait pas.

En tous cas les rues, les écoles, les bâtiments Primo-Levi ne sont pas légions, c'était le sujet de mon propos et je vous remercie de votre attention.

Annick M'KELE

Archiviste - Fondation Auschwitz

Archiviste - Auschwitz Stichting

Les archives de la Fondation Auschwitz *De archieven van de Auschwitz Stichting*

Inventaire partiel du Fonds des papiers personnels des victimes des crimes et génocides nazis (10^e partie)

Partiële inventaris van de persoonlijke papieren van de slachtoffers der nazi- misdaden en- genocides (10^{de} deel)

FARDE 31

■ **BG 31/01 MOLTER Bertha**

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/31/01

Donateur du fonds :

Forme de document : Original

Type de document : Certificat

Date du document : 05/05/1946

Description : Le Conseil des Associations de Belgique manifeste sa reconnaissance à Bertha Molter.

■ **BG 31/02 WASSERSTRUM, Szajndl**

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/30/02/01

Donateur du fonds :

Forme de document : Original

Type de document : Brevet

Date du document : 30/10/2000

Description : Albert II ordonne Szajndl Wassersztrum chevalier de l'Ordre de Léopold II en reconnaissance des services rendus à une association de victimes de guerre et assimilés.

■ BG 31/03 VAN ORMELINGEN Simone

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/31/03/01/01

Donateur du fonds :

Forme de document : Copie

Type de document : Médaille

Date du document : 25/11/1947

Description : Le Ministère de l'Intérieur informe Simone Van Ormelingen, Mère supérieure de l'Ecole "Prince Albert" à Bruxelles, que le Régent lui a décerné la médaille de bronze de la Reconnaissance Belge, sans croix-rouge, en récompense des services rendus au pays pendant la période de guerre 1940 - 1945.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/31/03/02

Donateur du fonds :

Forme de document : Copie

Type de document : Médaille

Date du document : 12/10/1980

Description : Le Comité d'hommage des Juifs de Belgique 1940–1945 attribue la médaille de l'entraide à la sœur supérieure Van Ormelingen en témoignage de gratitude pour avoir bravé l'occupant nazi en portant aide et assistance aux juifs persécutés.

■ BG 31/04 DE BLESER Georges

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/01

Donateur du fonds : FA

Forme de document : Photocopie

Type de document : Fiche biographique interview YA/FA

Date du document : 29/09/1997

Description : Fiche biographique YA/FA

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/02

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Photocopie

Type de document : Livret de mobilisation

Date du document : s.d

Description : Livret de mobilisation du témoin

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/03

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 12/07/1943

Description : Lettre du témoin à sa femme rédigée pendant son incarcération à la prison de Forest. Comme il y était mis au secret, d'autres prisonniers lui ont fait passer un bout du quotidien « Le Soir » afin qu'il puisse l'utiliser pour écrire sa lettre.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/04

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 15/07/1943

Description : Lettre du témoin à sa femme rédigée pendant son incarcération à la prison de Forest. Comme il y était mis au secret, d'autres prisonniers lui ont fait passer un bout du quotidien « Le Soir » afin qu'il puisse l'utiliser pour écrire sa lettre.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/05

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 14/07/1943

Description : Lettre de Lucienne De Bleser à son époux Georges De Bleser durant son incarcération à la prison de Forest.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/06

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 02/08/1943

Description : Lettre de Lucienne De Bleser à son époux Georges De Bleser durant son incarcération à la prison de Forest.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/07

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 21/11/1943

Description : Extrait du registre aux procès-verbaux des délibérations au conseil communal de Bruxelles concernant le régime auquel est soumis le témoin.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/08

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 19/11/1943

Description : Minute de la délibération relative à la mise en disponibilité du témoin - qui est agent de police - à qui l'exercice de toute fonction publique a été interdite par décision du Commandement Militaire.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/09

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Document judiciaire

Date du document : 15/11/1943

Description : Note émanant du bureau de Finance - Rémunération concernant la mise en disponibilité du témoin - qui est agent de police - arrêté par l'autorité allemande et le traitement qui doit lui être fourni.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/10

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 10/10/1943

Description : Lettre du témoin incarcéré à Natzweiler à l'attention de son épouse.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/11

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Lettre

Date du document : 08/02/1944

Description : Carte de la Croix-Rouge de Belgique donnant accès au secours aux internés civil

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/12
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 11/05/1944
Description : Lettre de Lucienne De Bleser à son époux incarcéré à Natzweiler.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/13
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 21/04/1944
Description : Lettre de Lucienne De Bleser à son époux incarcéré à Natzweiler.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/14
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 20/06/1943
Description : Lettre du témoin incarcéré à Breendonk à son épouse

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/14
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 20/06/1943
Description : Lettre du témoin incarcéré à Breendonk à son épouse

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/15
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 15/04/1945
Description : Lettre du témoin envoyée à son épouse après la libération de Buchenwald

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/16
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : s.d
Description : Lettre du témoin envoyée à son épouse

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/17
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Lettre
Date du document : 09/07/1943
Description : Lettre du témoin envoyée à son épouse

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942
Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald
Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144
Localisation du document : BG/31/04/18
Donateur du fonds : Georges De Bleser
Forme de document : Original scanné
Type de document : Photographie
Date du document : s.d
Description : Photographie du témoin, de son épouse et de leur fille

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/19

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d

Description : Photographie de la famille du témoin

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/20

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d

Description : Photographie de la famille du témoin

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/21

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d

Description : Photographie de la famille du témoin

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 28/09/1942

Camps/Prison : Breendonck - Prison de Forest - Natzweiler - Buchenwald

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/144

Localisation du document : BG/31/04/22

Donateur du fonds : Georges De Bleser

Forme de document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : s.d

Description : Photographies

BG 31/05 VAN HOREN, Fernand

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/01

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Fiche biographique interview YA/FA

Date du document : Décembre 1999

Description : Fiche biographique interview YA/FA du témoin

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/02

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Témoignage/Dessin

Date du document : s.d

Description : « Noël à Esterwegen », article écrit par le témoin et publié dans le magazine pour enfants « Le Petit Monde ».

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/03

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : s.d

Description : Dessin d'un chef de block de Flossenbürg qui, notant que le témoin était un bon portraitiste, l'a retiré du groupe qui devait partir en kommando pour qu'il vienne faire son portrait dans sa chambre.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/04

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un gardien battant un détenu

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/05

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un détenu

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/06

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'une rixe entre détenus

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/07

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un détenu brûlant les restes d'un corps

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document: BG/31/05/08

Donateur du fonds: Fernand Van Horen

Forme de document: Photocopie

Type de document: Dessin

Date du document: 1945

Description: Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération de deux détenus pendus

Éléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation: 24/02/1943

Camps/Prison: Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/173

Localisation du document: BG/31/05/09

Donateur du fonds: Fernand Van Horen

Forme de document: Photocopie

Type de document: Dessin

Date du document: 1945

Description: Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un kapo battant un détenu

Éléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation: 24/02/1943

Camps/Prison: Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/173

Localisation du document: BG/31/05/10

Donateur du fonds: Fernand Van Horen

Forme de document: Photocopie

Type de document: Dessin

Date du document: 1945

Description: Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un kapo battant des détenus

Éléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation: 24/02/1943

Camps/Prison: Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/173

Localisation du document: BG/31/05/11

Donateur du fonds: Fernand Van Horen

Forme de document: Photocopie

Type de document: Dessin

Date du document: 1945

Description: Illustration d'un texte réalisé par le témoin peu après sa libération

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/12

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'une mère fuyant avec ses enfants sous le regard d'un SS.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/13

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un SS battant un détenu dans une salle de torture.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/14

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un SS pointant du revolver une mère et ses deux enfants.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : 24/02/1943

Camps/Prison : Esterwegen/Flossenbürg

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/173

Localisation du document : BG/31/05/15

Donateur du fonds : Fernand Van Horen

Forme de document : Photocopie

Type de document : Dessin

Date du document : 1945

Description : Dessin réalisé par le témoin peu après sa libération d'un kapo battant des détenus.

■ **BG 31/06 BRUMIAUX, Nicole**

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/06/01

Donateur du fonds :

Forme de document : Original/ Texte dactylographié

Type de document : Témoignage

Date du document : 05/09/1948

Description : "Pages d'Honneur et de Fierté, Contribution à l'histoire clandestine du Hainaut 1940 – 1944 rédigé par le témoin, membre du Mouvement National Belge section Hainaut.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/31/06/02

Donateur du fonds :

Forme de document : Original

Type de document : Carte de membre

Date du document : 1951

Description : Carte de membre de la Fraternelle des Résistants Reconnus du Mouvement National Belge appartenant à Alfred Henquinbrant, membre du service de renseignements du Mouvement National Belge section Hainaut

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz :

Localisation du document : BG/31/06/03

Donateur du fonds :

Forme de document : Original

Type de document : Carte d'identité

Date du document : 04/02/1945

Description : Carte d'identité d'Alfred Henquinbrant, membre du service de renseignements du Mouvement National Belge section Hainaut

■ **BG 31/07 MANDEL, Ernest**

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : décembre 1942

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/07/01

Donateur du fonds : Guy Desolre

Forme de document : Photocopie

Type de document : Notice biographique

Date du document : 21/01/2001

Description : Notice biographique sur Ernest Mandel pour la Biographie Nationale de Belgique rédigée par Guy Desolre, gouverneur adjoint du Brabant Flamand.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : décembre 1942

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/07/02

Donateur du fonds : Guy Desolre

Forme de document : Photocopie

Type de document : Notice biographique

Date du document : 26/06/1953

Description : Notice biographique rédigée par le témoin

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : décembre 1942

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/07/03

Donateur du fonds : Guy Desolre

Forme de document : Photocopie

Type de document : Document officiel

Date du document : 30/12/1952

Description : Formulaire que le témoin a du remplir pour obtenir le statut de réfugié politique

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation : décembre 1942

Camps/Prison :

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/07/04

Donateur du fonds : Guy Desolre

Forme de document : Photocopie

Type de document : Témoignage

Date du document : 10/01/1946

Description : Récit détaillé des activités du groupe de résistance “Vrank en Vrij” dirigé par le père du témoin.

BG 31/08 WITTENBERGH, Jean

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Saint - Gilles/ Merxplas/Saint-Omer

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/08/01

Donateur du fonds : Paul Tritsmans

Forme de document : Photocopie

Type de document : Nécrologie

Date du document : Février 1970

Description : “Jean Wittenbergh n’est plus” - Nécrologie du témoin

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Saint - Gilles/ Merxplas/Saint-Omer

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/08/02

Donateur du fonds : Paul Tritsmans

Forme de document : Photocopie

Type de document : Document officiel

Date du document : 23/12/1944

Description : Le capitaine Aronstein, Chef du service de la guerre politique et le Lieutenant - Colonel Amies, Chef de la force spéciale en mission à Bruxelles, félicite le témoin pour la réussite d’une mission.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Saint - Gilles/ Merxplas/Saint-Omer

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/08/03

Donateur du fonds : Paul Tritsmans

Forme de document : Photocopie

Type de document : Publicité

Date du document : s.d

Description : Publicité pour le journal clandestin “le Peuple” dont le témoin fut attaché à l’inspection.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Saint - Gilles/ Merxplas/Saint-Omer

Interview Fondation Auschwitz : /

Localisation du document : BG/31/08/03

Donateur du fonds : Paul Tritsmans

Forme de document : Photocopie

Type de document : Registre

Date du document : 01/10/1941

Description : Registre d'aide aux familles de prisonniers politiques rédigé par le témoin

■ **BG 31/09 SALOMONOWICZ, Charles**

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/01

Donateur du fonds : FA

Forme de document : Photocopie

Type de document : Fiche biographique interview YA/FA

Date du document : 08/11/1994

Description : Fiche biographique interview YA/FA du témoin

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/02

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Photographie

Date du document : Février 1989

Description : Photographie du témoin en compagnie de Maryla Michalowska, rescapée d'Auschwitz-Birkenau, Malkow et Ravensbruck, lors d'un voyage éducatif de dix jours à Auschwitz, Majdanek, Treblinka et au Ghetto de Varsovie avec quarante jeunes des mouvements de jeunesse juifs.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison : Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/03

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Témoignage

Date du document : Février 1989

Description : Des jeunes de l'alliance des mouvements de jeunesse sionistes témoignent de leur voyage éducatif en Pologne effectué en compagnie du témoin.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/04

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Original scanné

Type de document : Photographie

Date du document : 1988

Description : Photographies des camps de Sobibor et Belzec prises par le témoin

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/05

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Carte de Membre

Date du document : 1960

Description : Carte de membre du Foyer Israélite de Charleroi appartenant au témoin

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/06

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Article

Date du document : 22/05/2001

Description : « L'antisémitisme d'hier et l'espoir en la jeunesse » - Carte blanche du témoin au quotidien « Le Soir ».

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/52

Localisation du document: BG/31/09/07

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document: Photocopie

Type de document: Photographie

Date du document: s.d

Description: Photographie du témoin en uniforme de détenu

Eléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation:

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/52

Localisation du document: BG/31/09/08

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document: Photocopie

Type de document: Ticket

Date du document: 23 – 25/02/1971

Description: Ticket d'accès à la « Conférence mondiale des communautés juives concernant les juifs soviétiques » organisée au Palais des Congrès de Bruxelles et dont le témoin est un des membres organisateurs.

Eléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation:

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/52

Localisation du document: BG/31/09/09

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document: Photocopie

Type de document: Coupure de presse

Date du document: 25/09/2001

Description: “La Pologne aux Polonais” - article du quotidien “Le Soir”

Eléments biographiques:

Dates d'arrestation/Déportation:

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/52

Localisation du document: BG/31/09/10

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document: Photocopie

Type de document: Coupure de presse

Date du document: 26/27/05/2001

Description: “En Belgique, le tapis rouge risque d'être mité” - Article du quotidien “Le Soir” relatant les réactions mitigées au sein de la communauté juive de Belgique face à la venue d'Ariel Sharon à Bruxelles.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/11

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : s.d

Description : Par l'entremise de l'Union des Déportés Juifs en Belgique, le témoin cherche à entrer en contact avec des israéliens originaires de Tomaszow-Maz, sa ville natale.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/12

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 11/01/1994

Description : Jacques Luchs, président de la Communauté Israélite de Charleroi, suggère à ses membres que le témoin les représente au comité directeur du Comité de Coordination des Organisations Juives de Belgique.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/13

Donateur du fonds : Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document : Lettre

Date du document : 05/06/2001

Description : Julien Kliner, président du Consistoire Israélite de Belgique, félicite le témoin pour sa "Carte blanche" parue dans le quotidien "Le Soir" du 22/05/2001.

Éléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz : YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/14

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document: Photocopie

Type de document: Lettre

Date du document : 11/06/2001

Description: Georges Schnek, président honoraire du Consistoire Israélite de Belgique, félicite le témoin pour sa “Carte blanche” parue dans le quotidien “Le Soir” du 22/05/2001.

Eléments biographiques :

Dates d'arrestation/Déportation :

Camps/Prison: Piotrkow/Uzestochowaj/Buchenwald/Dora/Bergen-Belsen

Interview Fondation Auschwitz: YA/FA/52

Localisation du document : BG/31/09/15

Donateur du fonds: Charles Salomonowicz

Forme de document : Photocopie

Type de document: Lettre

Date du document : 11/06/2001

Description: Georges Schnek, président honoraire du Consistoire Israélite de Belgique, félicite le témoin pour sa “Carte blanche” parue dans le quotidien “Le Soir” du 22/05/2001.

Informations / Mededelingen

Séance académique de remise des Prix de la Fondation Auschwitz 2006-2007

La séance académique de remise des Prix de la Fondation Auschwitz 2006-2007 s'est déroulée le mercredi 28 novembre 2007 à 18 heures à l'Hôtel de Ville de Bruxelles en présence des plus hautes autorités académiques, scientifiques et politiques du pays ainsi que du corps diplomatique. Ouverte par le Baron Paul HALTER, Président de la Fondation Auschwitz, et conclue par le Pr. Dr. Rik VAN AERSCHOT, Président du Conseil scientifique de la Fondation Auschwitz, la séance académique fut également animée des allocutions de Monsieur Freddy THIELEMANS, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles, de Madame Bénédicte VAN DEN BERG, Conseiller au Cabinet de Monsieur Marc Verwilghen, Ministre de la Politique Scientifique, de l'Economie, de l'Energie et du Commerce extérieur, de Monsieur Claude GONFROID, Attaché aux relations bilatérales au Cabinet de Madame Marie-Dominique Simonet, Ministre de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche Scientifique et des Relations internationales de la Communauté française de Belgique, de Monsieur Dominique BOCHÉ, Ambassadeur de France en Belgique, de Monsieur Reinhard BETTZUEGE, Ambassadeur de la République Fédérale d'Allemagne, de Monsieur Borut TREKMAN, Ambassadeur de la République de Slovénie et bien entendu de celles des deux lauréats. Qu'ils trouvent ici l'expression de nos sincères remerciements pour leur participation à la remise de nos Prix.

La Fondation Auschwitz a couronné cette année les deux travaux de recherche des universitaires suivants :

Pour le « Prix Fondation Auschwitz » (6.250 €) :

Monsieur *Patrice ARNAUD* pour sa thèse de doctorat intitulée : *Les travailleurs civils français en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1940-1945) : travail, vie quotidienne, accommodement, résistance et répression* (Université de Paris-I, 2006).

Pour le « Prix Fondation Auschwitz – Jacques Rozenberg » (3.125 €) :

Madame Silviya KAVČIČ pour sa thèse de doctorat intitulée *Überleben und erinnern. Slowenische Häftlinge im Frauen-Konzentrationslager Ravensbrück* (Freie Universität Berlin, 2004).

Compte tenu de la qualité exceptionnelle de certains des travaux parmi la trentaine qui nous ont été soumis, les jurys ont par ailleurs eu l'honneur de décerner le titre de « **Nominés** » aux candidats suivants :

1. Madame Sarah GENSBURGER pour sa thèse intitulée *Essai de sociologie de la mémoire. L'expression des souvenirs à travers le titre de «Juste parmi les Nations» dans le cas français: entre cadre institutionnel, politique publique et mémoire collective*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2006.
2. Madame Maria LASSMANN pour son mémoire intitulé *Das Gedächtnis des Körpers. Jean Améry's Werk als Begründung einer jüdischen Erinnerung an die shoah*, Université Libre de Bruxelles, 2006.
3. Madame Sandra KONRAD pour sa thèse intitulée *"Everybody has one's own Holocaust". Eine internationale psychologische Studie über die Auswirkungen des Holocaust auf jüdische Frauen dreier Generationen*, Universität Hamburg, 2006.
4. Madame Veronika LIPPHARDT pour sa thèse intitulée *Biowissenschaftler mit jüdischem Hintergrund und die ‚Biologie der Juden‘. Debatten, Identitäten, Institutionen (1900-1935)*, Humboldt-Universität zu Berlin, 2006.
5. Monsieur Martino PATTI pour son essai préparatoire à un mémoire intitulé *Chiesa e Terzo Reich. M. Schmaus, J. Lortz, F. G. Taeschner, J. Pieper, F. von Papen e La Giustificazione Teologica del Nazionalsocialismo*, Universités de Turin (Italie) et d'Augsbourg (Allemagne), Ecole Normale Supérieure Lettres Sciences Humaines, Lyon, 2006.
6. Madame Dominique SCHRÖDER pour son travail intitulé *"Schreiben, um zu überleben." Das Phänomen des Tagebuchschreibens in nationalsozialistischen Konzentrationslagern. Motive – Funktionen – Sprache*, Universität Bielefeld, 2006.
7. Madame Aure VEYSSIERE pour sa thèse intitulée *La période de la réinsertion de résistants français déportés en camps de concentration nazis*, Université Paris 8, 2006.

Academische zitting voor de uitreiking van de Prijzen van de Auschwitz Stichting 2006-2007

De academische zitting voor de uitreiking van de Prijzen van de Auschwitz Stichting 2006-2007 zal plaatsgrijpen op woensdag 28 november 2007 om 18u. in het Stadhuis van Brussel in aanwezigheid van de hoogste academische, wetenschappelijke en politieke autoriteiten van het land, evenals van het diplomatiek korps. Naast het openingswoord door Baron Paul HALTER, Voorzitter van de Auschwitz Stichting, en het slotwoord door Prof. Em. Rik VAN AERSCHOT, de voorzitter van de Wetenschappelijke Raad van de Auschwitz Stichting, zal de zitting eveneens opgeluisterd worden met de toespraken van dhr. Freddy THIELEMANS, Burgmeester van de stad Brussel, van mevr. Bénédicte VAN DEN BERG, Raadgever op het kabinet van dhr. Marc Verwilghen, Minister van Wetenschapsbeleid, Economie, Energie en Buitenlandse Handel, van dhr. Claude GONFROID, Attaché voor de bilaterale verhoudingen op het kabinet van mevr. Marie-Dominique Simonet, Minister van het Hoger Onderwijs, van Wetenschappelijk Onderzoek en de Internationale betrekkingen van de Franse Gemeenschap van België, van dhr. Dominique BOCHÉ, Ambassadeur van de Franse republiek, van dhr. Reinhard BETTZUEGE, Ambassadeur van de Bondsrepubliek Duitsland, van dhr. Borut TREKMAN, Ambassadeur van de Sloveense Republiek, en uiteraard van de twee laureaten. Wij willen hen hierbij onze welgemeende dank overmaken voor hun deelname aan de uitreiking van de Prijzen.

De Auschwitz Stichting heeft dit jaar de werken van de volgende universitair bekroond :

Voor de « Prijs Auschwitz Stichting » (6.250 €) :

Dhr. *Patrice ARNAUD* voor zijn doctoraatsthesis : *Les travailleurs civils français en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1940-1945): travail, vie quotidienne, accommodement, résistance et répression*, (Université de Paris-I, 2006)

Voor de « Prijs Auschwitz Stichting – Jacques Rozenberg » (3.125 €) :

Mevr. *Silvija KAVČIČ* voor haar doctoraats thesis : *Überleben und erinnern. Slowenische Häftlinge im Frauen-Konzentrationslager Ravensbrück* (Freie Universität Berlin, 2004)

Rekening houdend met de uitzonderlijke kwaliteit van sommige van de dertig ingestuurde werken hebben de jury's tevens de eer gehad om de titel van "**Genomineerde**" toe te kennen aan de volgende kandidaten :

1. Mevr. Sarah GENSBURGER voor haar thesis : *Essai de sociologie de la mémoire. L'expression des souvenirs à travers le titre de « Juste parmi les Nations » dans le cas français: entre cadre institutionnel, politique publique et mémoire collective*, Parijs, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2006.

2. Mevr. Maria LASSMANN voor haar verhandeling: *Das Gedächtnis des Körpers. Jean Améry's Werk als Begründung einer jüdischen Erinnerung an die Shoah*, Université Libre de Bruxelles, 2006.
3. Mevr. Sandra KONRAD voor haar thesis: *"Everybody has one's own Holocaust". Eine internationale psychologische Studie über die Auswirkungen des Holocaust auf jüdische Frauen dreier Generationen*, Universität Hamburg, 2006.
4. Mevr. Veronika LIPPHARDT voor haar thesis: *Biowissenschaftler mit jüdischem Hintergrund und die ‚Biologie der Juden‘. Debatten, Identitäten, Institutionen (1900-1935)*, Humboldt-Universität zu Berlin, 2006.
5. Dhr. Martino PATTI voor haar voorbereidend essay bij haar verhandeling: *Chiesa e Terzo Reich. M. Schmaus, J. Lortz, F. G. Taeschner, J. Pieper, F. von Papen e La Giustificazione Teologica del Nazionalsocialismo*, Universiteiten van Turijn (Italië) en Augsburg (Duitsland), Ecole Normale Supérieure Lettres Sciences Humaines, Lyon, 2006.
6. Mevr. Dominique SCHRÖDER voor haar werk: *"Schreiben, um zu überleben." Das Phänomen des Tagebuchschreibens in nationalsozialistischen Konzentrationslagern. Motive – Funktionen – Sprache*, Universität Bielefeld, 2006.
7. Mevr. Aure VEYSSIERE voor haar thesis: *La période de la réinsertion de résistants français déportés en camps de concentration nazis*, Université Paris 8, 2006.

*

Concours de Dissertation 2007-2008

Le concours de dissertation 2007-2008 se déroulera au sein des Etablissements scolaires le vendredi 25 janvier prochain. Six prix d'une valeur de plus de 750 €, composés d'un diplôme, d'un chèque de 125 € (250 € pour le Prix de la Commission Communautaire française) et d'une invitation à participer gratuitement à notre voyage annuel d'étude à Auschwitz-Birkenau, pourront être attribués conjointement par la Fondation Auschwitz, la Commission Communautaire Française pour la Région de Bruxelles-Capitale, et les Députations permanentes des Provinces de Brabant wallon, de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg.



Schrijfwedstrijd 2007-2008

De jaarlijkse schrijfwedstrijd 2007-2008 grijpt plaats in de scholen tijdens de week van 14 tot 18 januari 2008. De schrijfwedstrijd richt zich tot de leerlingen van de 3^{de} graad van het secundair onderwijs. De proef bestaat erin een door de jury vastgelegd thema uit te werken. Dit thema houdt niet noodzakelijk verband met de judeocide of nazi-misdaden, maar kan ook handelen over intolerantie, racisme,

democratische waarden of burgerschap. Voor elke provincie wordt er één laureaat aangeduid. Vijf prijzen met een waarde van 750 €, bestaande uit een diploma, een cheque van 125 € en een uitnodiging voor een gratis deelname aan onze studiereis naar Auschwitz-Birkenau kunnen uitgereikt worden door de Stichting Auschwitz en de permanente deputaties van de Provincies Oost-Vlaanderen, West-Vlaanderen, Limburg en Antwerpen.



Les séminaires de la Fondation Auschwitz

Cycle académique 2007-2008

« Questions approfondies d’histoire et de mémoire des crimes et génocides nazis »

La Fondation Auschwitz organise un cycle de formation destiné aux enseignants du secondaire. Celui-ci est repris dans le Programme de la Formation en Cours de Carrière en Communauté Française – interréseaux. Une formation se présente sous forme de deux jours résidentiels (vendredi et samedi en Province – jeudi et vendredi à Bruxelles) et aborde des thématiques différentes. Ils sont animés par des spécialistes des différentes disciplines impliquées. Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement envoyés aux participants inscrits.

I. ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

- « Les camps nazis à travers la production d’images : photos, films, documentaires, fictions historiques, ... »

29 & 30 novembre 2007 à Bruxelles (Région de Bruxelles-Capitale)

Animateurs :

Geneviève VAN CAUWENBERGE - Chargée de cours à l’Université de Liège

Vincent LOWY - Docteur en Sciences de l’Information et de la Communication à l’Université de Haute-Alsace, Chercheur au Centre d’Etudes et de Recherche interdisciplinaire sur les Médias en Europe - France

Jacques WALTER - Sociologue, Professeur des Universités, Professeur en Sciences de l’Information et de la Communication à l’Université Paul Verlaine à Metz; Directeur du Centre de Recherche sur les Médias - France

& Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l’ULB

- « Le traumatisme des expériences extrêmes. Les dimensions psychologiques du témoignage »

22 & 23 février 2008 à Le Roeulx (Province de Hainaut)

Animateurs :

Aure VEYSSIERE - Docteur en Psychologie clinique à l'Université de Paris 8 (France)

Geneviève WELSH - Psychiatre, psychothérapeute (France)

& Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB

- « La littérature comme support de la mémoire : témoignage et fiction comme support pédagogique »

16 & 17 mai 2008 à Esneux (Province de Liège)

Animateurs :

Philippe MESNARD - Professeur de littérature et expression française et italienne à l'Université de Marne-la-Vallée (France), Professeur à la Haute Ecole de Bruxelles - ISTI

Albert MINGELGRUN - Professeur de littérature à l'ULB / Faculté de Philosophie & Lettres

& Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB

II. ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (1^{er} degré) OUVERT AU FONDAMENTAL

- « L'enfant dans les régimes et les Etats de non-droit »

- « L'enfant soldat »

22 & 23 février 2008 à Le Roeulx (Province de Hainaut)

Animateurs :

Lydia CHAGOLL - Docteur honoris causa VUB, Cinéaste, Auteur, Ecrivain

& Marcel MATHELOT - Pédagogue, Chef du Service de Droit International Humanitaire de la Croix-Rouge de Belgique

- « Le Musée historique comme outil pédagogique »

16 & 17 mai 2008 à Esneux (Province de Liège)

Animateurs:

Marie-Ange BARON - Responsable pédagogique de la Maison d'Izieu (France)

Odile REMY - Adjointe du Directeur du Musée Juif de la Déportation et de la Résistance - Malines

Olivier VAN DER WILT - Conservateur du Mémorial National du Fort de Breendonk

& Maurice JAQUEMYNS - Enseignant, Membre de la Commission Pédagogique de la Fondation Auschwitz

Renseignements et inscriptions: prière de prendre contact avec le Secrétariat de la Fondation Auschwitz (Tél.: 02 512 79 98 - Fax: 02 512 58 84 - info.fr@auschwitz.be). Les frais de participation s'élèvent à 24,79 € par Séminaire et comprennent le support pédagogique et le séjour en pension complète. Pour s'inscrire aux Séminaires de la Fondation via l'Institut de la Formation en Cours de Carrière (IFC), les enseignants en Communauté Française doivent s'adresser à leur Direction d'Ecole. Dans ce cas leur inscription est gratuite. La Fondation signale toutefois que l'IFC n'assure le financement de la formation que si un quota minimum est atteint; cependant, si tel n'est pas le cas, la Fondation maintient la tenue de ses Séminaires afin de répondre à la sollicitation des enseignants. Dès lors, les frais de participation s'élevant à 24,79 € seront à la propre charge des enseignants. Les non enseignants intéressés à participer aux Séminaires de la Fondation sont les bienvenus aux mêmes conditions que les enseignants inscrits indépendamment.



Seminaries van de Stichting Auschwitz

Academische cyclus 2007-2008

Ons Studie- en Documentatiecentrum organiseert een vormingscyclus voor leerkrachten uit het secundair onderwijs. Deze cyclus omvat vier seminaries, telkens een woensdag of zaterdagmiddag, waarin uiteenlopende thema's betreffende de nazi-misdaden en genocides worden uitgewerkt. Ten einde een meer diepgaande discussie mogelijk te maken worden de begeleidende teksten vooraf aan de ingeschreven leerkrachten opgestuurd.

Woensdag 17 oktober 2007

Prof. Dr. Cas MUDDE, UAntwerpen

- Extreem rechtse bewegingen tijdens de jaren 1930 en vandaag: continuïteit en discontinuïteit

Dit seminarie gaat door van 14 tot 17 u. in het Vredeshuis te Gent (St. Margrietstr. 9, 09/233 42 95)

Vrijdag 23 november 2007

Prof. dr. Jan WOUTERS, KULeuven

■ Genocides en misdaden tegen de mensheid

Dit seminarie gaat door van 14 tot 17 u. in het Vredeshuis te Antwerpen (Lombardenvest 23, 2000 Antwerpen, 03/202 42 92). In samenwerking met het Vredescentrum van de Stad en de Provincie Antwerpen en de Vereniging voor de Verenigde Naties.

Woensdag 23 april 2008

Paul DE KEULENAER, Auschwitz Stichting

■ Beeldverhalen en Shoah : beeldanalyse en pedagogisch gebruik

Dit seminarie gaat door van 14 tot 17 u. in het Koninklijk Atheneum Sint-Truiden (Tichelrijlaan 1, 3800 Sint-Truiden, 011/68 21 24).

Inschrijvingen kunnen gebeuren via het Secretariaat van de Vzw Auschwitz in Gedachtenis (Huidevettersstr. 65, 1000 Brussel, 02/512.79.98, of e-mail: info.nl@auschwitz.be, rekeningnummer: 310-0780517-44). Gelieve de titel van het seminarie bij de inschrijving te vermelden. De toegang is gratis; voor het toesturen van de teksten wordt een som van 3 € gevraagd.



Voyage d'Etude à Auschwitz-Birkenau

Le voyage d'étude de la Fondation Auschwitz a lieu chaque année durant les vacances scolaires de Pâques et est destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels afin que ces derniers transmettent notre message aux plus jeunes générations et que la mémoire des crimes et génocides nazis soit préservée.

Le déplacement se fait en avion et le logement est prévu, en pension complète et chambre commune (deux à six personnes) à l'Auberge M.D.S.M. à Oswiecim. Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination et des chercheurs scientifiques spécialisés dans ce domaine.

Les frais de participation, sous réserve de modification, s'élèvent à 500,00 € pour les enseignants, éducateurs et animateurs culturels et 620,00 € pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre – si des places restent disponibles! Sont inclus dans ces prix: voyage en avion, tous les transferts en car, le logement en pension complète, visites des camps et diverses visites guidées.

Les personnes intéressées par cette importante activité annuelle de la Fondation peuvent prendre contact avec son Secrétariat pour s'inscrire au prochain voyage qui se déroulera du 24 au 29 mars 2008.

Studiereis naar Auschwitz-Birkenau

De studiereis van de Stichting Auschwitz naar Auschwitz-Birkenau grijpt jaarlijks plaats tijdens de Paasvakantie en is in eerste instantie bedoeld voor leerkrachten, vormingswerkers en culturele animatoren ten einde deze in staat te stellen onze boodschap aan de jongere generaties door te geven.

De reis gebeurt met het vliegtuig en het verblijf ter plaatse is voorzien in de Jeugdherberg M.D.S.M. te Oswięcim in vol pensioen en met gemeenschappelijke kamers (twee tot zes personen). Naast een bezoek aan de voormalige kampsites en musea van Auschwitz-Birkenau worden er ook films vertoond en enkele seminars georganiseerd. Er is tevens ruime gelegenheid tot debat en tot een gesprek met een van de aanwezige overlevenden van de kampen.

Kostprijs: 500,00 € voor leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren. 620 € voor diegene die niet behoren tot deze categorieën. In deze prijs zijn inbegrepen: de vliegtuigreis, de verplaatsingen met de bus, het hotelverblijf in vol pensioen, de toegang tot de kampen en de geleide bezoeken. Het programma voorziet eveneens in een bezoek aan Krakau en Oswięcim.

Geïnteresseerden in deze studiereis, die volgend jaar doorgaat tijdens de Paasvakantie van 24 tot 29 maart 2008, kunnen contact opnemen met het Secretariaat van de Stichting.



Site internet

Nous informons nos lecteurs du fait que les informations relatives à l'ensemble de nos activités sont consultables sur le site internet de l'asbl Mémoire d'Auschwitz à l'adresse suivante: www.auschwitz.be



Website

Wij willen onze lezers ervan op de hoogte brengen dat de mededelingen betreffende onze activiteiten, die tot nog toe gepubliceerd werden in de kolommen van dit tijdschrift, vanaf heden verplaatst werden en consulteerbaar zijn op de website van de vzw Auschwitz in Gedachtenis: www.auschwitz.be



Simon Wiesenthal Instituut

Het Simon Wiesenthal Instituut te Brussel vzw organiseert in het academiejaar 2007/2008 op elke **donderdag van de maand (behalve in de vakanties)**: de volgende colleges:

Waarom bleef Duitse filosoof Martin Heidegger trouw aan Nazisme?

Oktober 2007 t.e.m. mei 2008. Colleges 's ochtends van 11.00 u. tot 13.00 u.

Deelnemingskosten : 90 €

Eurabië. De geheime banden tussen Europa en de Arabische wereld

Oktober 2007 t.e.m. mei 2008. Colleges 's namiddags van 14.30 u. tot 16.30 u.

Deelnemingskosten : 90 €

De colleges worden gegeven door dr. Hans JANSEN, jarenlang professor van de James W. Parkes Leerstoel in de geschiedenis van christelijke literatuur over joden en jodendom.

Alle colleges en de opening van het academiejaar op donderdag 4 oktober 2007 gaan door in: Het Gemeenschapscentrum Den Dam, Waverse Steenweg 1747 - Oudergem (Brussel). Alle deelnemingskosten voor de colleges storten op rekeningnummer 142-0667781-58 van SWIB-Vandenhede. Contact: Simon Wiesenthal Instituut te Brussel vzw, PB 70, 1160 Brussel, Tel.: 02/720.84.43 of 0473/69.35.20, e-mail: swib@pandora.be

Notes de lecture / *Lectuurnota's*

Ecrire après Auschwitz

Par Albert MINGELGRUN*

Magazine littéraire, n° 467, Paris, septembre 2007.

Dossier « 60 ans de romans sur le nazisme.
D'Albert Camus à Jonathan Littell »

En janvier 2005, le *Magazine littéraire* publiait un dossier traitant de la littérature des camps, libérés il y avait tout juste 60 ans: "Ecrire après Auschwitz".

Contrepoint, en quelque sorte, de ce panorama dressé à partir du point de vue des victimes, déportées et rescapées, voici, en septembre 2007, un ensemble consacré à "60 ans de romans sur le nazisme", articulé cette fois autour du grand ordonnateur nazi, bourreau et exécuteur. Perspective développée, comme la première mentionnée ci-dessus, au lendemain même de la guerre et dont témoigne, entre autres, *Stalingrad* de Theodor Plievier (1945).

Mais c'est un article revenant sur le succès de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* (2006), qui ouvre cette livraison du *Magazine littéraire*. François Dufay y recense les éléments qui ont fait de ce livre de 900 pages un best-seller primé par les Académies française et ... Goncourt. L'élément-clé selon lui, est constitué par le personnage même de Max Aue « à la fois nazi bon teint et gay assumé » (p.32). En outre, au delà de ces caractéristiques, il apparaît, comme en filigrane, que chaque lecteur est susceptible de se transformer en « criminel » (ibid), conformément à l'apostrophe initiale du roman: « Frères humains ».



* Professeur de littérature à l'ULB - Faculté de Philosophie & Lettres. Président de la Fondation de la Mémoire contemporaine.

A l'ouvrage *Holocauste ordinaire. Histoires d'usurpation. Extermination, littérature, théologie* de Pierre-Emmanuel Dauzat, recensé ensuite par Aliette Armel, j'ajouterais dans le même registre hostile aux *Bienveillantes*, celui de François Meyronnis, *De l'extermination considérée comme un des Beaux-Arts*.

Le gigantesque ensemble romanesque de Littell n'a donc pas encore – et c'est heureux – épuisé tous les envisagements et toutes les tensions critiques...

S'enchaînent alors trois entretiens « américains ». Avec Norman Mailer, d'abord, pour *Un Château en forêt* consacré à la naissance et à l'enfance d'A. Hitler, avec William T. Vollmann, ensuite, pour *Central Europe* mettant en scène un certain nombre de figures historiques liées aux événements de 1940-45, avec Daniel Mendelsohn, enfin, pour *Les Disparus* rendant compte de ses recherches sur les traces de 6 de ses parents appartenant aux 6 millions de Juifs exterminés.

Ces rencontres sur le vif, éclairantes en soi, valent aussi par les liens qu'elles tissent, comme malgré elles, entre leurs propos respectifs.

Les articles suivants explorent un certain nombre d'incarnations littéraires du nazisme, particulièrement significatives, au cœur même de la problématique « incontournable » du souvenir.

En premier lieu, sous la plume de Lionel Richard, se trouvent pertinemment décrites, tout au long des générations d'écrivains qui ont exploré ladite problématique, les facettes proprement allemandes du sujet : du *Leviathan* d'Arno Schmidt (1949) aux *Corps célestes* de Tanja Dücker (2003), en passant par *Trame d'enfance* de Christa Wolf (1976). J'y ajouterais Gila Lustiger pour le retour du tête-à-tête judéo-allemand à travers *Nous sommes* (2005).

C'est ensuite le rapport précis "Enfants de victimes et de bourreaux" qu'explore Aliette Armel, de G. Pérec, avec *W ou le souvenir d'enfance* (1975), à Michel Séonnet, avec *La Marque du père* (2007).

Pierre Lepape, quant à lui, envisage "Fables et métaphores" du nazisme, privilégiant à juste titre la figuration d'Hermann Broch, et cela dès 1934, avec *Le Tentateur...*

C'est aux ouvrages des genres polar et science-fiction d'inspiration nazie que s'intéresse enfin Fabrice d'Almeida citant notamment Ira Levin et Philip K. Dick tandis que Daniela Solovieva-Horville complète cette perspective par celle du vampirisme.

Ces inventaires critiques très précisément conduits se voient par ailleurs accompagnés des contributions d'Yves Stalloni, "Les camps, la réalité et la fiction", et de Bernard Fauconnier, "Le roman pour saisir le réel", qui soulèvent une fois de plus, mais pas inutilement, la question de la légitimité de la fiction pour rendre compte de pareilles matières.

La publication de ces études sur le nazisme en littérature peut faire songer, *mutatis mutandis*, à la construction en cours à Berlin d'un Centre de documentation sur le nazisme, érigé sur les lieux mêmes du quartier général SS, pendant symétrique du Mémorial de la Shoah, édifié il y a quelque temps dans la même ville.

Mais alors qu'un tel Centre vise à instruire pour longtemps les dossiers à charge des criminels ainsi stigmatisés, il n'en va pas de même de certains textes, mentionnés ou non, dans la présente livraison du *Magazine littéraire*, mais ceci est une autre histoire...



Mort-spectacle et succès annoncé

Par François RASTIER*

Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, 903 p.

[Compte rendu intitulé *Muerte espectáculo y éxito anunciado* paru dans *La Vanguardia*, (Barcelone) du 14.11.07, supplément *Cultura/s*, p.4, à l'occasion de la sortie de la traduction du livre en espagnol]

Couronné de prix prestigieux, les *Bienveillantes*, *best-seller* international, est un de ces gros livres dont tous parlent, que beaucoup achètent et que certains lisent. Littell affiche un professionnalisme à l'américaine, en compilant toute la documentation classique pour attester que son roman est historiquement fondé. La première phrase finit par : « laissez-moi vous raconter comment ça c'est passé ». Appuyé sur une caution historique revendiquée, qui a d'ailleurs flatté certains historiens, un tout autre discours se développe. Littell joue adroitement de sa judéité, mais son livre *inverse* en fait tous les principes du témoignage de l'extermination.

(i) Son « héros » et narrateur est un dignitaire SS homosexuel et incestueux pour faire bonne mesure. La narration alterne inlassablement les scènes de violence et de sexualité qui se conjoignent aux moments forts. Un exemple : nous avons des photos et des récits de la pendaison de Wolf Kieper à « Lemberg » (Lviv) ; dans le style de Bataille, son modèle revendiqué, Littell y ajoute de son cru : « Sous sa chemise, il était nu, je voyais avec horreur sa verge engorgée, il éjaculait encore. » C'est un affront abject à la mémoire du supplicié.

De fait, l'érotisation ne sert qu'à rendre la violence désirable : ainsi, la femme du commandant d'Auschwitz se doit-elle de porter la petite culotte d'une jeune fille gazée, « qui ornait et protégeait maintenant le con de Hedwig Höss ».



* Directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique. Anime l'équipe de Linguistique des textes à l'Université de Paris X.

(ii) Alors que beaucoup de survivants ont trouvé dans la culture une forme de résistance à la barbarie nazie, Littell réactualise, à la suite de Steiner, les poncifs du *Kulturpessimismus* de l'époque bismarckienne, avec le thème du bourreau amateur de musique classique. Les chapitres sont titrés par les mouvements des suites de Bach (*courante, allemande*), pour rappeler le raffinement du bourreau, alors même que les nazis préféraient de beaucoup la musique militaire.

(iii) Le témoignage des survivants n'est pas autobiographique : il s'adresse aux vivants mais se dédie aux victimes. Ici les victimes ne sont qu'une partie du décor ; pour un bourreau comme Aue, les victimes ne sont plus qu'une matière première, comme pour les libertins chez Sade (Littell est d'ailleurs traducteur de Sade).

(iv) Le choix du bourreau comme narrateur engage à partager son point de vue, quand il s'adresse ainsi au lecteur : « Je suis un homme comme les autres, je suis un homme comme vous. » (p. 30). Or, l'identification est impossible, à moins de conclure des bourreaux : ils étaient comme nous, donc nous sommes déjà comme eux. Levi écrivait, dans sa préface à *Auschwitz*, de Poliakov : « Pour expliquer, on ne doit pas comprendre, si comprendre signifie se mettre à la place, s'identifier » ; il ajoute qu'aucun homme normal ne peut s'identifier à Hitler, Eichmann et autres. Qu'aux premiers mots du livre le narrateur-bourreau s'adresse aux lecteurs par l'invocation « Frères humains », cela signifie que la responsabilité s'étend à l'humanité tout entière, victimes comprises, pourquoi pas : le Mal, catégorie métaphysique, cache commodément la responsabilité des crimes historiques.

À présent, certains voudraient que la mission du témoignage passe des survivants à leurs bourreaux. Dans un compte-rendu favorable des *Bienveillantes*, un historien écrit : « Les lecteurs sont fascinés parce qu'ils sentent bien que, si l'on veut comprendre les massacres, les atrocités, il faut en passer par le discours des bourreaux, pas par celui des victimes, innocentes par définition » (Christian Ingrao, *Libération*). La parole, l'autorité, reviennent donc à Eichmann, Barbie, etc., qui tous ont nié ou minimisé, euphémisé.

Bien que la première phrase du livre revendique le réalisme, que les petits détails vrais soient multipliés *ad nauseam*, Littell fait de l'extermination et de la guerre une matière fabuleuse, comme la Matière de Bretagne, celle des Amadis, celle que dans le *Quichotte* le chanoine de Tolède récusait au profit de l'histoire : mais sous l'inversion transgressive du merveilleux, l'on retrouve dans *Les Bienveillantes* le saignant, le palpitant et l'érotico-macabre qui ont fait les beaux jours du roman de gare depuis le début des chemins de fer. Appliqué à l'histoire, où ce conformisme nous conduit-il ? Les *topoi* de la littérature sadique une fois compilés avec de multiples clin d'œil culturels, il s'ensuit une *extraordinaire déréalisation* de l'histoire qui n'est plus que pathos. Que signifie par exemple

la scène onirique, deux fois rappelée, où Hitler se revêt du châle de prière des juifs pieux? Rien de plus qu'une confusion de toutes les catégories où bourreaux et victimes échangent leurs attributs, ce qui déréalise l'histoire qui a servi de matière¹.

Ce serait une erreur de parler de négationnisme, comme l'ont fait certains : il ne s'agit pas de nier, bien au contraire, mais de rendre fascinant, ce qui est bien pire. Sade au moins ne prétendait pas raconter l'histoire. Certes, Littell a parfaitement le droit de sidérer son lecteur par neuf cents pages de pathos académique (bien que dans un style fort approximatif – on a relevé des centaines d'impropriétés). Mais la question des victimes demeure : on exploitait leurs cheveux, leurs vêtements ; l'industrie éditoriale exploite aujourd'hui leur mémoire et leurs dépouilles suppliciées. La mort-spectacle devient de plus en plus rentable dans tous les médias.

En 1979, Primo Levi écrivait : « Il était prévisible que le sang, le massacre, l'horreur intrinsèque des faits qui s'étaient déroulés en Europe ces années-là attireraient des myriades d'écrivains de second rang en quête de thèmes faciles à développer [...] et que cette tragédie démesurée serait utilisée [...] pour satisfaire cette soif trouble de macabre et de repoussant qui habite au profond de tout lecteur ». Littell sait bien qu'il couronne en effet une longue série d'ouvrages médiocres et scabreux, mais il nous indique un tout autre corpus, et, dans de multiples entretiens, se recommande de la grande littérature universelle : Eschyle à qui il emprunte son titre (et l'intrigue incestueuse de l'Orestie), mais aussi Shakespeare, Flaubert (*L'éducation sentimentale*), Dostoïevski (*Les Démons*). En outre, il se met volontiers sur le même plan que Robert Antelme ou Vassili Grossmann (*Vie et Destin*).

Cela n'est qu'un leurre. Pour compenser peut-être l'inconsistance flagrante de son héros, qui n'aurait pas tenu une heure dans l'appareil nazi, Littell se prépare à publier un petit ouvrage, *Le sec et l'humide*, dans lequel il indique que son modèle est Léon Degrelle, extrémiste belge qui forma et commanda sur le front de l'Est la division SS Wallonie. Derrière cette figure se profile en fait la principale source et patron stylistique des *Bienveillantes* : *La campagne de Russie 1941-1945*, long récit que Degrelle publia en 1949 ; on y retrouve le même pompiérisme désuet, le même goût de l'horreur sordide, le même mépris des victimes et du lecteur.



1 Ces romans « historiques » sont bien le genre en vogue. Le *best-seller* annoncé de Norman Mailer retrace la biographie de Hitler, mais racontée par un *démon* : pour mieux vendre, on mélange Raul Hilberg et Harry Potter, en ajoutant d'ailleurs là encore de l'inceste.

Reinhard Heydrich, het blonde nazibeest met het ijzeren hart of H.H.H.H.*

Door Yves VAN DE STEEN **

Mario R. DEDERICHS, Heydrich. *Het gezicht van het Kwaad*, 's Graveland, Fontaine Uitgevers, 2007, 286 p.

1. Het duurt maar heel even. Maar hij heeft op de flikkerende zwart-witfilm een halve eeuw lang zijn indringende scherpte bewaard. De toeschouwer schrikt nog altijd van de blik in die ogen. Een uit de kluiten gewassen man gekleed in het zwarte uniform van een SS-Obengruppenführer onder een diep over het voorhoofd getrokken pet met doodshoofd erop komt op weg naar de burcht in Praag langs een cameraman die hem kennelijk voor de voeten loopt. Het lange ovaal gezicht blijft onbewogen. Alleen als hij vlak bij de camera is kijkt hij er heel even in, en de camera legt die blik vast, die ijzige, toornige, eindeloos boosaardige blik. Het zijn starre wolfsogen, die door hun onverwachte vijandelijkheid verlamdend werken. Als blikken konden doden...¹

Door die kleine scène uit de herfst van het jaar 1941, opgenomen in de Tjecho-Slowaakse documentaire *Opus pro smerthilava* (Opus voor het doodshoofd) uit 1985, begrijp je waarom de meeste tijdgenoten bang zijn geweest voor Reinhard Tristan Eugen Heydrich. Hij maakte op hen een ongenaakbare en alles en iedereen minachtende indruk, doortrapt en wreed, “een jonge boosaardige doodsgod”, een “blond beest” of zelfs een “duivel in mensengedaante”. Vanuit Adolf Hitlers rijk van de duisternis kijkt een gezicht van het kwaad onze tijd in, angstaanjagend en niettemin griezelig fascinerend. Het roept meteen de vraag op wat er zich achter dat vijandige gezicht afspeelt. Naar welke afgronden leidt een contact met deze ogen? Wat heeft die man tot zijn onmenselijke daden gedreven? De zoektocht naar een antwoord begint onvermijdelijk in het Berlijnse Bundesarchiv, het vroegere Berlin Document Center, in een voormalige kazerne in Lichterfelde². Daar liggen de meeste personeelsdossiers van de *Schutzstaffel* (SS). Onder de kop “*Reichsführer SS*” en “*SS-Personalhaupt-Amt*” staat



* Himmlers hersens heten Heydrich

** Yves Van de Steen (Ukkel, 1946), dr. Juris (VUB, 1969), lic. Criminologische Wetenschappen (VUB, 1970) is thans ere-directeur van het Vlaams Parlement. Hij publiceert in eigen beheer een studie over het antisemitisme, vroeger en nu, in 16 delen, alsook artikels en boekbesprekingen over hetzelfde onderwerp.

1 De scène uit een Duits bioscoopjournaal is onderdeel van een documentaire over Heydrich, *Opus pro smertihlava* (*Opus voor het doodshoofd*) van Karel Majda Marsalek, Tjecho-Slowakije 1985.

2 Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde, afd. III (Derde Rijk), SS-dossier Heydrich onder PA nr. H 222 A.

op een bruin stuk karton gedrukt “Personeelsdossier” en dan in machineschrift de naam “Heydrich, Reinhard” en “SS nr. 10.120”. Op de twee vellen papier, in dezelfde bruine tint, is met pen in klein acribisch schrift, nauwelijks te ontcijferen, onder de voorgedrukte rubrieken alles vermeld wat de SS-staat over de persoon Heydrich interessant vond: toetreding tot de NSDAP op 1 juni 1931 onder lidmaatschapsnummer 544.961, tot de SS op 14 juli 1931 onder nr. 10.120, daarna de geboortedatum, 7.3.1904 en de geboorteplaats Halle/Saale. Een van de rubrieken is gewijd aan promoties en functies, van *Untersturmführer* (10.8.1931) tot *Obergruppenführer* (24.9.1941), van “Fhr. Abt. 1^e Oberstab RFSS 10.8.1931” en “leider SD 19.7.1932” tot “hoofd SD-centrale”, zonder datum. Zijn laatste functies als leider van het *Reichssicherheitshauptamt* en als plaatsvervangend rijksprotector van Bohemen en Moravië staan niet vermeld. Maar wel staat er, niet meer zo klein en acribisch en in de verkeerde kolommen, namelijk die van 1932 en 1933: “Overleden 4.6.1942 door moordaanslag”.

Er volgen meer gegevens over de persoon: “Burgerlijke staat: geh. 26.12.1931. Echtgenote: Lina v. Osten (meisjesnaam), 14.6.1911, Avendorf/Hehm. Partijlid: 1.201.380. Activiteiten in de partij: NSV (National-Sozialistische Volkswohlfahrt)”. Onder religie staan “kath.” en “gel.”, “gelovig” dus, wat voor de nazi’s de gebruikelijke formulering was als ze de kerk de rug hadden toegekeerd. Vervolgens worden, in verschillende kolommen, twee kinderen van het mannelijk en een van het vrouwelijk geslacht genoemd, evenals hun geboortejaar (1933, 1934, 1939); de tweede dochter, in 1942 geboren na de dood van Heydrich, ontbreekt. Als oorspronkelijk beroep wordt “zeeofficier” aangegeven en daarbij in een extra rubriek de militaire rang: “eerste luitenant-ter-zee b.d.”. Als huidig beroep wordt genoemd: “hoofd van de SD-centrale” en “SS-Führer”. De kolom “werkgever” is niet ingevuld, evenmin als die voor “burg. strafbl.” En voor “SS-strafblad”.

Als enige afgesloten schoolopleiding is onder “middelbare school” het “O.I. tot en met examen” vermeld; als talenkennis “Eng., Frans, Russ.” Engels en Russisch tot aan het tentamen tolk. Ten slotte volgen nog het rijbewijs (“2 en 3b, vliegbrevet A², en Zeevaartbewijs”) en onder “voorouders” als enige vermelding “Lebensborn”. De laatste rubriek op het eerste vel van het dossier betreft “partijactiviteiten”, namelijk “insp. voor lich. oef. bij de RFSS en hoofd Duitse pol., leider schermen” en verder de “staatsfunctie”. Hier komt naar voren dat hij door Baron von Neurath was belast met de leiding van de dagelijkse gang van zaken in het rijksprotectoraat (“belast met de zaken van rijksprotector Baron U.N.) Zijn andere functies waren “leider van de Pr. Geh. Stapo, leider van de Beierse polit. pol., Pr. Staatsraad, chef van de Sicherheitspolizei, voorzitter van het I.K.P.K. [*Internationale Kriminalpolizeiliche Kommission*], MDR [Lid van de Rijksdag]. Düsseldorf Ost V / 1936) en VI (1938) hoofd van de pol. 24.9.1941.” Bovendien is vastgelegd dat Heydrich het Gouden Partijembleem van de NSDAP bezat. (uitgereikt 30.1.1939), de SS-Totenkopfring, de SS-eredegen en de Julleuchter, en verder het gouden SA-insigne, het Olympia-insigne eerste klas, het zilveren

ruiterinsigne en het zilveren Rijkssport-insigne. Het tweede vel van het dossier bevat maar weinig relevante gegevens.

Het personeelsdossier van de SS geeft verder geen antwoord op vragen over de persoonlijkheid van Heydrich. De sectoren waarin Heydrich zich werkelijk als de boeman van de 20^e eeuw heeft gemanifesteerd, komen daar niet eens in de rubriek “Diversen” voor. Dat was een uitdaging voor historici, maar in de geschiedschrijving van het Derde Rijk is Heydrich altijd enigszins miskend gebleven, zelfs door degenen die zijn betekenis in het machtsapparaat van het nationaal-socialisme en in de machinerie van de volkerenmoord wel hebben gezien. Zijn vroege dood heeft ertoe bijgedragen dat hij uit het gezichtsveld is verdwenen. Hij overleed in de lente van 1942 als gevolg van een aanslag in Praag. Terwijl hij in het Derde Rijk juist vanwege zijn “dodelijk slachtofferschap” werd geëerd als held van de bruine beweging, werd er bij de afrekening met de oorlogsmisdadigers na 1945 geen onderzoek naar zijn misdaden ingesteld en werd hij vergeten in plaats van veroordeeld. De historici hielden zich druk bezig met andere belangrijke nazi’s die hadden weten te ontkomen aan de strop, te beginnen uiteraard met de Führer Adolf Hitler, die met zijn laatste volgeling, de minister van Propaganda Joseph Goebbels, zelfmoord pleegde in de al door de Russische troepen bestormde Rijkskanselarij in Berlijn; vervolgens met Rijksmaarschalk Herman Göring, die na zijn terdoodveroordeling in het proces van Neurenberg gif slikte, tot en met Reichsführer SS Heinrich Himmler, Heydrichs meerdere, die meteen nadat hij in Lüneburg in Britse handen was gevallen op een capsule met cyaankali beet. In ruim vijftig jaar is er maar één algemeen gerespecteerde en steeds weer geciteerde deelbiografie verschenen, de dissertatie van de Israëliische historicus Shlomo Aronson uit 1969, maar die gaat maar tot 1935³.

Heydrich was passé, tot recent Duitse en Amerikaanse historici, aangemoedigd door de opening van archieven in Oost-Europa, het apparaat dat hij heeft opgebouwd diepgaander bestudeerden: het spionage- en controlesysteem van de SS-*Sicherheitsdienst* (SD) en de *Geheime Staatspolizei* (Gestapo), de bureaucratisering van discriminatie, terreur en uitsluiting, vervolging, verdrijving en uiteindelijke vernietiging, die in 1939 uitmondde in de oprichting van het Reichssicherheitsamt (RSHA), gevormd uit de bestaande, veiligheidsorganen. Ook al waren de bevelen van Hitler afkomstig, vaak enkel mondeling gegeven en amper in documenten vastgelegd, en ook al droeg Himmler als hoofd van de Schutzstaffel officieel de verantwoordelijkheid, de onderzoekers zagen er overal de hand en de geest van Heydrich in. Hij werkte het liefst op de achtergrond, zoals het de baas van een geheime politie of een geheime dienst betaamt, maar hij leek altijd de touwtjes in handen te hebben, leek ook machtiger mannen dan hijzelf de marsroute te wijzen en soms in gehoorzaamheid vooruit te lopen op “de wens van de Führer”,



3 Shloma ARONSON, *Reinhard Heydrich und die Frühgeschichte von Gestapo und SD*, Stuttgart, 1971.

alsof hij, tegen alle dralers en twijfelaars in, zorgde voor de kordate, compromisseloze en zelfs genadeloze uitvoering van maatregelen die over leven en dood van miljoenen mensen beslisten.

Het was Heydrich die van de centraal geleide politieke politie het belangrijkste machtsorgaan van de dictatuur smeedde; het was Heydrich die de “preventieve hechtenis” en het “concentratiekamp” uitbouwde tot cruciale instrumenten bij de uitschakeling van alle echte, vermeende en zelfgeschapen vijanden van het regime; het was Heydrich die van zijn enorme veiligheidsapparaat tijdens de oorlog een centrale maakte voor de planning en de uitvoering van een ongekende volkenmoord en bij de beruchte Wannsee-conferentie definitief liet bevestigen dat hij de heerschappij had over de voor Hitlers hele wereldbeeld zo belangrijke “jodenpolitiek”. Het was Heydrich die bij de ontwikkeling van effectieve, industriële massavernietigingsmethoden de doorslaggevende rol speelde en bovendien met de Einsatzgruppen in het Oosten een eenheid uitroeiers creëerde, waarvan het geringe aantal manschappen in geen verhouding stond tot het enorme aantal slachtoffers.

Het was Heydrich die bij al zijn activiteiten met onuitputtelijke ijver en ongekende toewijding steeds meer macht naar zich toe trok en uiteindelijk droomde van een perfecter Derde Rijk met een betere Führer. En die moest Reinhard Heydrich heten... Heydrich nam telkens wanneer de van haat vervulde visioenen van Hitler in concrete bloedige daden werden omgezet het voortouw als drijvende kracht, planner en organisator. Hitler prees hem in zijn memoriam als “een man met een ijzeren hart” en de Führer heeft nooit meer iemand gevonden als hij. “Hij was altijd de gedreven uitvoerder”, zei Eberhard Jäckel, historicus uit Stuttgart. “Hij handelde als de anderen nog treuzelden”⁴.

De Engelse auteur Allen Burgess schreef over Heydrich wat volgt: “Reinhard Heydrich was niet wat je een normaal mens noemt. Ergens in die puzzel die hij als mens was ontbrak een stukje, ergens in het labirint van zijn hersenkronkels was een kanaal leeg gebleven, een kleine gistzwam in het deeg van zijn persoonlijkheid was niet gerezen en juist die zwam had moeten uitgroeien tot wat we menselijkheid noemen. Hij was een mens zonder medelijden, zonder goedheid, zonder erbarmen, die werd gedreven door een gewetenloze eerzucht, een man die folteren en afpersen rekende tot zijn dagelijkse routinebezigheden en die in staat was miljoenen medemensen in het ongeluk en de dood te storten, en dat boekhoudkundig bij te houden zonder het geloof in eigen rechtschapenheid te ondermijnen”⁵.

Michael Freund, een historicus uit Kiel, heeft als deskundige in het proces om de pensioenrechten van Lina, de weduwe van Heydrich, geboren Van Osten,



4 Interview van Mario Dederichs met Eberhard Jäckel, 8 april 2002.

5 Alan BURGESS, *Seven Men at Daybreak*, New York, 1960.

in 1956 al een indringend beeld van Heydrichs karakter gegeven, dat in zijn oordeel niets aan twijfel overlaat en dat niettemin een fascinatie voor het kwaad verraadt die de *overactieve* Heydrich onderscheidt van veel kleurloze epigonen in Hitlers rijk.

Freund wilde het slachtoffer van het geweld van Heydrich in verband brengen met de bruut Heydrich – en dat heeft hij met verve gedaan: “De aard van de gewelddadige actie tegen Heydrich is bepaald door de aard, het beeld en de persoonlijkheid van Heydrich zelf. Het is voor een juiste bepaling voor wat er gebeurd is op 27 mei 1942 van het allergrootste belang te weten dat de vermoorde direct verantwoordelijk is voor een van de grootste misdaden in de 20e eeuw, de moord op miljoenen joden en andere mensen, dat hij de methoden bij die misdaad met een opmerkelijke en organisatorische zelfs buitengewone grote be-gaafdheid heeft bedacht en uitgewerkt en met een tegelijk misdadige en enorme onverschrokkenheid op stapel gezet heeft (...). Hij is de eerste in het oude Europa geweest die op de gedachte van een herverkaveling in Midden- en Oost-Europa is gekomen door het uitroeien van hele volken, door volkerenmoord, door genocide. Hij is een van de grote misdaadfiguren uit de geschiedenis van de mensheid en een van de belangrijkste figuren uit het Derde Rijk. In geen enkele beschrijving van het Derde Rijk heeft hij tot nu toe de hem toekomende plaats gekregen. Hij is een man van de allergrootste betekenis, hij heeft de duivelse grootheid van een geniale misdadiger die uit overtuiging onderhandelt (...). Als Heydrich het Derde Rijk had overleefd, zou hij met bijna absolute zekerheid in Neurenberg zijn terechtgesteld. Zijn doodvonnis zou een van de overtuigendste vonnissen van het Militair Tribunaal in Neurenberg zijn geworden. Voor een veroordeling door een Duitse rechter was het niet nodig geweest naar nieuwe rechtsregels te zoeken. Ook volgens de in het Derde Rijk geldende strafrecht dient Heydrich als moordenaar te worden aangeduid (...) Want de liquidatie van joden is nooit boven de wet verheven en heeft niet eens de vorm van een formeel bevel van de Führer gekend. Het bleef dus ook volgens de geldende normen in het Derde Rijk moord in de bezwarende zin van het wetboek van strafrecht”⁶.

Dat oordeel is zeker niet achterhaald. De Amerikaanse SS-expert Charles Sydnor bevestigt de ongeëvenaarde rol die Heydrich in Hitlers Rijk heeft gespeeld, hoewel hij diens vermeende geestelijke kwaliteiten, opvallend genoeg, enigszins in twijfel trekt: “Hij was de kundigste en meest doortastende nazi-uitvoerder van de radicale rassentheorie. Op hem kon men alleszins vertrouwen als het erop aankwam de meest meedogenloze en onmenselijke bevelen uit te voeren ten einde Hitlers raciale en ideologische doelen te bereiken. In een vroege en zonder meer accurate beoordeling wordt Heydrich omschreven als iemand met een gemiddeld intellect, een weinig originele en kleurloze persoonlijkheid, wiens

6 Rapport van prof. dr. Michaël Freund (Christian-Albrechtsuniversiteit in Kiel) van 5 mei 1956 en 23 november 1956, Landesarchiv Schleswig-Holstein.

sociale vaardigheden en communicatieve talenten nauwelijks toereikend waren voor iemand die binnen een grote wereldmacht belangrijk was en veel gezag uitoefende. Hoewel dat juist is, moeten we er rekening mee houden dat in de nazi-kosmos zelfs een dwergster – met de nodige vastberadenheid – helder kon stralen. Het waren andere karaktertrekken die van hem een belangrijke figuur in de moderne geschiedenis hebben gemaakt. Heydrich schitterde en was uniek, misschien wel allesoverheersend, in vergelijking met iedere andere persoon in het nationaal-socialistische tijdperk: hij had bepaalde kwaliteiten die Hitler zowel als Himmler onontbeerlijk en onvervangbaar leken”.

“Heydrich bezat een ongekeerde combinatie van administratieve scherpzinnigheid, organisatorisch aanvoelingsvermogen, pragmatische vasthoudendheid en onvergetelijke hardheid. Zijn fenomenale drang en zijn verbazingwekkende werkkraft werden gestimuleerd door een grenzeloze fysieke en psychische energie. Niemand in de nazi-hiërarchie kon gelijke tred met hem houden. Afgezien van zijn grote liefde voor cello en kamermuziek ontspande hij zich van zijn zware kantoorwerk door juist inspannender bezigheden te zoeken: hij was een uitstekend ruiter, een schermer op wereldniveau, een enthousiaste sportvliegenier en een piloot met veel onderscheidingen. Bij dat alles zag Reinhard Heydrich eruit als de veelzijdige, atletische leider van de noordse Nieuwe Orde. Hij was Hitlers ideale nationaal-socialist”⁷.

Niet iedereen oordeelde even ondubbelzinnig over de bedoelingen en handelingen van de gewillige uitvoerder. Tijdgenoten beschrijven zijn innerlijke gespletenheid: nu eens een ideologische scherpstlijper, dan weer een cynicus van nazi-machtspraktijken; nu eens een ellendige baas, dan weer een joviale drinkebroer; nu eens een mensenhater, dan weer een kindervriend; nu eens een moordplannenmaker, dan weer een muziekvirtuoos. De weduwe van zijn laatste chauffeur Johannes Klein, Lotte, die Heinrich alleen maar gekend heeft van zijn recepties en partijtjes, wil nu ook nog niets weten van alles wat haar geheugen negatief zou kunnen beïnvloeden: “Hij was een vreselijk aardige man, een fantastische vent: beleefd, vriendelijk, voorkomend”⁸.

2. Als het aan zijn vader had gelegen was Reinhard Heydrich in de voetsporen van grote musici getreden: hij moest “een tweede Mozart” worden. De jongen leerde al vroeg viool- en pianospelen in de Gürchenstrasse (Conservatoriumgebouw Halle aan de Saale) maar van een carrière à la zijn vrolijke vader kwam niets terecht: “Reini” heeft zijn leven lang een piepstemmetje gehad, dat hem in combinatie met zijn mekkerig lachje de bijnaam *Hebbe* (geit) opleverde.



7 Charles W. SNYDOR, “Executive instinct. Reinhard Heydrich and the planning for the Final Solution”, in: Michael BERENBAUM & Abraham PECH (red.), *The Holocaust and History. The known, the Unknown, the Disputed and Rexamined*, Bloomington, 1998, p. 159, e.v.

8 Interview van Mario Dederichs met Lotte Klein.

Zijn enthousiasme voor de muziek, dat hij van thuis uit meegekregen had, heeft hem tot aan het eind van zijn leven niet verlaten. Ze bracht hem tevens in contact met admiraal Canaris, toen luitenant-ter-zee eerste klasse, die hem hielp bij zijn eerste schreden in het extreem- rechtse Duitse nationalisme. Canaris heeft hem volgens een kennis van Heydrich, Günther Gereke, regelrecht geïndoctrineerd. Zijn besluit zich tot officier bij de inlichtingendienst te scholen en nieuwe technieken van de draadloze communicatie en af luister- en coderingsmethoden te leren kennen, moet gedeeltelijk worden toegeschreven aan de aansporingen van Canaris, die later tot leider van de militaire contra- en inlichtingendienst zou opklimmen⁹, en zijn concurrent zou worden.

Met de nederlaag van Duitsland in de 1^e WO stortte de wereld van Heydrich, volledig in. Deze was opgegroeid met trouw aan de keizer en nationale trots. Het Rijk was vernederd, de keizer was in ballingschap gestuurd en de Republiek was uitgeroepen. Van de burgerlijke welstand van de familie Heydrich was niets meer over. Het ging bergafwaarts met het conservatorium; door de ontberingen in de oorlog bleven weinig middelen over voor liederavonden en huismuziek. In de “koolraapwinter” van 1916/17 hadden de Heydrichs voor het eerst honger geleden. Toen het Duitse Rijk op 11 november 1918 had gecapituleerd, geloofden ze in door militaristen en rechts-radicalen verspreide “dolkstootlegende”, volgens welke verraders in Duitsland zelf de “aan het front ongeslagen” strijdmacht hadden uitgeleverd aan de vijand, te beginnen met de “de roden” en “de jood”. In de verwarrende tijd na de oorlog liet de jonge Heydrich zijn oren hangen naar die politieke opruiing.

De mogelijkheid om zich persoonlijk in te zetten kreeg de pas vijftienjarige scholier van het Real Reformgymnasium in de lente van 1919, enkele maanden na de capitulatie, toen de communistische opstandelingen Halle innamen. Heydrich schaarde zich onder het vaandel van een rechts-radicaal vrijkorps, alhoewel hij daar eigenlijk veel te jong voor was. Volgens Karl von Eberstein, de zoon van Heydrichs peettante, had Heydrich zich toen reeds ontwikkeld tot een “pure rassenfanaticus”.

Het staat buiten kijf dat zijn toenmalige contacten met de propagandisten van de dolkstootlegende in het vrijkorps zijn houding mede hebben bepaald¹⁰. Heydrich bleef tijdens zijn militaire loopbaan contact houden met de reeds eerder vermelde Friedrich Karl von Eberstein. Deze was als lid van de Stahlhelm al in oktober 1922 toegetreden tot de Notbund Halle, een voorloper van de NSDAP in Midden-Duitsland. Al in 1924, bij een partijparade ter gelegenheid van de Deutsche Tag op de renbaan in Halle, stond hij naast generaal Erich Ludendorff, de held uit de 1^e WO en begunstiger van Adolf Hitler; op zijn stalen helm was



9 Edouard CALIC, *Reinhard Heydrich Statthalter der totalen Macht*, Esslingen, 1977, p. 32.

10 Shlomo ARONSON, *op. cit.*, p. 23

een wit hakenkruis geverfd. In 1928 werd hij lid van de SS en aan het eind van de jaren twintig fungeerde hij in de rang van Untersturmführer als adjudant van de SS-leiding in Thüringen en als gemeenteraadslid in Gotha namens de NSDAP. In dienst van de partij voelde Eberstein zich op en top een “politiek soldaat”¹¹.

Maar uiteindelijk is het een geestdriftige bewonderaarster van Hitler geweest die Heydrichs leven ingrijpend heeft veranderd: Lina Van Osten. Haar hele familie zat op de nazi-lijn. Op 18 december 1930 verloofden ze zich heimelijk, om op 26 december 1931 te trouwen. De echtelieden bleven bij elkaar ondanks Reinhardts ontrouw, want Heydrich was een “onweerstaanbare” rokkenjager. In het begin van zijn carrière diende Heydrich bij de marine en schopte het tot eerste luitenant-ter-zee, waarna hij rond 1930/31 ontslag kreeg wegens onaanvaardbaar gedrag. Het betrof eigenlijk een vrij onbelangrijk “liefdesavontuurtje”, maar Heydrichs hoogmoed leidde tot een schandaal. Hij was aantoonbaar onoprecht tegenover de militaire ereraad. De beslissing blijkt, historisch gezien, zakelijk en correct. Ook zijn crewkameraden die aanvankelijk wilden protesteren lieten dit, na beter te zijn ingelicht, op zijn beloop.

3. Al vanaf het begin van zijn carrière bij de marine werd Heydrich gekweld door een hardnekkig gerucht: hij zou deels van joodse afstamming zijn, en zijn vader zou eigenlijk Isidor Süß heten. De “veronderstelling” was in de wereld gekomen doordat de moeder van Bruno Heydrich, de vader van Reinhard, Ernestine Wilhelmine Lindner (1840-1923), drie jaar na de dood van haar echtgenoot Carl Julius Reinhold Heydrich (1837-1877) in 1877 trouwde met de bankwerkersknecht Gustav Robert Süß (1853- 1931), die net als zijn ouders, de grondbezitter Ehregott Süß en zijn vrouw Marie Rosine Stegedly, volgens de “sibbelijst” evangelisch-luthers en niet joods was. De onzekerheid over de vermeende joodse afkomst van Heydrich speelde hem te pas en te onpas parten. Nochtans had de nazi-genealoog Achim Gercke, na een ongewoon snel onderzoek bevestigd, dat de bankwerkersknecht Süß niet van joodse afkomst was¹². Het rapport bevestigde dus dat “Reinhardt” (sic) Heydrich van Duitse afkomst is en “vrij van gekleurd of joods bloed”. De bijgevoegde genealogische lijst maakt een zeer oppervlakkige indruk voor een organisatie als de SS, waar Führer Himmler van zijn belangrijkste mensen het “bewijs van ariërschap” teruggaande tot het jaar 1648 eiste, het einde van de Dertigjarige Oorlog. Terwijl anderen op de uitkomst van dergelijk rapport soms maandenlang moesten wachten, kwam het eindresultaat van dit rapport verrassend snel, amper twee weken later, met een duidelijke conclusie. In het rapport ontbreken evenwel de geboortedata van Heydrichs moeder en van zijn grootvader, en van drie van de vier overgrootouders. Toch schreef



11 “Friedrich-Carl Freiherr von Eberstein. Führer des neuen SS-Oberalschnitts Mitte zu Dresden”, in: *Saale-Zeitung*, 27 maart 1934.

12 Bundesarchiv, Berlin-Lichterfelde, SS-personeelsdossier Heydrich, cat. nr. PA nr. H.222 A.

Gercke in zijn document: "Ik ben volledig verantwoordelijk voor alle informatie in dit rapport en verklaar mij bereid indien nodig het ook voor de rechtbank te verdedigen".

Hoewel daarmee voor de partij "alle omstreden vragen opgehelderd" waren, liet Heydrich verder onderzoek doen naar joodse voorouders. Volgens sommige bronnen maakten Himmler en Hitler gebruik van Heydrichs angst. Die bronnen waren ontoereikend, maar eenieder die het span heeft zien samenwerken, merkte hoe zeldzaam onderdanig Heydrich zich tegenover Himmler gedroeg. Was hij bang dat zijn nazi-carrière even onverhoeds kon eindigen als zijn marineloopbaan?

4. Op 1 juni 1931 trad Heydrich in Hamburg toe tot de NSDAP, lidmaatschapsnummer 544.916, en op 14 juli 1931 werd hij opgenomen in de SS onder nr. 10.120¹³. Himmler, die hem na een kort onderhoud onmiddellijk opnam in de SS, was een merkwaardig bleke man, breekbaar en afstandelijk, die er absoluut niet uitzag als de leider van een organisatie van noordse krijgers volgens het rassenschoonheidsideaal van Hitler. In dat beeld paste Heydrich veel beter. Himmler was klein en tener, vooral als hij zijn zwarte uniform niet aanhad. Zijn kille blauwe ogen verborg hij achter een randloze knijper, zijn snor en zijn haren waren kort geschoren, als bij een militair, en zijn kin liep bijna zonder hoek over in zijn hals. Op 6 januari 1929 had Hitler hem benoemd tot Reichsführer-SS, in plaats van Eberhard Heiden. Himmler, sinds 1925 lid van de SS (nr. 168), was nog diens plaatsvervanger geweest. De Schutzstaffel telde in die dagen ongeveer 280 man, maar onder Himmlers leiding groeide ze dra uit van een oorspronkelijk als lijfwacht van de Führer geconcipeerde eenheid van strijdbare mannen – de "Stosstrupp Adolf Hitler" – tot een zorgvuldig geselecteerde en streng gedrilde garde-eenheid binnen de SA. Himmler maakte het motto "Mijn eer heet trouw" tot haar lijfspreuk, die in koppelgespen en eredolken werd gestanst. In Hitler zag Himmler, zoals hij in 1940 terugblikkend zei: "één van de grote stralende verschijningen die altijd in het Germaanse ras opkomen als het in een diepe fysieke, geestelijke en psychische crisis verkeert"¹⁴. Hij verafgoodde hem sinds hij *Mein Kampf* had gelezen, en Hitler maakte gebruik van de absolute loyaleit van de "trouwe Heinrich" om zijn doel te bereiken. Maar Himmler verkeerde niet op zo intieme voet met de Führer als bv. voormalig topvliegenier Herman Göring of propagandist Joseph Goebbels uit het Rheinland. Bij hen liet Hitler zich uitnodigen om te komen eten en overnachten; hij is ook in Himmlers huis in Waldtrudering geweest en later ook in Gmund, maar nooit voor lang. Himmler mocht dan wel een miezerig mannetje zijn, hij was net als Hitler een tacticus van de macht, die zijn doel met veel geduld en grote standvastigheid nastreefde. "Het is een



13 Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde, SS personeelsdossier Heydrich, cat. nr. PA nr. H 222 A.

14 Guido KNOPP, *Hitlers Helfer*, dl. 1, München? 1996, p.149.

fundamentele fout Himmler te onderschatten” schrijven zijn biografen Fraenkel en Manvell. Hij was iemand met “hartstochtelijke overtuigingen”, voor wie de macht het middel was om een zelfopgelegde Messiaanse missie te volbrengen in dienst van het Germaanse ras¹⁵. Himmler wist handig gebruik te maken van mensen en goedegeoliede organisaties. Daartoe behoorde in de eerste plaats een voorsprong aan informatie op vriend en vijand en in Heydrich zag Himmler de man die deze machtige kennis aan zijn SS kon verschaffen.

5. In Beieren namen de nationaal-socialisten de macht iets later over dan in Berlijn. De “machtsgreep” startte op 27 januari 1933. Precies op die dag wilde Heydrich naar Berlijn verhuizen. Nu bleef hij, weldra samen met Himmler, hoofd van de nieuw opgerichte Politische Polizei van heel Beieren. Hij wilde, zoals hij tegen Lina zei: “de stal even uitmesten” voor hij zich weer volledig aan de SD zou wijden¹⁶. De beide leiders van de SS begonnen aan hun werk met de arrestatie van honderden communisten. Ze konden zich daarbij baseren op de noodverordening “tot bescherming van het Duitse volk”, die nauwelijks 24 uur na de zogenaamd door communisten gestichte brand in de Rijksdag van 27 februari 1933 was afgekondigd. Het was het nieuwe bestel van de fascistische dictatuur: onrecht kreeg kracht van wet. En Hitler gaf er de uitleg bij: “Er is nu geen mededogen meer; wie ons in de weg loopt wordt neergesabeld”¹⁷. Himmler en Heydrich bekleedden nog maar amper twee weken hun nieuwe functie of de gevangenen zaten al overvol. Op 22 maart 1933 opende Himmler in een stilgelegde kruitfabriek aan de rand van Dachau een kamp voor maximaal vijfduizend “arrestanten in preventieve hechtenis”. Heydrich noemde het ambtelijk kort en bondig “KL” – “Konzentrationslager”, concentratiekamp.

Heydrich wilde er in juli zelfs de Nobelprijswinnaar voor literatuur Thomas Mann gevangen zetten omdat deze een “on-Duitse, voor de nationale beweging vijandige, marxistische en joden welgezinde houding” vertegenwoordigde¹⁸. Maar de schrijver, die met vakantie in Zwitserland was, keerde niet meer terug naar zijn vaderland. Zijn eigendommen in München werden in beslag genomen. Op 11 september 1933 werd de bewaking van Dachau in handen gegeven van de SS. De daarop volgende dag schoten SS-bewakers de eerste drie joden dood. Een vierde overleefde zwaargewond en gaf hen nog in het ziekenhuis aan. Officieren van justitie stelden een onderzoek in en troffen een kamp aan waarin de mensenrechten met voeten werden getreden. Maar ze bereikten niets. Heydrich maakte het hun door weigeringen, verdragingsacties en intimidatie zo moeilijk dat ze het ten slotte opgaven.



15 Heinrich FRAENKEL & Roger MANVELL, *Himmler. Kleinbürger und Massamörder*, Herrsching, 1981, p. 81.

16 Lina HEYDRICH, *Leben mit einem Kriegsverbrecher* (met commentaar van Werner Maser), Pfaffenhofen, 1976 (kopie), p. 38.

17 Guido KNOPP, *Hitler. Eine Bilanz*, München, 1997, p. 187.

18 Verklaring van Heydrich aan generaal Von Epp, rijksstadhouder van Beieren, 12 juli 1933.

Niet langer lastiggevallen door allerlei gerechtelijke controles groeide het concentratiekamp Dachau, zoals de plaatselijke historicus Hans-Günter Richardi schreef, uit tot “school van het geweld”: voorbeeld voor de concentratie- en vernietigingskampen die zouden volgen, opleidingsplek voor mensen die zo’n kamp runden – zoals de commandant van Auschwitz Rudolf Höss en de “jodengevolmachtigde” Adolf Eichmann -; broedplaats voor de beulsknechten van de concentratiekampen, die vanaf 1936 behoorden tot de zogenoemde “SS-Totenkopfverbände”. De talloze “wilde” martelkampen waar de Sturmtruppen van de SA meteen na de “machtsgreep” willekeurig roden en joden in hadden gegoid, maakten nu plaats voor de georganiseerde terreur, marteling en moord, bedreven met Duitse degelijkheid. Baas van de kampen werd Theodore Eicke, wiens motto luidde: “Tolerantie is een teken van zwakte”.

“Papa Eicke” liet gevangenen om kleine vergrijpen volgens een streng gehanteerde straflijst met de bullepees halfdood slaan, of helemaal dood. Als “inspecteur” van de KL’s richtte hij later op basis van het ‘model-Dachau’ de verschrikkingsoorden Sachsenhausen, Buchenwald en Ravenbrück in. Van de 206.000 gevangenen in Dachau van 1933 tot 1945 overleefden 31.591 de gevangenschap niet – terwijl Dachau geen “vernietigingskamp” was!

Om hun gruwelijke visioen van de “vernietiging van de staatsvijanden” volledig te kunnen verwezenlijken, moesten Himmler en Heydrich naar Berlijn, naar de ware “hoofdstad van de beweging”: daar ontmantelde Hitler vrijheid en democratie, daar droomde de baas van de SA Röhm van een “tweede revolutie”, daar bouwde Göring een Geheime Staatspolizei op. Heydrich liet zich in zijn Baypopo (Bayerische Politische Polizei) door politisecretaris Heinrich Müller, die hij omwille van zijn kennis van het communistische systeem zonder scrupules in zijn oude functie had gehandhaafd, voorlichten over Jozef Stalins onderdrukkings- en spionagegegaan GPU en over de methoden die men er daar op nahield. Een centrale politiemacht in het Rijk in plaats van de versplinterde politie-eenheden van de deelstaten leek hem de voorwaarde voor het behoud van de nazi-staat, die op die manier onder de Reichsführer een SS-staat zou worden.

Dat was het idee van Heydrich. Himmler vond het meteen een goed plan: vanaf de herfst van 1933 wist hij langzaam maar overal het hoofdcommissariaat van de Politische Polizei in handen te krijgen, van Lübeck tot Schaumburg-Lippe. Op 20 april 1934 werd Himmler het hoofd van de Geheime Staatspolizei, Heydrich als vanouds plaatsvervanger, en tegelijk nog steeds de baas van de SD, die vanaf 6 juni 1934 de enige geheime dienst van de NSDAP zou worden. Het duo Himmler/Heydrich had vanaf dat moment vrij spel. Ook al werkte Heydrichs “kille, rationele zucht naar kritiek”¹⁹ Himmler soms op de zenuwen en maakte Heydrich zich thuis vrolijk over Himmlers “frikkerige gedrag”²⁰ en diens geneuzel over



19 Kersten FELIX, *Totenkopf und Treue. Heinrich Himmler ohne Uniform*, Hamburg, 1952, p.130.

20 Lina HEYDRICH, *op. cit.*, p.169..

hunenbedden en germanen cultus, de twee bleven onafscheidelijk. “Reinhard Heydrich is zonder Himmler niets, en Heinrich Himmler is met Heydrich alles” oordeelde de latere verzetsstrijder Hans Bernd Gisevius, die beiden heeft gekend²¹. “Die man op de achtergrond met zijn fanatisme en zijn onvermoeibare waakzaamheid, met zijn korte, heldere voordracht en zijn onverbiddelijke conclusies, die technicus van de terreur met zijn onuitputtelijke dossiers, die “gelovige” is de eigenlijke stichter, ideoloog en organisator van de SS-staat”²².

Himmler en Heydrich leverden een staaltje vakwerk af in de “Nacht van de lange messen”, de nacht van 30 juni op 1 juli 1934. Ze verlostten hun Führer van de eigenzinnige SA. Hitler had de Sturmabteilung in de jaren ‘20 gecreëerd als een eenheid die hem privé moest beschermen. Toen de leden eenmaal de eed op Hitler hadden afgelegd, sloegen ze als beveiligingsdienst tijdens bijeenkomsten en demonstraties iedereen genadeloos in elkaar die het waagde kritiek te hebben op nationaal-socialistische ideeën, en de SA werd daarmee voor de NSDAP een instrument van de terreur. Maar die groep vechtersbazen, die in juni 1934 was uitgegroeid tot een afdeling van 4,5 miljoen leden, had een eigen dynamiek ontwikkeld en eiste hervormingen.

Het bruine miljoenenleger was Hitler tot last geworden, vooral omdat hun homoseksuele stafchef Röhm graag het leger wilde overnemen en daarmee het officierskorps tegen de haren instreek- en Hitler had dat korps nodig voor zijn veroveringsplannen. Het was een gunstige gelegenheid om gebruik te maken van Hitlers angst dat de SA zich zou verzelfstandigen. Er kon nu definitief worden afgerekend met daadwerkelijke en potentiële vijanden. Samen met Goebbels, Göring en Himmler overtuigde Heydrich de Führer ervan dat er een putsch tegen hem werd beraamd. Het was Heydrich die met behulp van zijn geheim kaartenstelsel een lijst van SA-leiders, die geliquideerd moesten worden, leverde. Tien SA- en nazi-functionarissen werden daarop onverbiddelijk doodgeschoten. Een gerechtelijk proces of zelfs maar een verhoor is er nooit geweest. In verband met de ‘Röhm-putsch’ vonden in de dagen van 30 juni tot 2 juli 1934 “wegens hoogverraad en landverraad” in totaal 89 personen de dood – en niet alleen leden van de SA. Heydrich liet gewoon ook de persoonlijke vijanden van Hitler in één bloedige moeite uit de weg ruimen.

Hitler en zijn moordcommando deden niet veel moeite hun daad te rechtvaardigen. In de achteraf uitgevaardigde “Wet betreffende maatregelen in geval van staatsnoodweer” van 3 juli 1934 heet het kort en bondig: “De rijksregering heeft tot de volgende wet besloten, die hiermee wordt afgekondigd. Enig artikel: de voor het neerslaan van hoog- en landverraderlijke aanvallen op 30 juni en 1 en 2 juli 1934 uitgevoerde maatregelen zijn als staatsnoodweer rechtmatig”²³.



21 Hans-Bernd GISEVIUS, *Adolf Hitler. Versuch einer Deutung*, Gütersloh, z.j., p. 263.

22 *Ibidem*, p. 264.

23 RGBL I, 1934, p. 529, in Norbert FREI, *Der Führerstaat, National-Sozialistische Herrschaft 1933 bis 1945*, München, 1987, p. 33...

Uit de “Bartholomeusnacht” van de nazi’s kwam de SS als overwinnaar te voorschijn. Het werd op 20 juli 1934 een zelfstandige organisatie; de SA speelde in het vervolg geen rol meer. Heydrich werd bevorderd tot SS-Gruppenführer en was sindsdien gevreesd als een van de meest sinistere demonen van het Derde Rijk. Hij was op dat moment pas 30 jaar oud. Het viel niet weinig tijdgenoten op dat Heydrich ondanks al zijn macht een verscheurd mens bleef. Uiterlijk alleen al was hij enerzijds een flinke, sportieve, harde soldaat en anderzijds een zachte, beleefde en feminiene vriend der muzen; een priemende blik en een ratelende toon paarden zich aan zachte handen en heupen. Een criminoloog noemde hem na de oorlog “ambivalent schizoïde”. Hij schijnt zelfs een keer, toen hij dronken was, op zijn spiegelbeeld te hebben geschoten en te hebben uitgeroepen: “Heb ik je eindelijk te pakken, schoft die je bent”²⁴.

6. Al in juni 1940 zag Heydrich in dat het “jodenvraagstuk” niet langer “door emigratie” opgelost kon worden. “Een territoriale *Endlösung* is daarom noodzakelijk”²⁵. Het blijft de vraag of hij daarmee al de genocide bedoelde. De “nationale herverkavelaar” Himmler wees nog in mei 1940 in een memorandum aan Hitler in elk geval uit innerlijke overtuiging “de bolsjewistische methode van de fysieke uitroeiing van een volk als on-Germaans en in de praktijk als onmogelijk” af²⁶. Heydrich daarentegen schrok voor geen enkele onmenselijke daad terug. “De macht, dat was zijn God” oordeelde zijn SD-medewerker Wilhelm Höttl. Het leven van anderen was voor Heydrich niet een op zichzelf staand goed dat bescherming verdiende; als het doel, de macht, het vereiste, werd het gewoon weggevaagd²⁷.

Heydrichs vertrouweling Walter Schellenberg vond hem een roofdier²⁸. Rechtskundig adviseur Werner Best, met wie Heydrich in 1940 brak wegens diens “formalistische” houding, zag in hem “de meest demonische persoonlijkheid van alle nazi-leiders”, die “een onbewuste, vanzelfsprekende onmenselijkheid” aan de dag legde, waarbij “hij zich geen rekenschap geeft van wat er allemaal platgewalst wordt”²⁹. Voor de buitenwereld bleef Heydrich in elk geval, zoals Hitler hem omschreef: “de man met het ijzeren hart”³⁰.



24 Carl Jacob BURKHARDT, *Meine Danziger Mission*, München, 1960, p. 57.

25 Brief van Reinhard Heydrich aan minister van Buitenlandse Zaken von Ribbentrop over de joodse emigratie, 24 juni 1940 (afschrift), Pol XII 136.

26 Peter LONGERICH, *Politik der Vernichtung- Eine Gesamtdarstellung der nationalsozialistischen Judenverfolgung*, München, 1998, p. 273 ev.

27 Walter HAGEN (alias Wilhelm Höttl), *Die geheime Front. Organisation, Personen und Aktionen des deutschen Geheimdiensten*. Linz/Wenen, 1950, p. 27.

28 Walter SCHELLENBERG, *Memoiren*, Keulen, 1959, p. 36.

29 Werner BEST, „Reinhard Heydrich“, in: Siegfried MATLOK, *Dänemark in Hitlers Hand*, Hussum, 1988, p. 160 ev.

30 Walter SCHELLENBERG, *op. cit.*, p. 35.

Zo trad hij in de lente 1941 op het exercitieterrein in Pretzsch aan de Elbe ook aan voor de verzamelde leiders van de pasgevormde Einsatzgruppen van Sipo en SD om ze voor te bereiden op hun grootse moordtaak: “de oorlog tussen twee wereldbeschouwingen”, de oorlog tegen de door de communisten beheerste en door vijf miljoen joden bewoonde Sovjet-Unie was aanstaande. “De joden in het oosten” galmde Heydrich volgens ooggetuigen, “zijn het intellectuele reservoir van het bolsjewisme en moeten daarom naar de mening van de Führer vernietigd worden”³¹. Bij een nabespreking in Berlijn wilde een commandoleider het nog even zeker weten: “Moeten we de joden doodschieten?” Heydrich voer tegen hem uit: “dat was toch vanzelfsprekend”³².

Over het “jodenvraagstuk” had het hoofd van het RSHA bijna dagelijks overleg met zijn baas Himmler, die op zijn beurt direct contact met Hitler had, van wie in het grootste geheim de bevelen kwamen. Terwijl Himmler huiverde voor de “vreselijkste taak die een organisatie kon krijgen”, vatte Heydrich die op als een beroep op zijn kwaadaardigheid³³. Hij oefende druk uit op de SS-Führer door enkele belangrijke afdelingsleiders van zijn RSHA aan het hoofd te stellen van de vier Einsatzgruppen of onderafdelingen ervan, “om staal in hun aderen te gieten. Ze moesten leren genadeloos te handelen” en “de dood te geven en te nemen”³⁴. Zonder enige tegenspraak vervuilden jurist Otto Ollendorf, rechercheur Arthur Nebe en socioloog Frans Alfred Six hun bezigheden: ze waren niet langer *Schreibtischmörder*, maar moordcommandanten. Dat was precies zoals Heydrich zijn SD als elite van de SS en de NSDAP wilde zien: nooit een “bureaucratisch ambtenarenclubje”, altijd een “strijdlustige linie”.

Heydrich is nooit ter plekke geweest om een slachting met eigen ogen te zien. Op een keer werd hem in Berlijn een smalfilm van een massa-executie getoond. Geagiteerd sprong hij op en eiste dat er een andere methode zou worden ontwikkeld. Omdat ook Himmler al tot dezelfde conclusie gekomen was, zochten Heydrichs beulen de effectiefste manier van massamoord. Eerst kwam men op het idee van mobiele gaskamers, om vervolgens over te gaan tot het bouwen van vaste gaskamers in concentratiekampen. Op 3 september 1941 testten SS-mensen voor het eerst een gaskamer uit op Russische gevangenen in het concentratiekamp Auschwitz, dat op bevel van Himmler gigantisch werd uitgebreid. Commandant Rudolf Höss liet gekristalliseerd blauwzuur gebruiken, dat tot dan toe alleen als insectenverdelger bekend was: Zyklon B werd het dodelijke gas voor de meeste van de 1,1 miljoen slachtoffers van Auschwitz en Birkenau. In oktober kondigde



31 Helmut KRAUSNICK, *Hitlers Einsatzgruppen. Die Truppe des Weltanschauungskriegs 1938- 1942*, Frankfurt am Main, 1985, p. 158.

32 Michael WILDT, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamts*, Hamburg, 2002, p. 484.

33 Peter LONGERICH, *Das ungeschriebene Befehl, Hitler und der Weg zur Endlösung*,

34 GISEVIUS, *Wo ist Bebe? Erinnerungen an Hitlers Reichskriminaldirector*, Zürich, 1966, p. 24.

Heydrich voor speciale Kommandos in Mogilev aan: “Binnenkort zullen joden alleen nog maar worden vergast”³⁵. Het eerste massavernietigingskamp werd op 7 december 1941 Chelmno (Kulmhof) bij Lodz. In tegenstelling tot Auschwitz of Treblinka viel dat kamp onder de bevoegdheid van Heydrichs Sicherheitspolizei; binnen vijftien maanden stierven er 150.000 mensen.

7. Met de op gang komende holocaust schoof Heydrich vanaf begin 1941 meer op naar het centrum van de macht, waar de belangrijkste beslissingen genomen werden. Historicus Eberhard Jäckel: “De belangrijkste architect van de genocide was niet Himmler, maar Heydrich. Hij legde zelfs Hitler het vuur aan de schenen³⁶. Na overleg met Hitler legde Heydrich diens plaatsvervanger Göring op 26 maart 1941 een ontwerp voor “ ter oplossing van het jodenvraagstuk” en liet zich op 31 juli door Göring schriftelijk de opdracht geven, “op korte termijn een integraal plan in te dienen, inclusief organisatorische, zakelijke en materiële maatregelen, ter voorbereiding van de uitvoering van de nagestreefde *Endlösung* van het jodenvraagstuk”, de vrijbrief voor de volkenmoord³⁷.

In die tijd al gingen ingewijden ervan uit dat de massamoorden in de Sovjet-Unie slechts de opmaat waren voor de algehele volkerenmoord. In een brief van 6 augustus 1941 verwees de leider van Einsatzgruppe A, Heydrichs vertrouweling Walther Stahlecker, naar “principiële, schriftelijk niet nader toe te lichten bevelen” van de leiding van de Sicherheitspolizei tot “algehele zuivering van alle joden in Europa”, bevelen die nu elk ogenblik konden worden gegeven³⁸.

In de zomer van 1941 riep Heydrich het hoofd van de afdeling joden Adolf Eichmann bij zich en zei tegen hem: “De Führer heeft bevel gegeven tot de fysieke vernietiging van de joden”. De altijd doordatelende spreker laste een hoogst ongebruikelijke pauze in, “alsof hij het effect van zijn woorden wilde proeven” zoals Eichmann later tijdens het Israëlitische politieverhoor verklaarde³⁹. Heydrich gaf hem het bevel naar SS- en politie leider Odilo Globocnik in Lublin te gaan: “De Reichsführer SS heeft hem daartoe al de nodige orders gegeven. Ga maar eens kijken hoe het daarmee staat”⁴⁰.



35 Ralf OGORRECH, *Die Einsatzgruppen und die ‘Genesis der Endlösung’*, Berlijn, 1996, p. 214.

36 Interview van Mario R. Dederichs met Eberhard Jäckel, 8 april 2002.

37 Hoofd van de Sicherheitspolizei en de SD: schrijven aan het hoofd van het SS- Personalshauptamt, SS-Gruppenführer Schmitt, 25 januari 1942, met als bijlage een schrijven van Göring, dd. 31 juli 1941, met opdracht inzake *Endlösung* van het joden-vraagstuk, IMT, XXVI, 710- PS.

38 Michael WILDT, *op. cit.*, p. 613. Walter Stahlecker, inzake Ontwerp voor de opstelling van voorlopige richtlijnen van de behandeling van de joden in het gebied van het rijkscommissariaat Ostland (met de hand gecorrigeerd ontwerp), 6 augustus 1941, Staatsarchiv Riga, 1026-1-3.

39 Jochen VON LANG, *Das Eichmann-Protokoll. Tonbandaufzeichnungen des Israëlitischen Verhöre*, Gütersloh, z.j., p. 69.

40 *Ibidem*, p. 69.

Inderdaad had Himmler Globocnik met de bouw van een reeks kampen belast, een opdracht die binnen één jaar leidde tot de vernietigingskampen Belzec, Sobibor, Treblinka en Majdanek, de moordfabrieken voor twee miljoen joden. Op 15 oktober 1941 begonnen de lang geplande massadeportaties uit het rijksgebied “in dagelijkse transporten van elk duizend personen”, zoals Heydrich vier dagen later aan Himmler meldde⁴¹. Vóór de winter waren 50.000 Duitse Joden in Lodz (Lizmannstadt), Riga, Kaunas (Kanen) en Minsk bijeengebracht. De meeste werden er aanvankelijk ingekwartierd in overvolle getto's. Maar toen SS-Führer in Ostland, Friz Jeckeln, op 30 november 1941 1035 joden uit Berlijn direct vanuit de trein naar het Rumbulibos bij Riga liet brengen om ze daar, tegen het bevel van Heydrich in, te laten doodschieten, haalde hij zich een ernstige vermaning van Himmler op de hals. Als het om moorden ging werd er op laag niveau toch al te veel naar eigen goeddunken gehandeld, symptoom van het feit dat de mensenverachting van bovenaf de haat en de moord van onderop aanwakkerde. Dat stoorde de Führer niet. “Eerst de joden schrik aanjagen en ze dan uitroeien, dat is goed”, zei hij op 25 oktober bij het avondeten tegen Himmler en Heydrich⁴².

Op 12 december 1941 herinnerde Hitler de gowleiders in de privé-vleugel van de Rijkskanselarij aan zijn “voorspelling” van 1941. Goebbels schreef erna in zijn dagboek: “De Wereldoorlog is begonnen, de vernietiging van alle joden moet het noodzakelijke vervolg zijn”⁴³. Een andere deelnemer aan die zitting, de gouverneur van Polen Hans Frank, vertelde op 16 december in Krakau als eindconclusie van zijn betoog over de nieuwe wending van de oorlog in Rusland: “We moeten de joden overal vernietigen waar we ze maar tegenkomen”⁴⁴.

Enmaal benoemd tot stadhouder van Bohemen en Moravië in Praag, en tegelijk hoofd van de RSHA in Berlijn, waande Heydrich zich nu een waarachtig staatsman in plaats van wat hij werkelijk was, een staatsmisdadiger. Inzake het jodenvraagstuk, de belangrijkste preoccupatie van het Reichssicherheitshauptamt, drong Heydrich vooral aan op een harder en doortastender optreden en viel hij steeds meer op als “voortdurende aanjager van de radicaalste objectieven van



41 Expresbrief van Heydrich aan Reichsführer-SS Himmler over de verplaatsing van joden uit het Derde Rijk naar het getto Litzmannstadt, van 19 oktober 1941.

42 Peter WITTE, Michael WILDT, Martina VOIGT, Dieter POHL, Peter KLEIN, Christian GERLACH, Christoph DIECKMAN en Andrei ANGRICK, *Der dienstkalender Heinrich Himmlers 1941/42*, Hamburg, 1999, p. 246.

43 *Goebbels Tagebücher*, aantekening van 13 december 1941, geciteerd naar Christian GERLACH, *Krieg, Ernährung, Völkermord. Deutsche vernichtungspolitik in Zweiten Weltkrieg*, Hamburg, 1998, p. 72.

44 Robert W. KEMPNER, *Eichmann und Komplizen*, Zürich, 1961, p. 72.

45 Interview van Mario R. Dederichs van de auteur Edouard Husson (Edouard HUSSON, *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Parijs, 2000).

Hitler”, zoals de Franse historicus Edouard Husson het uitdrukte⁴⁵. Hij probeerde zijn macht uit te breiden ten koste van Alfred Rosenberg de kolonisator van het Oosten, van Oswald Pohl de hoofdopzichter van de concentratiekampen, en van Hans Frank de gouverneur-generaal van Polen.

Hoewel het hoofd van de contra-inlichtingendienst Wilhelm Canaris, zijn vroegere meerdere bij de marine, als buurman in Berlijn en als ruitervriend redelijk bevriend met hem was, dwong hij hem zich met militaire spionage ten behoeve van de SD bezig te houden. Met de Wehrmacht kreeg hij het aan de stok over de bloedbaden in het Oosten en over de jodendeportaties. Toen de militairen in oktober 1941 bezwaar maakten tegen het feit dat agenten van de RSHA in Parijs aanslagen op zeven synagogen hadden gepleegd, bulderde Heydrich terug dat hij eigenlijk ook geen begrip verwachtte voor dergelijke “maatregelen in de confrontatie met wereldbeschouwelijke tegenstanders, maar hij wist wat hij deed”. Sinds jaar en dag “was zijn taak de *Endlösung* van het jodenvraagstuk in Europa⁴⁶”.

Bij die opdracht drong Heydrich aan op “afstemming van de richtlijnen”. Daarvoor kwamen op de besneeuwde middag van 20 januari 1942 in een villa aan de Berlijnse Wannsee 14 staatssecretarissen, afdelingsleiders en politiefchefs – maar geen militairen – bijeen, allemaal betrokken bij instanties die bevoegd waren in “joodse aangelegenheden”. Heydrich voerde het hoogste woord: zijn concept was voorbereid door afdeling IV B4 onder leiding van SS-Obersturmbanführer Adolf Eichmann. Die maakte op nauwkeurige aanwijzing van Heydrich ook de notulen van de vergadering, waarvan slechts één van de in totaal 30 exemplaren bewaard is gebleven.

De Wannsee-conferentie betekende niet het begin van de volkerenmoord: die was door Heydrich al op gang gebracht met zijn Einsatzgruppen in Polen in 1939 en in de Sovjet- Unie in 1941. De vernietigingskampen Auschwitz, Belzec, Majdanek en Maly Trostinez werden al gebouwd. Na diverse inspectiereizen naar de doodskampen door Eichmann was de keuze al gevallen op gaskamers en crematoria als de meest efficiënte manier van massamoord, en Zyklon B was al in september 1941 in Auschwitz “getest”.

Maar de beslissing over de concrete uitvoering van een alomvattende radicale uitroeingspolitiek had Hitler na lang wikken en wegen pas in de herfst van 1941 genomen, zoals de Amerikaanse historicus van de holocaust Christopher R. Browning overtuigend heeft aangetoond. Hitler had nooit getwijfeld aan zijn principiële voornemen het door hem gehate ras te elimineren, en had hij zijn plan na het begin van de veldtocht tegen Rusland nogmaals uitdrukkelijk bevestigd. Maar de Führer aarzelde telkens weer om definitief het groene licht te geven. Zijn instemming met massadeportaties en vernietigingskampen schijnt sterk

beïnvloed te zijn door de militaire situatie aan het Oostfront. Als hij zich voor een ogenblik overwinnaar voelde, zette hij belangrijke stappen in de richting van de *Endlösung*. Als hij niet zeker was van de militaire overwinning, aarzelde hij ook inzake de joden. Op 7 oktober 1941 slaagden Duitse tankdivisies erin Wjasma en Barsh te omsingelen. Bijna 700.000 Russische soldaten capituleerden. Hitler toonde zich “zeker van de overwinning” en vergat zijn twijfel over de transporten. De eerste deportatietrein vertrok van Wenen naar Lodz. Even later verlieten nog drie “jodentransporten” Praag, Luxemburg en Berlijn. Het vernietigingsprogramma was definitief op gang gebracht.

De bijeenkomst van veertien gedistingeerd ogende staatsdienaren in Wannsee op 20 januari 1942 opende dus niet de deuren van de holocaust. Die stonden al wijd open. Maar het markeert wel een belangrijke stap op weg naar de moord op zes miljoen joden – vanaf dat moment was er geen weg terug meer mogelijk. Wat eraan voorafging was volgens Heydrich niet meer geweest dan het opdoen van “praktische ervaring voor de *Endlösung*”. Nu werd die ook schriftelijk vastgelegd. De sfeer was ontspannen, bijna vriendelijk. “Het ging er heel rustig, heel vriendelijk, heel beleefd en heel galant en aardig aan toe, er werden ook niet veel woorden aan de kwestie verspild, er werd cognac uitgereikt door ordonanssen, en toen was het weer allemaal voorbij”, schilderde notulist Eichmann in het proces in Jeruzalem het verloop van de bijeenkomst⁴⁷.

En in die vriendelijke sfeer werd het miljoenvoudige doodvonnis in quasi onschuldige en vaak ontstellend bureaucratisch klinkende zinnen vastgelegd. “De emigratie maakt als mogelijkheid het vraagstuk op te lossen van nu af aan, na goedkeuring door de Führer in dezen, plaats voor de evacuatie van de joden naar het oosten”, staat er in de notulen te lezen. “In grote arbeidscolonnes, waarbij mannen en vrouwen gescheiden zijn, worden de joden die tot werken in staat zijn naar aldaar gelegen gebieden gebracht voor wegeaanleg, waarbij zonder enige twijfel een groot deel door natuurlijke vermindering zal uitvallen”. “Het eventueel overblijvende restant, zonder meer het deel met de grootste weerstand”, moest, omdat het “een natuurlijke elite” vormde, als mogelijke “kiemcel” van een joodse wedergeboorte “*in die geest behandeld worden*”⁴⁸.

Met als doel de “*Endlösung*” voor 11 miljoen joden – inclusief degenen die in 1942 nog niet onder de knoet van de nazi’s zaten – zou “Europa van west naar oost uitgekamd” worden. Toen de gevangen Eichmann in 1960 door de Israëliërs werd gevraagd wat “*in die geest behandeld*” betekende, stotterde hij: “Gedood, gedood natuurlijk”⁴⁹. Toen op 24 juni 1942, om 9 uur, Heydrich overleed in het



47 Mark ROSEMAN, *Die Wannseekonferenz. Wie die NS-Bürokratie den Holocaust organisierte*, München, 2002, p. 126.

48 Kurt PÄTZOLD & Erika SCHWARZ, *Tagesordnung: Judenmord. Die Wannsee-Konferenz am 20 Januar 1942*, Berlijn, 1992, p. 105 ev.

49 *Ibidem*, p. 174.

Bulovka-ziekenhuis in Praag, ten gevolge van de gevolgen van een aanslag, veranderde er niets meer aan de *Endlösung*. Er stortte zich een enorme wraakgolf op Tsjecho-Slowakije, waarbij volledige dorpen, zoals Lidice, werden uitgemoord, maar de *Endlösung*, de uitroeiing van de Europese Joden ging onverminderd voort, zelfs toen de Wehrmacht slag na slag verloor tegen het Rode Leger. Zoals reeds eerder vermeld was eigenlijk Heydrich de architect van deze massamoord, en niet zozeer de kippenboer Himmler, want H.H.H.H.: Himmlers Hersenen Heten Heydrich.



Waarheid en fictie achter de “Schindlerlijst”

Een biografisch en historisch onderzoek

Door Yves VAN DE STEEN

David M. CROWE, *Oskar Schindler. De biografie en het ware verhaal achter de Schindlerlijst*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006, 816 pp.

“Uns grettet, uns grettet “ (Jiddisch, 1948)¹

Na de persoonlijke verbeeldingen van het levensverhaal van Oskar Schindler door talentvolle kunstenaars als filmregisseur Steven Spielberg en romancier Thomas Keneally was het hoogtijd dat een beslagen historicus over deze delicate materie het woord zou voeren. Historicus David M. Crowe doet dit op meesterlijke manier. Deze Amerikaanse hoogleraar aan de Elon University is niet de eerste de beste. Hij publiceerde eerder *A History of the Gypsies of Eastern Europe and Russia* en *The Baltic States and the Great Powers: Foreign Policy Relations 1938-1940* en werd hiervoor meermalen bekroond. Hij is o.m. President Emeritus van de Association for the Study of Nationalities van de Columbia University in New York en is lid van het Education Committee van het United States Holocaust Memorial Museum in Washington, DC.

Zijn research over het boek is uitputtend: hij heeft alles gelezen, heeft met iedereen gesproken en alle documenten en de bestaande geschiedschrijving over zijn onderwerp uitgeplozen. Zijn werk – inclusief een uitgebreid notenapparaat



1 Het was in de winter van 1947- 1948 in München. Ted Feder, voormalig dienstplichtige in het Amerikaans leger, was inmiddels plaatsvervangend directeur van het Münchense bureau van het American Jewish Joint Distribution Committee (het Joint, AJJDC). Zijn baas, Samuel L. Haber, riep Ted naar zijn kantoor en zei tegen hem: ‘Ted er staat een Duitser voor de deur die me wil spreken. Vraag hem wat hij wil en stuur hem weg’. Toen Ted Feder de personeelsruimte betrad zag hij een Duitser gehuld in traditioneel Beiers kostuum: behaaglijk warme Lederhosen (lederen kniebroek en kniekousen) en een jagershoedje met een veer. Terwijl Feder ongemakkelijk op de Duitser afliep, ging er een zijdeur open en een overlevende van de Holocaust riep in het Jiddisch ‘Uns grettet, uns grettet’ [Hij heeft ons gered, hij heeft ons gered]. Daarop viel hij op zijn knieën en begon de handen van de Duitser te kussen. De Duitser was Oskar Schindler.

en een uitmuntende bibliografie – is monumentaal. Alles over Schindler – van zijn prille jeugd tot zijn laatste levensdagen en zelfs nadien – kom je via dit boek te weten. Dankzij zijn brede eruditie heeft hij niet alleen het leven van Schindler minutieus in kaart gebracht maar bovendien een levensecht portret geschetst van de maatschappelijke werkelijkheid van destijds. Het eindresultaat is een monumentale, grondige en tot in de kleinste details afgewogen studie, het ultieme boek over deze uitzonderlijke mens.

Omdat het meesterwerk van Spielberg en de ontroerende roman van Keneally de bestaande voorstelling van leven en werken van Oskar Schindler nadrukkelijk hebben gekleurd, treedt de studie van Crowe in een voorgaande dialoog met beide, waarin zowel de kwaliteiten als de historische beperkingen ervan voor het voetlicht treden. De beproefde historicus Crowe laat al zijn bij naam en toenaam genoemde bronnen meewegen in zijn behoedzame eindoordeel over Schindler. Waarschijnlijk weet Crowe meer over Schindler en zijn wapenfeiten dan Schindler zelf ooit heeft geweten. De waardering van de lezer voor deze man, zijn gebreken, gaven en heldendaden groeit er alleen door, evenals het mysterie van zijn besluit ertoe. Oskar Schindler is de geschiedenis van een mens met talloze karakterfalen die door de nazi-terreur in Polen een gedaanteverwisseling onderging en zich ontpopte als de allergrootste Duitse Jodenredder. Het werk schetst nauwgezet de levensgeschiedenis van een man die aanvankelijk alleen zijn eigenbelang in het oog hield en uiteindelijk – in de ware zin van het woord – een altruïst werd.

Oskar Schindler 1908-1935

Oskar Schindler werd op 28 april 1908 geboren in Svitavy (Duits: Zwittau) een stad in Moravië die destijds tot de Oostenrijks-Hongaarse dubbelmonarchie behoorde. Evenals veel van hun naaste burens bestond de familie van Schindler uit Sudeten-Duitsers (Zuid-Duitsers uit het Sudetenland). Hun taal en cultuur waren in de eerste plaats Duits, in tegenstelling tot de overheersende Tsjechische cultuur in andere delen van het door Tsjechen bewoonde Bohemen en Moravië. De familie van Schindler was oorspronkelijk in het begin van de 16^{de} eeuw vanuit Wenen hierheen getrokken. Oskars vader, Johann (Jan) Hans, was afkomstig uit het dorp Moravský Lácnov (Duits: Mährisch-Lotschnau). Oskars moeder, Franziska (Frantiska) 'Fanny' Luster, kwam uit hetzelfde dorp, ze huwde in 1907 Johann 'Hans' Schindler. Oskar was de oudste van twee kinderen. Zijn zuster, Elfriede, zag in 1915 het levenslicht².

Voor de wereldwijde economische depressie van de jaren dertig verdiende Hans Schindler een dikbelegde boterham met het vervaardigen en verhandelen van landbouwwerktuigen. Hij zag er op toe dat de familie trouw bleef aan haar Oostenrijks-Duitse wortels, ook nadat Svitavy na 1918 tot de Tsjecho-Slowaakse



2 Österreichisches Patent Büro, Wenen, 'Bericht über Oskar Schindler', 12 december 1991, Yad Vashem, Departement of the Righteous, M 31/ 20.

Republiek ging behoren. Na de Tweede Wereldoorlog betitelde Oskar Schindler zichzelf steevast als een Oostenrijker ter onderscheiding van de “Pruisen”, die hij de schuld voor de gruwelen van de oorlog in de schoenen schoof. Hij was ook trots op zijn afkomst als Sudeten-Duitser. Oskar werd katholiek gedoopt toen hij een maand oud was. Hoewel hij zijn hele leven katholiek bleef, lijkt het katholieke geloof hem verder koud te hebben gelaten, ten minste tot de laatste jaren van zijn leven³.

Er is weinig bekend over de kinderjaren van Oskar, maar zijn vaders zwak voor drank en vrouwen zal ongetwijfeld een stempel op het huiselijke leven hebben gedrukt. In 1915 ging Oskar naar de *Volksschule* (de basisschool) in Svitavy en nadien bezocht hij de *Realschule* (de middenschool). Later ging hij naar het *Höheres Realgymnasium* (het technisch lyceum), waar hij in 1924 van school werd gestuurd nadat hij zijn rapport had vervalst. Na terugkeer op school noemden zijn klasgenoten hem “Schindler de oplichter”.

Oskar maakte zijn school af, maar was slechts een middelmatige student en slaagde niet voor zijn *Abitur*-examen, dat hem toegang tot de universiteit en technische hogeschool had moeten verschaffen. Na de oorlog vertelde hij de mensen altijd dat hij een zakenman was, geen wetenschapper. Na het *Realgymnasium* bekwaamde hij zich op vakscholen in Brno in werktuigbouw en verwarmingstechniek.

Emilie ‘Milli’ Pelzl maakte kennis met Oskar in de herfst van 1927. Emilie, zeven maanden ouder dan Oskar, woonde in het kleine dorpje Staré Maletín (Duits: Alt Moletín) in Moravië. Svitavy, zo’n veertig kilometer ten zuidwesten ervan gelegen, was hierbij vergeleken een grote drukke stad. Emilie beweerde dat de familie al vanaf de middeleeuwen in deze regio had gewoond. Emilie, wier vader Jozef een welgestelde boer was, had een gelukkige jeugd. Ze koesterde warme herinneringen aan haar grootouders van vaders kant, die bij hen inwoonden, en aan haar oudere broer, Franz.

Oskar ontmoette Emilie tijdens een zakelijk bezoekje aan de boerderij van Jozef Pelzl in de herfst van 1927. Oskar die al drie jaar voor zijn vader werkzaam was, vergezelde hem toen deze aan de vader van Emilie een nieuwe elektrische generator voor hun woonhuis probeerde te slijten. Terwijl Hans uitgebreid over de voordelen van elektriciteit op de boerderij van Pelzl sprak, maakte Oskar, die Emilie omschreef als slank met “brede schouders, blond haar en felblauwe ogen” een ongeïnteresseerde indruk. Anderzijds kon Oskar volgens Emilie zijn ogen van haar niet afhouden. Na verscheidene bezoeken aan de boerderij van Pelzl slaagde Oskar er tenslotte in Emilies hart te winnen. Het huwelijk vond plaats in Svitavy op 6 maart 1928.

De Sudeten-Duitsers in Tsjecho-Slowakije, 1918-1938

De eerste stappen in de wereld van de politiek en pro-Duitse activiteiten zouden het leven van Oskar Schindler voorgoed veranderen. Zijn leven lang bleef Schindler trouw aan zijn Sudeten-Duitse wortels. Zijn activiteiten voor de Abwehr (Duitse contraspionage) in de jaren vlak voor de Tweede Wereldoorlog speelden zich af in de door Sudeten-Duitsers bewoonde gebiedsdelen van Tsjecho-Slowakije en de meeste van zijn collega-spionnen waren eveneens Sudeten-Duitsers. Hij bezocht bovendien herhaaldelijk Duitsland. De contacten en vaardigheden die hij als agent van de Abwehr opdeed waren doorslaggevend voor zijn latere successen in Krakau en Brünnlitz, even ten zuiden van Svitavy. Het was geen toeval dat hij er in 1944 voor koos om zijn fabriek in Krakau naar Brünnlitz te verplaatsen.

Zijn banden met het Sudetenland waren heel sterk en hij had gehoopt na de oorlog in dat deel van het voormalige Tsjecho-Slowakije een nieuw bestaan op te kunnen bouwen. Toen deze hoop vervloog, koesterde hij bittere wrok tegen de laatste Tsjecho-Slowaakse president van voor de oorlog, Edvard Benes, die hij een “charlatan” noemde. Hij vertelde Fritz Lang⁴ dat Benes de rechten van de Sudeten-Duitsers had ingeperkt voordat het gebied in 1938 door de Duitsers werd geannexeerd. Na zijn terugkeer uit Argentinië aan het eind van de jaren vijftig van de vorige eeuw raakte hij betrokken bij de Sudeten-Duitse gemeenschap in Frankfurt. Sommige van zijn meer liberale Duitse vrienden moesten niets hebben van de contacten van Oskar met de zogeheten *Heimatsvertriebenen* uit het Sudetenland, die ze als extreem behoudend beschouwden. Maar om Oskar Schindler en zijn nauwe banden met de Abwehr en Duitsland te kunnen begrijpen moeten wij rekening houden met de lastige situatie van de Sudeten-Duitsers in Tsjecho-Slowakije tussen 1918 en 1938. Het was de bakermat van Oskar Schindler.

De Tsjecho-Slowaakse Republiek ontstond aan het einde van de Eerste Wereldoorlog toen het Oostenrijks-Hongaarse rijk in stukken uiteenviel⁵. De nieuwe leiders van het land, president Tomáš G. Masaryk, minister van Buitenlandse Zaken Edvard Benes en minister van oorlog Milan Štefánik, stonden erop dat de gebiedsdelen van Bohemen, Moravië en Silezië met omvangrijke Duitse bevolkingsgroepen (3,1 miljoen) tot de nieuwe staat zouden behoren. Ondanks hun bereidheid tot samenwerking vonden de meeste Tsjechische Duitsers de rechten die de Tsjechische en Slowaakse politici in Praag hun toestonden onvolgende. De ingrijpendste politieke verandering onder de Sudeten-Duitsers was een verschuiving van de electorale stem van de gematigde Duitse partijen naar



4 Uit Wenen afkomstige Duits-Amerikaanse filmregisseur.

5 Joseph ROTSCCHILD, *East Central Europe between the two World Wars*, vol. IX, *A history Of East Central Europe*, Washington, University of Washington Press, 1990, pp. 76- 78. Victor S. MAMATEY, ‘The Establishment of the Republic’, in: Victor S. MAMATEY & Radomír LUZA (red.), *A history of the Czechoslovak republic, 1918- 1948*, Princeton, Princeton University Press, 1973, pp. 24- 27.

twee extreem-rechtse groeperingen: de Duitse Nationalisten (DNP- *Deutsche Nationalpartei*) en de Duitse nazi's (DNSAP- *Deutsche National-Sozialistische Arbeiterpartei*). Vóór de economische crisis hadden deze partijen slecht gepresteerd tijdens verkiezingen. Onder invloed van de economische teruggang verwierven de extreem-rechtse partijen in het Sudetenland grotere steun van de Duitstalige kiezers. In 1935 bracht de overgrote meerderheid van de Duitstalige kiezers een stem uit op de enige overgebleven extreem rechtse pro-nazipartij, de SDP (*Sudetendeutsche Partei*) van Konrad Henlein⁶.

De enorm gegroeide steun onder de Sudeten-Duitsers voor extreem rechts was gedeeltelijk een reactie op de uitgesproken nationalistische boodschap van Adolf Hitler en het succesvolle herstel door de nazi's van de onttakelde economie nadat Hitler op 30 januari 1933 als Kanselier de macht had gegrepen. Het vooruitzicht van een krachtige nazi-beweging van Sudeten-Duitsers binnen de eigen landsgrenzen verontrustte veel Tsjecho-Slowaakse politici, onder wie ook enkele Duitstalige. Ze waren bovenal bezorgd over het effect van een dergelijke beweging op de levensvatbaarheid van de Tsjecho-Slowaakse democratie⁷.

Oskar Schindler en de Abwehr

Je zou kunnen zeggen dat Oskar Schindlers werk voor de Abwehr een afspiegeling was van zijn opvattingen over de verschillende stromingen binnen de nazibeweging in Tsjecho-Slowakije en Duitsland, dan wel deze opvattingen mee kleurde. De Abwehr en Heydrichs SD en Gestapo waren gezworen vijanden. Al vroeg in zijn loopbaan als agent van de Abwehr ontwikkelde Oskar wantrouwen jegens de SD, de Gestapo en andere organisaties van de nazipartij, wat zijn handel en wandel tijdens de Tweede Wereldoorlog mede zou bepalen.

Tegelijkertijd raakte hij, net als de meeste agenten van de Abwehr, vertrouwd met de omgang met deze organisaties omdat deze nu eenmaal de spil waren in de spionagewereld van nazi-Duitsland. En ten slotte maakte Oskar Schindler zich als agent van de Abwehr de vaardigheden en contacten eigen die hem hielpen om bijna 1.100 joden te redden tijdens de Holocaust.

Tegen de achtergrond van het politieke klimaat en de massale steun van de SDP destijds verbaast het niet dat Oskar Schindler in 1935 toetrad tot de partij van Henlein. Ofschoon Oskar later beweerde dat hij pas in 1938 partijlid werd, zijn er sterke aanwijzingen voor een vroeger lidmaatschap, zoals zijn aanvraag van het lidmaatschap van de nazipartij in 1938.



6 Joseph ROTSCCHILD, *op. cit.*, p.110, 116.

7 *Ibidem*; Johann W. BRÜGEL, "Germans in Pre-war Czechoslovakia", in: VÍCTOR S. MAMATEY & Radomír LUZA (red.), *op. cit.*, New Jersey, Princeton University Press, 1973, pp. 167-187; KOPOCEK, "Zusammenarbeit und Spoluprace", in: *ibidem*, p. 72-73.

8 Elisabeth WISKEMANN, *Czechs and Germans*, "Distribution of Sudeten-German Population in Bohemia and Moravia-Silesia", Oxford University Press, 1938, kaart achterin het boek; Radoslav FIKEJZ, *Oskar Schindler (1908-1974)*, Svitavy, 1998, p. 22; Jitka GRUNTOVÁ, *Oskar Schindler, Legenda a Fakta*, Brožovaná, Barrister & Principel, 1997, p. 9.

Oskars eerste contacten met de Abwehr situeren zich in Krakau, rond het jaar 1935⁹.

In zijn schriftelijke verklaring tegenover de Tsjechische politie in 1938 verklaarde Oskar dat zijn interesse voor werkzaamheden voor de Abwehr werd gewekt in de winter van 1936-1937, toen hij in Berlijn was. In de eerste jaren na de oorlog bagatelliseerde Oskar zijn werkzaamheden voor de Abwehr vanwege het stigma dat aan een dergelijke dienstbaarheid kleefde. Hij wist bovendien dat de Tsjechen op zoek waren naar hem als oorlogsmisdadiger.

Maar na zijn terugkeer uit Argentinië naar Duitsland werd hij iets openhartiger over zijn werkzaamheden voor de organisatie van Canaris. In 1966 prepareerde Oskar twee geschriften, een *Lebenslauf* (curriculum vitae) en een lijst van belangrijke data gedurende zijn leven.

Hierin erkent hij dat hij in 1936 in dienst trad van de Abwehr en werkzaamheden verrichtte voor het Commando VIII van de Abwehrstelle II, waarvan het hoofdkwartier in Breslau (het huidige Poolse Wroclaw) was gevestigd. Hij viel vermoedelijk onder Abwehr III (contraspionage) aangezien Abwehr II zich in 1936 hoofdzakelijk bezighield met geheime codering en het af luisteren van radioverkeer. Toen Canaris de Abwehr in 1938 reorganiseerde nam de nieuwe Abwehr II enkele taken van Abwehr III over, in het bijzonder ten aanzien van buitenlandse minderheden. De nieuwe Abwehr II was onder meer belast met buitenlandse agitatie en het vormen van vijfde colonnes¹⁰.

De getuigenissen van sommige Sudeten-Duitsers die door Oskar voor en na de Tweede Wereldoorlog door de Tsjecho-Slowaakse geheime politie werden gerekruteerd, schetsen bovendien het beeld van een veel meer doorwinterd spion dan Schindler ons aanvankelijk wilde doen geloven. Een strikt vertrouwelijk rapport van de Tsjechische geheime politie gedateerd van 28 juli 1938 concludeerde dat Oskar een “zeer vooraanstaande spion en een bijzonder gevaarlijk type” was. Men kwam o.m. tot deze conclusie omdat de Tsjecho-Slowaakse politie Schindlers contactpersoon in Duitsland, Kreuziger, als “een van de leidende figuren van de spionagedienst van het Duitse Rijk” beschouwde. In een rapport van de Tsjechische geheime politie uit november 1945 over de activiteiten van de SD en de Abwehr in Tsjecho-Slowakije voor de Tweede Wereldoorlog staat Schindler bovenaan een lijst van negen Tsjecho-Slowaken die betrokken waren bij zwaarwegende activiteiten tegen Polen. Zijn naam duikt bovendien herhaaldelijk op in andere onderzoeken van de Tsjechische geheime politie naar spionage in het



9 Emilie SCHINDLER & Erika ROSENBERG, *Where Light and Shadow Meet*, New York, Norton & Company, 1997, p. 30.

10 Ibidem, p. 30; Robin O' NEILL, *An Analysis of the Actions of Oskar Schindler within the context of the Holocaust in German Occupied Poland and Czechoslovakia*, London, University College, 1996, p. 38; Oskar Schindler, “*Finanzbericht*” (in het Duits), Juli 1945, Yad Vashem Archives, 01/ 164, p.15.

Tsjecho-Slowakije van vóór 1939¹¹. Er zijn tal van aanwijzingen dat Oskars Duitse superieuren een hoge pet van hem ophadden. Volgens Aloïs Polansky¹² ontving hij voor zijn werkzaamheden in 1938 en 1939 meerdere beloningen, waaronder een Horch, een zeer dure automobiel die ontworpen was door August Horch, de grondlegger van Audi¹³.

Hoogstwaarschijnlijk is Schindler altijd voor de Abwehr blijven werken¹⁴. Functionarissen van inlichtingendiensten zijn aan blijvende geheimhouding gebonden. Wat hebben de spionageactiviteiten van Oskar Schindler in de lente en de zomer van 1939 nu eigenlijk opgeleverd? Volgens Dr. Mécislav Borak was Schindler betrokken bij de inval in Polen, in het bijzonder bij de overval op het radiostation van Gleiwitz en de inname van de spoorlijn en de treintunnel in de Jablunkov-pas in de eerste uren van de Duitse aanval. Daarentegen betwijfelt professor Jaroslav Valenta van het Historisch Instituut van de Tsjechische Academie voor Wetenschappen of Schindler een grote rol speelde bij de overval op het radiostation van Gleiwitz, omdat hij in een andere regio opereerde; bovendien werd de aanval uitgevoerd door de SS en de SD, zij het met de steun van de Abwehr. Volgens professor Valenta is dit de meest waarschijnlijke historische lezing. Toch zijn er directe en indirecte aanwijzingen dat Oskar Schindler actief betrokken was bij de Duitse pogingen om de Jablunkov-pas in handen te krijgen¹⁵.



- 11 "Sobotka Rapport", ZUP 200, p. 34-35, 39, geciteerd in David D. CROWE, *Oskar Schindler, De biografie en het ware verhaal achter de Schindlerlijst*, Laren, Verbum, 2006, p. 688.
- 12 Aloïs Polansky werkte in 1939 als chauffeur van de Abwehr en de SD in Märisch-Ostrau.
- 13 "Schindler aan Lang", 20 juli 1951, Bundesarchiv (Koblenz), Nachlab Oskar Schindler, 1908-1974, Bestand N 1493.
- 14 In de inleiding van zijn historische roman, *Schindlers Lijst*, schrijft Thomas Keneally dat Schindler een "groot goud op zwart geglazuurd *Hakenkreuz* (Hakenkruis) droeg". Steven Spielberg ruimde in zijn film *Schindler's List* een prominente plaats in voor dit nazi-insigne. Door dit veelzeggende symbool te gebruiken suggereerden beide kunstenaars dat Oskar Schindler een veelvuldig onderscheiden lid van de nazi-partij was die zijn positie later gebruikte om "zijn joden" te helpen redden. Maar droeg hij wel een insigne, en welk insigne was dat dan? Ging het om een gewoon partij-insigne met een zwart hakenkruis op een witte achtergrond binnen een rode cirkel met in gouden letters de woorden Nationalsozialistische- D.A.P. (Deutsche Arbeiterpartei - Duitse Arbeiderspartij) of een van de volgende onderscheidingstekens: het gouden partij-insigne (*Goldenes Parteiabzeichen*) dan wel het gouden ereteken (*Goldens Ehrenzeichen der NSDAP*)? Geen van de talloze overlevenden die voor Crowe's boek werden geïnterviewd kon zich herinneren dat Oskar een nazi-insigne op zijn revers droeg. Een overlevende die zich tegen Schindler keerde beweerde dat hij altijd het *Blutorder*-medaille droeg, het hoogste onderscheidingsteken van de nazi's. Het is twijfelachtig of Oskar het *Blutorder* ooit heeft ontvangen; deze was immers voorbehouden aan de 2000 nazi-"getrouwen" die deelnamen aan de mislukte *Bierhalputsch* van Adolf Hitler in 1923, en dat later voorbehouden was aan de eerste 100.000 partijleden. Als Schindler al een onderscheiden held was, liet hij dat niet merken.

15 Schindler aan Lang (zie supra), 20 juli 1951 (BA) K,4; Thomas KENEALLY, *op. cit.*, p. 39.

Krakau

Het Poolse Krakau zou Oskar Schindlers woonplaats van 1939 tot 1944 worden. Volgens Emilie “raakte hij verliefd op de levendige drukte en schoonheid van de stad en wilde hij er niet meer weg”. Krakau was ook een van de eerste grote Poolse steden die in september 1939 door de Wehrmacht werden ingenomen. Vijf weken na de overgave van Krakau aan de Duitsers maakte Oskar Schindler de drie uren durende reis van Mährisch-Ostrau naar Krakau om er de zakelijke mogelijkheden te verkennen. Dit was vrij cynisch te noemen, want de Duitse invasie en bezetting van Polen waren wreed. Volgens Ian Kershaw moest het bezette Polen een “experimenteel laboratorium” worden van de SS en de nazi-partij, die beide een hoofdrol in het bestuur van het bezette Polen was toebedacht. Hitler beschouwde Polen als dat “vreselijke [rassen] materiaal” dat zijn droom van een zuiver “Arisch Groot-Duitsland” in de weg stond. Op 22 augustus 1939 spoorde Hitler zijn leidinggevende generaals aan tot “genadeloos optreden” tegen alle Polen. In de ogen van de Führer waren de Poolse joden “het afschuwelijkste wat je kon bedenken”. Hitler beklemtoonde dat de oorlog de fysieke vernietiging van de vijand, in dit geval Polen, beoogde. Zijn speciale Einsatzgruppen “kregen de opdracht mee om mannen, vrouwen en kinderen die Pools spraken of van Poolse herkomst waren meedogenloos en onbarmhartig de dood in te sturen”¹⁶. Hetzelfde gold in nog wreidere mate voor de Poolse Joden. Binnen luttele weken dat Oskar Schindler zijn opwachting maakte in Krakau, was de vorming van het Generalgouvernement, met Krakau als hoofdstad, vrijwel voltooid. De benoeming van Hans Frank tot hoogste bestuurder van het nieuwe Generalgouvernement was een persoonlijke keuze van Hitler geweest.

In de volgende vijf jaar werkte Schindler samen met de naaste medewerkers van Frank en woonde en werkte hij letterlijk in de schaduw van het hoofdkwartier en de officiële residentie van Frank, het Wawel-kasteel. Frank, geboren in 1900 in Karlsruhe, was een waarachtig “veteraan” die al in 1923 partijlid werd. Als rechtenstudent in München nam hij op 8 en 9 november 1923 deel aan de befaamde *Bierhalputsch*, toen Hitler vergeefs trachtte de regeringsmacht in Beieren te grijpen. Hij werd de huisadvocaat van Hitler en stichtte wat later de Nationalsozialistischer Rechtswahrerbund (nationaal-socialistische bond van wetbehoeders) zou worden. Als belangrijkste advocaat van de nazi’s was Frank bij duizenden rechtszaken van de nazi-partij betrokken voor Hitlers machtsvername in 1933.

Niet alleen Hans Frank speelde een belangrijke rol in de latere hulpacties die Oskar voor “zijn joden” opzette, maar hij slaagde er met succes in om zijn joodse arbeiders in Krakau en Brunnlitz te beschermen, omdat hij nauwe banden onderhield met Wehrmacht-officieren in Krakau, Berlijn en elders. Zijn contacten binnen de Abwehr van admiraal Canaris waren hierbij beslissend. Maar even

belangrijk waren zijn relaties met de Rüstungsinspektion van de Wehrmacht en de Sipo, Himmlers veiligheidspolitie¹⁷. Bij drie gelegenheden na de oorlog bedankte Schindler uitdrukkelijk vrienden in de Abwehr, de Rüstungsinspektion en de Sipo, niet alleen voor betoonde hulp aan zijn Joden, maar ook omdat ze hem na zijn drie arrestaties tijdens de oorlog weer uit de gevangenis hadden gekregen. In zijn brief aan Fritz Lang uit 1951 zette Oskar hun motieven uiteen. Hij zei dat de officieren in de Abwehr en de Rüstungsinspektion die hem hulp boden “gedeeltelijk anti-nazi, of althans tegenstanders van de SS en haar methoden” waren geweest. Hij voegde eraan toe dat ze “aan de kant van Canaris stonden in het groeiende conflict tussen Abwehr en SD”¹⁸. De naam die hij tijdens de verklaringen na de oorlog over behulpzame Wehrmacht-officieren steevast als eerste noemde was die van Generalleutnant Maximilian Schindler, die aan het hoofd van de Rüstungsinspektion in het Generalgouvernement stond. Naarmate de oorlog met de Sovjet-Unie zich voortsleepte, dichtte het leger het Generalgouvernement met zijn omvangrijke arbeiderspotentieel een steeds belangrijker rol in de oorlogseconomie toe. Een sleutelrol bij de oorlogsplanning van de Wehrmacht in het Generalgouvernement werd vervuld door Oskar Schindlers naamgenoot, *General* Schindler. Er was geen sprake van familiebanden, maar de Sudeten-Duitse ambtenaar liet al zijn contacten in het Generalgouvernement in de waan dat hij en *General* Schindler inderdaad verwanten waren; sommigen meenden zelfs dat Oskar de zoon van *General* Schindler was. Deze niet bestaande familieband tussen beide mannen werkte in het voordeel van Oskar, terwijl Maximilian Schindler en zijn Sudeten-Duitse naamgenoot verder bar weinig gemeen hadden.

In het licht van Oskars vriendschap met *General* Schindler verbaast het niet dat hij eveneens nauwe banden onderhield met twee andere vooraanstaande officieren van de Rüstungsinspektion, Oberstleutnant Süssmuth, die aan het hoofd stond van het kantoor van de Rüstungsinspektion in Troppau (Opava) in wat inmiddels het protectoraat Bohemen-Moravië heette. Later was Oberstleutnant Süssmuth Oskar volgens diens eigen verklaring niet alleen behulpzaam bij het verkrijgen van toestemming om zijn fabriek in 1944 van Krakau naar Brünnlitz te verplaatsen, hij gaf bovendien opdracht om ongeveer 3000 Poolse Jodinnen



17 “Prucha Protocol”, ZUP 200, 19-20; “Schindler Protokol”, ZUP, 200, 9. Er bestaan vier belangrijke bronnen en getuigenissen aangaande de werkzaamheden van Oskar Schindler voor de Abwehr. Allereerst zijn eigen verklaring tegenover de Tsecho-Slowaakse geheime politie na zijn arrestatie in Svitavy op 18 juli 1938. Ten tweede het verslag van het verhoor van Leo Prucha, een Sudeten-Duitser die Oskar voor de Abwehr had gerecrueteerd. Ten derde het door dr. Sobotka ondertekende rapport van het hoofdbureau in Brno, waar de aanklachten tegen Schindler en Prucha werden opgesteld. Ten vierde de memoires van Emilie Schindler. Het betrouwbaarste verslag is vermoedelijk dat van Leo Prucha. Zijn getuigenis over Oskar is verbazend eerlijk. Hij gaf ronduit toe dat hij voor Oskar werkte omdat hij een overtuigd Sudeten-Duits nationalist was. Prucha verklaarde dat hij voor de Duitsers werkte omdat hij een patriot was alhoewel hij zeker ook voor zijn inspanningen beloond wilde worden.

18 “Prucha Protocol”, ZUP 200, p. 22-23; “Schindler Protocol”, ZUP, 200, 11.

vanuit Auschwitz naar kleinere dwangarbeiderskampen om te brengen, waar ze allen de oorlog overleefden!

Oskar onderhield ook nauwe betrekkingen met een andere wapenspecialist, Erich Lange van het wapenbureau (Heereswaffenamt) van het opperbevel van het leger (OKH-Oberkommando des Heeres). Lange, een ingenieur, speelde een sleutelrol bij de vrijlating van Schindlers joodse arbeiders uit Auschwitz en Gross-Rosen (Pools: Rogoznica), waar ze in de herfst van 1944 korte tijd opgesloten waren, onderweg van Krakau naar Brünnlitz. Deze liet aan Schindler meerdere malen zijn afkeer voor het nazi-regime blijken.

Wat hebben al deze ontwikkelingen en samenzweringen met Oskar Schindler te maken? Heel veel. Schindler had veel te danken aan zijn contacten met de Abwehr en de Rüstungsinspektion, in het bijzonder aan generaal Schindler, die hem aan de onontbeerlijke wapencontracten hielpen waardoor hij zijn fabrieken in Krakau en Brünnlitz (Brnenec) kon openen en het bedrijf in stand houden. Zijn vrouw Emilie maakte eveneens gebruik van deze contacten om hem bij meerdere gelegenheden tijdens hun jarenlange verblijf in Krakau uit de gevangenis te krijgen. Bovendien werden zijn werkzaamheden als koerier van het Jewish Agency in Boedapest mede mogelijk gemaakt door zijn banden met de Abwehr. Lastig blijft om te bepalen welke invloed deze connecties hadden op de persoonlijke opvattingen van Schindler over Hitler en het nazi-regime. Waren zijn inspanningen om de joden die voor hem in Krakau en Brünnlitz zouden werken in dienst te nemen en later te redden getekend door zijn banden met officieren van Abwehr en Rüstungsinspektion die tegen Hitler en de nazi's waren gekant?

Schindler, Stern en Bankier

De vroegste gegevens over de relatie tussen Stern en Oskar kunnen we ontleen aan de gedetailleerde geschiedenis die Stern eind 1956 afgelegd heeft tegenover Kurt Jacob Ball-Kaduri, die destijds werkzaam was voor Yad Vashem in Jeruzalem, en zijn getuigenis tegenover Martin Gosh en Howard Koch in 1964. Beiden werkten aan een script voor een film over Oskar Schindler. In de loop van het daarop volgende jaar verschaftte Stern aanvullende details en documenten aan dr. Ball-Kaduri. De archivaris van Yad Vashem correspondeerde op dat ogenblik ook met Oskar Schindler in Buenos Aires. Volgens Stern vond zijn eerste ontmoeting met Oskar Schindler plaats op 18 en 19 november 1939. Schindler had zijn zinnen gezet op een bedrijf en wilde advies ter zake. Oskar haalde de financiële jaarstukken van een bedrijf Rekord NV genaamd, uit zijn zak te voorschijn en vroeg Stern of de onderneming financieel gezond was. Stern ried Oskar aan om het bedrijf te pachten of te kopen in plaats van het als bewindvoerder over te nemen. In Sterns optiek had een fabriekseigenaar “min of meer de handen vrij om joods personeel in te huren” en bezat hij meer een persoonlijke band met het bedrijf dan een bewindvoerder, die de fabriek ten behoeve van het Duitse Rijk zou exploiteren

Stern zei dat hij op een gegeven moment vergat dat hij tegen een Duitser sprak; hij vertelde Schindler dat in de Talmoed stond dat het redden van één mens gelijkstond aan het redden van de hele wereld. Meer had Stern over zijn eerste ontmoeting met Schindler niet te zeggen. De tweede ontmoeting had plaats op 4 december, toen Schindler hem indirect waarschuwde voor de aanstaande Duitse overval op joodse woningen: “Morgen gaat er wat gebeuren, U zult zien waar de Duitsers toe in staat zijn”. Schindler probeerde hem op een noodlottige Duitse *Aktion* voor te bereiden, maar Stern en zijn vrienden, die argwaan jegens Schindler koesterden, sloegen geen acht op zijn waarschuwing. Achteraf betreurde Stern het dat hij begrijpelijkerwijs aan de woorden van een Duitser twijfelde en zijn vertrouwen in Schindler groeide¹⁹. Spielberg zag Stern als de personificatie van Schindlers onbewuste, een personage dat was samengesteld uit een drietal figuren: Abraham Bankier, Mietek Pemper en Stern. Pemper vertelde de auteur dat Steven Spielberg tijdens de opnamen van *Schindler's List* in Krakau in 1993 tegenover hem verklaarde dat Stern en Pemper beiden model hadden gestaan voor het filmpersonage Itzhak Stern. Spielberg liet de naam Bankier geen enkele keer vallen. De keuze was een gelukkige voor de film, maar de historische werkelijkheid werd erdoor geweld aangedaan. Bankier was immers het financiële genie dat leiding gaf aan de fabriek van Schindler in Krakau. Stern zelf verklaarde tegenover dr. Ball-Kaduri direct “dat hij nimmer in Krakau voor Schindler had gewerkt en dat hij ook op geen enkel tijdstip in het jodenkamp bij de fabriek van Schindler had gewoond”. Schindler had wel een hoge dunk van Stern en bleef gedurende gans de oorlog contact met hem houden. In een brief aan dr. Ball-Kaduri van 9 september 1956 schreef Oskar: “Zelden in mijn leven heb ik ooit zo'n hoogstaand mens mogen ontmoeten. Zijn fatsoensnormen, onverschrokken hulpvaardigheid en de opofferingen die hij zich voor zijn broeders getroostte, samen met zijn sobere levensstijl, oogsten keer op keer mijn diepe bewondering en respect (...)”.

Toch was er een andere jood die even belangrijk of nog belangrijker voor Oskar Schindler was gedurende de oorlog: Abraham Bankier. Toen Oskar zijn in de nabijheid van het concentratiekamp van Plaszów gelegen Emaliafabriek begon te pachten plaagden zijn vrienden hem met deze aanwinst. Ze zeiden dat “zijn hele fortuin nu bestond uit een jood met de naam Bankier en tien geëmailleerde potdeksels”. Emalia werd door Schindler en Bankier samen geleid. Bankier had een kantoortje achter dat van Schindler op de Emaliafabriek. Het kantoor van Schindler was opgetuigd met de gebruikelijke nazi-parafernalia en foto's ten behoeve van zijn Duitse klanten, maar Bankier ontving de Poolse zakenlieden in zijn sober ingerichte bijkantoortje²⁰.



19 “Stern Report 1956”, Yad Vashem Archives, 01/164; Dr. Moshe Bejski, “Notes on the Banquet in Honour of Oskar Schindler”, 2 mei 1962, Tel Aviv, Israël, pp. 31-32. Dr. Bejski's transcriptie van de toespraken tijdens het banket is tevens beschikbaar in het Hebreeuws in Yad Vashems Archives, M 21/20.

20 Franciszek PALOWSKI, *Making of Schindler's List*, Londen, Birch Lane Press, 1998, p. 43; Sol URBACH, gesprek met de auteur, Flemington, New Jersey, 13 april 1999.

Victor Dortheimer, een van de weinige “Schindler-joden” die zowel bij Emalia als in Brünnlitz voor Oskar werkte, getuigde: “(...) Gedurende mijn hele verblijf op de Emalia-fabriek heb ik Stern daar nooit gezien. Bankier was de baas, hij had een eigen kantoor en heeft nooit “de ster” gedragen”²¹. Bankier had de eerste joodse arbeiders voor Emalia ingehuurd en beschikte over een speciale pas waarmee hij zich vrij tussen het getto en de fabriek kon bewegen. In het begin nam hij dagelijks een groep van twintig joodse arbeiders uit het getto mee naar de fabriek en bracht hen aan het einde van de werkdag weer terug. Hij zorgde er in zijn eentje voor dat zo vele joden een plaatsje op de Emalia-fabriek vonden en redde op deze wijze hun leven²².

De grote kracht van Bankier was zijn bekendheid met de zwarte markt, die Schindler aanzienlijke winsten opleverde, plus de geldsommen waarmee hij zijn joodse arbeiders kon helpen. Bankier legde de hand op extra voorraden metaal naast de officieel toegewezen quota om nog meer potten en pannen te kunnen maken, waarmee op de zwarte markt goederen werden aangeschaft. Bankier kreeg stevast de schuld van mislukte zwartgeldhandeltjes.

Hij riskeerde keer op keer zijn leven, terwijl Schindler buiten schot bleef. Op die manier maakte Bankier zich onmisbaar. Zonder hem was er geen Schindler geweest. Het zakelijke vernuft van Bankier en zijn bekendheid met de zwarte markt leverden Schindler de enorme bedragen op waarmee hij honderden joodse arbeiders kon inhuren, huisvesten, voeden, vervoeren en uiteindelijk redden.

De ommekeer in Oskars gedrag

In 1940 bezat Schindler drie ondernemingen in Krakau: Emalia, de email warenhandel van Shlomo Wiener en de Prokosiner Glashütte, een fabriek in glaswerk pal tegenover het hoofgebouw van het Emaliafabriek. Bij elkaar hadden de drie bedrijven van Schindler honderden niet-joodse Polen in dienst. Oskar sprak weinig over de Polen die bij hem hadden gewerkt en het is lastig te zeggen hoeveel Polen er tijdens de oorlog precies bij hem in dienst waren. In rapporten over zijn activiteiten gedurende de oorlogsjaren die Oskar na de oorlog opstelde, schreef hij dat Emalia in de drukste tijd, in 1944, tussen de 1.700 en 1.750 arbeiders in dienst had, onder wie 1.000 joden. Hij nam in de herfst van 1944 een klein aantal Poolse arbeiders mee naar zijn nieuwe fabriek in Brünnlitz in het protectoraat Bohemen-Moravië, maar de kern van het personeelsbestand van de nieuwe fabriek werd gevormd door de 1.000 joden op de beroemde “Schindlerlijst”. In een rapport over zijn oorlogsactiviteiten dat hij in 1955 in Argentinië opstelde, schreef Schindler dat “de honderden Poolse arbeiders [die hij in dienst had] een brug sloegen naar de “arische” kant en voor hen [de joodse



21 Robin O' NEILL, *op. cit.*, p. 68, n. 3.

22 Ralf EIBL & Norbert JESSEN, “Im Schatten Schindlers”, in: *Die Welt*, 22 februari 2000, p. 10.

arbeiders] het contact met de stad [Krakau] in stand hielden.” Vaak werd daarmee de zwarte markt bedoeld²³.

In de loop van de oorlog groeide het aantal joden en Polen dat voor Schindler werkte gestaag. Hij verklaarde dat hij eind 1940, 150 joodse arbeiders in dienst had; in 1942 was dit aantal gegroeid tot 550, in 1943 tot 900 en in 1944 tot 1000. Wat was de reden van deze enorme groei van het aantal joodse arbeiders? Enerzijds was het goedkoop en efficiënt, anderzijds probeerden Schindler er joodse levens mee te redden²⁴. Aanvankelijk stelde hij joodse arbeiders te werk omdat ze veel goedkoper waren dan Poolse arbeiders. Dr. Menachim Stern, de neef van Itzhak Stern, zei dat zijn oom Schindler overreedde meer joodse vrouwen aan te stellen. Op een dag zei Stern: "U weet hoe mannen zijn, ze hebben hun echtgenotes nodig om goed te kunnen produceren". Zo besloot Oskar meer vrouwen in dienst te nemen om zijn mannelijke arbeiders tevreden te stellen²⁵. De officiële lonen waren bevroren op het vooroorlogse niveau van 200 tot 300 zloty per maand, maar de feitelijke lonen konden tussen de 8 en 35 zloty per uur bedragen. Desondanks was de koopkracht van het gemiddelde Poolse arbeidersloon slechts 8 % tegenover het vooroorlogse niveau. Daar tegenover kostte een joodse arbeider Schindler niet meer dan 5 zloty per dag. Dit salaris werd rechtstreeks aan de SS afgedragen, die de eindcontrole over alle joodse arbeiders behield²⁶.

Oskar Schindler was alleen maar naar Krakau gekomen om geld te verdienen. Heel veel geld. En de zwarte markt bood hem de mogelijkheid hiertoe. De lucratiefste handel was die met de Wehrmacht, die aan een enorme hoeveelheid goederen kwam dankzij haar contacten met de Poolse zwarte markt. Volgens Jan Gross konden er bij dergelijke handeltjes enorme winsten worden behaald en snelle rijkdom lag dan binnen bereik. Schindler begreep weldra het belang van goede contacten met de zwarte markt en daarom stelde hij Abraham Bankier op een belangrijke positie aan bij Emalia. En het was waarschijnlijk uit winstbejag dat Schindler, ongetwijfeld aangemoedigd door zijn trouwe Bankier, steeds grotere aantallen joodse arbeiders in dienst nam²⁷. Op den duur beperkte Oskar Schindler zich niet tot het aanstellen van joodse arbeiders. Hij overreedde de onmenselijke Amon Göth, de commandant van het dwangarbeiderskamp Plaszów, hem toestemming te verlenen voor de bouw van een nevenkamp met barakken en andere faciliteiten voor zijn joodse arbeiders en zorgde ervoor dat ze gezond



23 Oskar Schindler Bericht, 30 oktober 1955, Bundesarchiv (Koblenz), Nachlab Oskar Schindler, 1908-1974, Bestand N 1493, n°1.

24 "Schindlers Finanzbericht 1945", Yad Vashem Archives, 01/164,1.

25 Getuigenis van Menachim Stern, 15 juli 1979, T- 152, Fortunoff Archives, Yale University.

26 Jan T. GROSS, *Polish Society under German Occupation, The General-gouvernement, 1939-1944*, New Jersey, Princeton University Press, 1979, pp. 109-110.

27 *Ibidem*, pp. 110-111.

bleven en geen honger leden. En toen andere fabriekseigenaren onder druk van de westelijke opmars van Stalins Rode Leger hun fabrieken sloten en met de behaalde winsten terugkeerden naar het Duitse Rijk, realiseerde Schindler een nieuw nevenkamp en een fabriek, in Brünnlitz, niet ver van zijn geboorteplaats Svitany vandaan, waar hij 1.000 joodse arbeiders tewerkstelde, van wie het merendeel de oorlog overleefde.

Vanwaar deze verandering? Hoe werd een man van allesbehalve onbesproken gedrag die in de eerste maanden van de oorlog naar Krakau was gekomen met als enig doel om veel geld te verdienen, een van de luidst bejubelde Rechtvaardigen van de Holocaust? Een eenvoudig antwoord is er niet. Het antwoord moet vermoedelijk gezocht worden in de verschrikkelijke behandeling en uiteindelijk grootscheepse uitroeiing van de joden door de Duitsers, eerst in het Generalgouvernement en daarna in de rest van het door de Duitsers bezette deel van Europa. Oskar Schindler leefde midden in het belangrijkste executieterrein van de nazi's tijdens de Holocaust en was opmerkelijk goed geïnformeerd over de Duitse plannen om alle joden van Europa te vermoorden. De verandering die hij doormaakte liep parallel aan de ontwikkeling van het funeste beleid van het Derde Rijk ten aanzien van de joden tussen 1939 en 1942.

De oorsprong van de Schindler-mythe

Oskar Schindler deed meer dan het bouwen van een fabriek voor de vervaardiging van emailwaren. Na de sluiting van het getto van Krakau in 1943 overreedde hij Amon Göth, de verschrikkelijke commandant van Plaszów, het nieuwe dwangarbeiderskamp aan de buitenrand van Krakau op slechts drie kilometer afstand van Emalia te vestigen. Maar hoe en waarom? Het antwoord op deze vragen vinden we in de verhouding tussen twee mannen die de tegenpolen van goed en kwaad zouden gaan belichamen tijdens de Holocaust: Oskar Schindler, de "engel" van Emalia en Brünnlitz, en Amon Göth, een van de waarachtige monsters in de vernietigingsoorlog van Duitsland tegen de joden. De geschiedenis van Schindler draait om de vraag waarom hij zich de ontzaglijke moeite getroostte op eigen kosten een groot nevenkamp voor niet alleen zijn joodse werknemers maar ook voor op de naburige fabrieken tewerkgestelde joden te laten bouwen. Bij Emalia werd de kiem gelegd voor de Schindler-mythe. Toen Oskar Schindler in de zomer en de herfst van 1944 voorbereidingen trof voor de verhuizing van een gedeelte van zijn fabriek en de Poolse personeelsleden ervan, was zijn grote drijfveer het redden van zijn joodse arbeiders en die uit andere fabrieken.

Maar wanneer nam Schindler het besluit om zich voor het leven van zijn joodse arbeiders in te zetten? Na de oorlog onderhield Oskar nauwe banden met zijn voormalige Schindler-joden; met name in de eerste naoorlogse jaren leek hij hun steun en bescherming niet te ontberen. Het belangrijkste document vlak na de oorlog in dit verband is Schindlers financiële verslaggeving uit juli 1945, waarin hij uitvoerig ingaat op zijn inspanning om zijn joodse werknemers te redden.

Hij schreef het rapport op aandringen van rabbijn Levertov, een vooraanstaande Schindler-jood, en probeerde ongetwijfeld zichzelf erin af te schilderen als iemand die van 1939 onafgebroken in de slag was geweest joden te helpen.

En hoewel het succes van Emalia zonder enige twijfel met het zakelijke genie van Abraham Bankier en anderen was verbonden, blijft het lastig het precieze moment te bepalen waarop Schindler heeft besloten om door te werken en op deze manier zijn joodse werknemers te redden. Waarschijnlijk is de beslissing geleidelijk genomen en speelden voor Oskar naast morele ook zakelijke redenen mee. Aan het einde van de oorlog vertelde hij Mietek Pemper, een van zijn gezworen joodse kameraden tijdens en na de oorlog, dat hij hoopte dat de geallieerden na afloop van de oorlog een Tsjecho-Slowaakse staat zouden vestigen, zoals dit na de Eerste Wereldoorlog was gebeurd. Oskar koesterde de droom dat zijn fabriek in Brännlitz een door de oorlog geruïneerd Europa van potten en pannen kon voorzien, waarbij zijn joodse arbeiders de kern van zijn personeelsbestand zouden vormen²⁸. Uiteindelijk verbond Oskar Schindler zijn morele zorgen over het lot van de joden met een onpraktische zakelijke droom. De goede sfeer op de fabriek is een eerste aanwijzing van de houding van Schindler jegens zijn joodse personeel. Ze werden menswaardig behandeld. Maar je kunt ook stellen dat vanuit zakelijk standpunt gezien een arbeider die goed wordt behandeld productiever is. Maar er hebben ook andere motieven bijgedragen tot de beschermende houding die Schindler vooral vanaf 1942 tegenover zijn joodse personeel tentoonspreidde.

De sluiting van het getto van Krakau

De liquidatie van het getto van Krakau in Podgórze door de schurk Amon Göth (SS) op 13 en 14 maart 1943 markeerde, althans in de weergave ervan door Steven Spielberg in *Schindler's List*, een beslissend moment voor Oskar Schindler. In zijn film zijn we getuige van zijn verbijstering en geschoktheid wanneer Oskar en zijn maîtresse, Eva ("Ingrid"), neerkijken op het getto tijdens de ontruiming ervan door de SS. Na deze gebeurtenis was Oskar Schindler voorgoed veranderd. Dit tafereel, dat ook in de roman van Thomas Keneally opduikt, is waarschijnlijk gebaseerd op het verslag dat Martin Gosch en Howard Koch optekenden van de uitvoerige gesprekken die zij in 1944 met Schindler voerden ter voorbereiding van een te schrijven filmscript voor een door MGM geplande film over Schindler, *To the Last Hour*. Volgens hen keek Schindler op een paard gezeten vanaf een heuvel naar de ontruiming van het joodse getto in 1941, twee jaar eerder dan de feitelijke sluiting plaatsvond.

Volgens Gosch en Koch werd Schindler, die alleen was, "ten diepste aangegrepen" door wat hij zag tijdens de gewelddadige ontruiming²⁹. Vermoedelijk



28 Mietek Pemper, gesprek met David M. Crowe, Augsburg, Duitsland, 26 mei 1999.

29 Gesprek met Oskar Schindler, 18 november 1964, Belbert Mann Papers, Vanderbilt University, 7-A, 9.

heeft het commentaar van Itzhak Stern over de invloed van de sluiting van het getto op Oskar Schindler mede bijgedragen tot de mythevorming. Volgens Stern heeft de moord op de kinderen van het *Kinderheim* (Kindertehuis) van het getto Schindler vast doen besluiten alles in het werk te stellen om zoveel mogelijk joodse levens te redden. Stern zei dat dit het “beslissende voorval was dat Schindler volledig van zijn stuk bracht. Schindler was plotsklaps een ander mens geworden”³⁰. De moord op de kinderen in het *Kinderheim* kwam ongetwijfeld als een grote schok voor Oskar, maar er zijn aanwijzingen dat hij al vóór deze tragedie zijn toekomstige weg had uitgestippeld. Het verschrikkelijke voorval in het *Kinderheim* sterkte hem slechts in zijn besluit om zoveel mogelijk joden te helpen.

Maar de door Keneally zo levensecht beschreven taferelen van de gewelddadige *Aktion* in het getto, en die van het kleine meisje in de rode jas, hebben te maken met de gewelddadige *razzia* van 8-10 juni 1942 en niet met de sluiting van het getto op 13 en 14 maart 1943. Spielberg baseerde zich op Keneally’s beschrijving van deze *razzia*, met het meisje in de rode jas als middelpunt, en verplaatste deze gebeurtenis naar het tijdstip in 1943, waarop het getto door Amon Göth werd ontruimd. Helaas raakte hierdoor het commentaar van Stern ondergesneeuwd: nog schokkender voor Schindler dan de aanblik van de gewelddadige *Aktion* van Göth, zoals gezien van de Lasota-heuvel, was de moord op de weeskinderen in het *Kinderheim*. Misschien is het voor Keneally, die in zijn historische roman de ontruiming van het getto amper aanroert, een schot in de roos wanneer hij in dit verband over Oskar Schindler schrijft: “We zijn onkundig van de gemoedstoestand van Oskar Schindler op 13 maart, de laatste en verschrikkelijkste dag van het getto”³¹.

Er zijn geen aanwijzingen dat Oskar en zijn maîtresse op 13 en 14 maart 1943 op de Lasota-heuvel zijn geweest. Hij was op de hoogte van de aanstaande *Aktion* en was bovenal beducht voor het lot van zijn joodse werknemers; Oskar was zelfs zodanig goed geïnformeerd over de aanstaande liquidatie van het getto dat hij Sol Urbach³² en zijn andere joodse werknemers op 12 maart vertelde in de Emalia-fabriek te blijven tot de *Aktion* was afgelopen. Voorafgaand aan een *Aktion* grendelden de Duitsers het getto en de omgeving ervan af met behulp van paramilitaire eenheden. Gezien de ernst van de situatie verbleef Oskar tijdens de ontruiming van het getto vermoedelijk in zijn appartement op de fabriek; gedurende de *Aktion* was de fabriek voor hem waarschijnlijk onbereikbaar geweest omdat de toegangswegen tot de fabriek langs het getto liepen. De voorstelling



30 Robin O’ NEILL, *op. cit.*, p. 64.

31 Thomas KENAELLY, *op. cit.*, p. 190.

32 Sol Urbach werkte voor Oskar in Krakau en Brännlitz en had toegang tot de kantoor-Afdelingen. Dank zij hem weten we dat Bankier een kantoor had achter dat van Schindler op de Emalia-fabriek.

dat Oskar onbekommerd twee paarden uit zijn stal haalde en samen met Eva om het door de SS belegerde getto heen de Lasota-heuvel besteeg, is buitengewoon onwaarschijnlijk³³.

In het besluit om zijn joodse arbeiders gedurende enkele dagen op de fabriek te houden tot de *Aktion* was afgelopen, zijn we getuige van de eerste stappen die Oskar Schindler zette om joodse levens te redden. Weliswaar was dit zakelijk gezien een verstandige zet, maar het was tegelijk een hachelijke en wellicht gevaarlijke stap. De SS hield haar slavenarbeiders in een ijzeren greep en een fabriekseigenaar die zijn arbeiders opdroeg niet samen met hun gewapende SS geleide naar het getto terug te gaan, speelde hoog spel.

De sluiting van het getto van Krakau markeert een keerpunt in de geschiedenis van Schindler. Oskar had nog nooit geweld en bloedvergieten van een dergelijke omvang en zo dicht bij zijn eigen welvarende wereldje ervaren. Voortaan moesten zijn joodse arbeiders en vrienden in een veel hardvochtiger en gevaarlijker omgeving vertoeven. Dag in dag uit waren hun lot en hun leven overgeleverd aan een gek: Amon Göth. Bij hem vreesde je elke dag voor je leven. Men wist dat Göth de mensen elke dag om niets kon doodschieten. Iedereen had al zijn levenshoop rechtstreeks of indirect op Oskar Schindler gesteld.

Het kleine meisje in de rode jas

Oskars zwak voor kinderen lag ook ten grondslag aan de geschiedenis van het beroemde meisje in de rode jas in de roman van Keneally en de film van Spielberg. Het kleine meisje in de rode jas, afgezien van de brandende kaars in het begin van de film het enige kleuraccent in de zwart-wit opgenomen film-scène, was een opvallend element in *Schindler's List*; eerst tijdens haar naïeve poging om zich in veiligheid te brengen tijdens de ontruiming van het getto en later wanneer haar lichaam te midden van dat van andere kinderen ligt om te worden verbrand.

Het kleine meisje in de rode jas was gebaseerd op een persoon die echt heeft bestaan, en als zij in één van de massagraven in Planzów is begraven, moet haar lichaam in de herfst van 1944 door een commando-eenheid van de geheime *Aktion* 1005 zijn opgegraven en verbrand, onder bevel van SS Standartenführer Paul Blobel, een doorgewinterde SS-officier en *Einsatzgruppe*-commandant die in Babi Yar en elders reeds een reputatie van onverzoenlijkheid en bruutheid had verworven. Vandaar dat hij deze *Enterdungsaktion* (opgraving) moest leiden, om alle sporen van de slachtoffers van de massamoorden uit te wissen³⁴.

33 Thomas KENAELLY, *op. cit.*, p.190; Urbach, gesprek met David Crowe, 15 juli 2002.

34 French L. Mac LEAN, "The Field Man: the SS Officers who lead the Einsatz-Kommandos - the Nazi Mobile Killing Squads", in: *Schiffer Military History*, Atglen, Shiffer Military Publishing, 1999, p. 20, p. 42; Richard RHODES, *Masters of Death: the Einsatzgruppen and the invention of the Holocaust*, New York, Alfred A. Knopf, 2002, 335 p.; Shmuel SPECTOR, 'Aktion 1005', in: Israël GUTMAN, *Encyclopaedia of the Holocaust*, vol. 1, pp. 11-14; Leni YAHIL, *The Holocaust: The Fate of the European Jewry*, New York, Oxford University Press, 1990, pp. 449- 450.

Volgens Douglas Brode gebruikte Steven Spielberg en diens script-schrijver Steven Zaillian het kleine meisje in de rode jas als hun *Rosebud*, een verwijzing naar het symbolische slotwoord in de film *Citizen Kane* van Orson Welles. Het kleine meisje in de rode jas fungeerde als de symbolische “rozenknop” in *Schindler’s List* en was de emotionele prikkel die Oskar Schindler de ogen opende voor de werkelijkheid van de verschrikkingen om hem heen. De meeste schrijvers kregen geen grip op de mysterieuze redenen van Schindler om zich tijdens de Holocaust voor de joden in te zetten. Volgens Spielberg kon Zaillian dit dilemma oplossen. De sleutel tot de oplossing was het kleine meisje in de rode jas. In bepaalde opzichten leek het kind op Oskar Schindler.

Terwijl ze door het getto loopt, is ze zich ogenschijnlijk niet bewust van het geweld en de alom tegenwoordige dood. Later wordt zij een slachtoffer van de verschrikkingen van het getto. In de optiek van Spielberg was de sluiting van het getto een waterscheiding voor Oskar Schindler: hij kon de massamoord die zich onder zijn ogen ontrolde volstrekt niet langer negeren³⁵. De details over het kleine meisje in de rode jas schreef Keneally na gesprekken met de familie Dresner, waarvan hun nichtje Genia de bijnaam “Roodkapje” had gekregen, vanwege haar voorliefde voor het dragen van haar rode kapje, jas en laarzen. Alle leden van de familie Dresner – Juda, Chaja, Jonas en Danuta – zouden uiteindelijk door Schindler worden gered³⁶.

De opname van de geschiedenis van Genia in *Schindler’s List* liet een Poolse vrouw, Roma Ligocka, een nicht van de Poolse filmregisseur Roman Polanski, geloven dat zij het jonge meisje in de rode jas was. Nadat ze de première van de film in Krakau had bijgewoond, besloot ze haar herinneringen aan haar ervaringen tijdens de Holocaust te boek te stellen, in *Het meisje in de rode jas*. Afgaande op de research van Keneally voor deze geschiedenis in zijn roman moet worden betwijfeld of Roma Ligocka in werkelijkheid het meisje in de rode jas is geweest. Anderzijds laten haar memoires, die o.a. haar leven als jodin in het bezette Polen gedurende de oorlogsjaren behandelen, ons beter begrijpen wat het betekende om als kind de Holocaust te ondergaan³⁷.

De scène met Genia is waarschijnlijk verzonnen, maar Thomas Keneally probeert er mee te verhelderen waarom Schindler zich ten slotte zulke enorme inspanningen getroostte om tijdens de Holocaust joodse levens te redden. Oskar Schindler was geen complex man. Bovendien sluit de eenvoudige verklaring die Keneally aanreikt aan bij de uitspraken van Oskar na de oorlog over zijn motieven voor zijn gedragingen. Hij gaf een simpel en duidelijk antwoord. Hij hielp de joden omdat de Duitsers hen verkeerd behandelden. In een geïmproviseerd



35 Douglas BRODE, *The films of Steven Spielberg*, New York, Kensington Publishing, 2000, pp. 230-231.

36 Thomas KENEALLY, *op. cit.*, p.130-133; Franciszek PALOWSKI, *op. cit.*, p.101

37 Roma LOGOCKA, *The Girl in the Red Coat*, New York, St. Martins Press, 2002, 292 p.

toespraakje op 2 mei 1962 voor een groot gezelschap in Tel Aviv zei Oskar Schindler dat hij “probeerde te doen wat hem te doen stond”³⁸. Maar er speelden ook andere kwesties mee die Oskar hielpen veranderen in de “redder” van bijna 1.100 joden. Enkele jaren daarvoor had Oskar een uitgebreide verklaring gegeven aan Kurth Grossmann, die Oskars verslag van zijn inspanningen om joden te redden optekende in *Die unbesungenen Helden: Menschen in Deutschlands Dunkeln Tagen* (De miskende helden: mensen in Duitslands donkere dagen).

Oskar vertelde Grossmann: “mijn daden en mijn innerlijke verandering waren ingegeven door het ondraaglijke lijden van het joodse volk waarvan ik elke dag getuige was en het wrede optreden van de Pruisische *Übermenschen* (supermensen) in de bezette gebieden – een stel hypocriete leugenaars en sadistische moordenaars, die fraaie beloften hadden gedaan om mijn geboorteland, het Sudetenland, te bevrijden, en het in werkelijkheid tot een kolonie veroordeelden om uit te buiten. Door mijn reizen naar het buitenland kon ik me een waarachtig en volledig beeld vormen van “Grossdeutschland” omdat daar openlijk werd gesproken en bekritiseerd wat binnen de grenzen van het Duitse Rijk geheim werd gehouden. Daarbij kwam de haat die bestond tussen enerzijds de SS en de SD en anderzijds de officieren van Canaris, onder wie ik veel oprechte vrienden had. Een belangrijke drijfveer was ook de morele verplichting die ik voelde tegenover mijn talloze joodse klasgenoten en vrienden, met wie ik een fantastische jeugd had gehad, zonder rassenproblemen”³⁹.

De totstandkoming van de “Schindlerlijst”

Oskar Schindler had in werkelijkheid helemaal niets met de totstandkoming van zijn befaamde transportlijst te maken. Hij gaf dat met zoveel woorden toe tegenover dr. Stanley Robbin, kort na de oorlog. Dr. Robbin, een joodse arts bij Emalia, was een van de Schindler-joden die in de eerste week van augustus 1944 rechtstreeks vanuit de fabriek op transport naar Mauthausen werden gesteld. Dr. Robbin ontmoette Oskar enkele weken later in Duitsland en vroeg hem bij die gelegenheid waarom zoveel werknemers die langdurig bij Emalia hadden gewerkt ontbraken op de lijst: “Hij vertelde me dat hij er niet verantwoordelijk voor was geweest. Hij had er niets mee te maken gehad en bood zijn verontschuldigen er voor aan”⁴⁰.

Bovendien zijn de vermeende oorspronkelijke lijsten in Yad Vashem, het Amerikaanse Holocaust Memorial Museum, en de collectie van de



38 Dr. Moshe Bejski, “Notes on the Banquet in Honour of Oskar Schindler”, 2 mei 1962, Tel Aviv, Israël, p. 27. Franciszek

39 Kurt GROSSMANN, *Die unbesungenen Helden: Menschen in Deutschlands dunklen Tagen*, Frankfurt, Verlag Ullstein, 1961, 160 p.

40 Elinor J. BRECHER, *Schindler's Legacy: The Stories of the List Survivors*, New York, Penguin Books, 1994, p. 430.

“Schindlerkoffer” in het Bundesarchiv in Koblenz gedateerd op 18 april 1945. Het is dezelfde lijst die Marcel Goldberg bij zich draagt in een van de scènes in *Schindler's List*. De originele lijsten, een voor mannen en een voor vrouwen, zijn gedateerd 21 oktober 1944 (700 mannen) en 12 november 1944 (300 vrouwen). Het belang van het onderscheid tussen de lijsten die in de lente van 1945 werden vervaardigd – er bestaan verschillende versies – is erin gelegen dat de namen erop voortdurend wijzigden vanaf het moment dat Goldberg de lijst in de herfst van 1944 opstelde tot de datum van de bevrijding van Brännlitz op 8 mei 1945. Het is dus onjuist en misleidend om over één “Schindlerlijst” te spreken, omdat de voortdurende wijzigingen en de achtergronden ervan dan uit het oog raken. De uiteindelijke lijsten die op 8 mei 1945 werden opgesteld, verschilden van de lijsten die Goldberg in Plaszów had vervaardigd. Sommige namen die op de lijst uit de herfst stonden werden zonder plichtplegingen geschrapt en door anderen vervangen tijdens het transport via Gross-Rosen en Auschwitz naar Brännlitz. In Brännlitz werden nieuwe namen aan de mannen- en vrouwenlijst toegevoegd na aankomst van kleinere transporten naar het nevenkamp van Schindler in het Sudetenland. Omdat we over deze transportlijsten beschikken, kunnen we deze ook tot de verzamelde “Schindlerlijsten” rekenen.

Bovendien raakte Marcel Goldberg, die beslist de belangrijkste auteur was van deze mannen en vrouwenlijsten in Plaszów en die tijdens het transport naar Brännlitz de hand had in de verwijdering van de namen van enkele mannelijke Schindler-joden van de lijst, zijn machtspositie kwijt na aankomst in de nieuwe fabriek van Schindler in het Sudetenland. Waar het hier om gaat, is dat in Plaszów, toen Goldberg de lijsten bepaalde, en ook in Gross-Rosen, toen hij nog invloed had op de mannenlijst, hebzucht en persoonlijke connecties bepaalden wiens naam op de lijst werd geplaatst of juist werd geschrapt. Toen de 700 mannen en 300 vrouwen in Brännlitz aankwamen, kregen Mietek Pemper en Itzhak Stern het voor het zeggen en waren de rollen omgekeerd. Bovendien raakten Oskar en Emilie Schindler nu rechtstreeks betrokken bij het wel en wee van hun joodse arbeiders. En nu Marcel Goldberg zijn invloed en geloofwaardigheid was kwijtgeraakt, werden er alleen nog maar om humanitaire redenen joden aan de lijst toegevoegd. Wie was Marcel Goldberg eigenlijk en waarom speelde hij zo'n belangrijke rol bij de totstandkoming van de oorspronkelijke “Schindlerlijst”? Zowel Keneally als Spielberg schenen overtuigd van zijn invloed op de totstandkoming van de lijst. Keneally betitelde hem als een “personeelsmedewerker” die gebruik maakte van de omstandigheid dat het de nieuwe commandant koud liet wie er, binnen bepaalde getalsmatige grenzen, op de lijst terechtkwamen. Toch beschouwde Keneally Schindler, en in mindere mate Raimund Tisch, als de belangrijkste auteurs van de lijst. Spielberg sloot zich hierbij aan en liet de rol van Tisch en Madritsch helemaal buiten beschouwing. Waarom? Madritsch en Tisch golden beiden als goede Duitsers, of beter gezegd goede Oostenrijkers, en wellicht meende hij dat de kijkers zich gemakkelijker met één dan met drie helden konden vereenzelvigen. Om dezelfde reden vatte hij Stern, Pemper en Bankier samen in het filmpersonage Itzhak Stern. Het is ook mogelijk dat de

rol die Madritsch en Tisch hebben gespeeld altijd onderbelicht is gebleven. De geschiedenis van Schindler werd uitvoerig uitgelicht door Leopold Page en een kleine groep toegewijde Schindler-joden. Velen van hen waren weliswaar zeer bekend met de rol die Madritsch en Tisch hadden gespeeld, maar ze meenden dat Schindler met kop en schouders boven hen uitstak.

De ongelukkige uitkomst van dit alles zijn twee legenden over de totstandkoming van de “Schindlerlijst”. Keneally maakte bekwaam gebruik van de bronnen die hij tot zijn beschikking had; en de totstandkoming van de lijst krijgt niet de hoofdrol in zijn historische roman toebedeeld. De oorspronkelijke Engelse uitgave van zijn boek uit 1982 was getiteld *Schindler's Ark (De Ark van Schindler)*. Keneally begreep dat de werkelijke betekenis van Schindler was gelegen in wat hij gedurende meerdere jaren tijdens de Holocaust voor de joden had gedaan en in zijn bijzondere verhouding tot hen. De roman van Keneally gaat over de heel speciale relatie die Schindler over een tijdvak van zes jaren kreeg met enkelen van zijn joodse medewerkers en kennissen. De geschiedenis van Schindler wordt in het boek zorgvuldig vervlochten met de getuigenissen van de joden met wie hij vriendschap sloot, niet alleen in het jaar 1944, maar gedurende de hele oorlogsperiode. Spielberg koos op zijn beurt voor een sterk versimpelde aanpak. Spielberg koos er voor het filmpubliek een eenduidig verhaal voor te schotelen, overigens zonder de corruptie van Goldberg weg te poetsen, met de morele ontwikkeling van Oskar Schindler als rode draad. En dan lag het voor de hand dat Oskar Schindler en Itzhak Stern, het morele “ijkpunt” van de film, samen het co-auteurschap van de lijst kregen toebedeeld. Wanneer hij het werkelijke verhaal had verteld, had hij Schindler, een zuipschuit en vrouwenversierder, gekoppeld aan een corrupte jood, Marcel Goldberg. En als Spielberg elk verband tussen Schindler en de lijst had weggelaten, had hij de film van zijn ziel beroofd. Als hij Schindler en Goldberg in één adem had genoemd, had hij de indruk gewekt dat de goede werken van Schindler louter door geldzucht waren ingegeven. Toch schrapte Spielberg Marcel Goldberg niet volledig uit het filmscript, hij bedacht een verhaaltje binnen het filmverhaal waarin de morele teloorgang van Goldberg wordt verbeeld. Spielberg durfde het dus niet aan om Goldberg en Schindler als gezamenlijke auteur van de lijst op te voeren, maar hij beschikte niet over voldoende historisch besef om zijdelings het morele failliet van Goldberg aan de kaak te stellen.

Besluit

De sleutel tot de verandering die Oskar doormaakte vormen in elk geval gedeeltelijk zijn contacten met de Abwehr. Oskar verkeerde in Krakau in verschillende Duitse nazi-kringen. Vermoedelijk voelde hij zich het meest op zijn gemak bij zijn oude vrienden van de Abwehr en de Wehrmacht. Bovendien hebben zijn voortdurende conflicten met de Gestapo en de SS zijn houding jegens de joden medebepaald. Anders gezegd, zijn teleurstelling in het nazi-systeem vertaalde Oskar in hulp aan de joden.

Dr. Moshe Bejski, Schindler-jood en naaste vriend van Oskar na de oorlog, heeft een onromantische en pragmatische opvatting van Schindler. Volgens hem manifesteerde Schindlers werkelijke grootheid als jodenhelper zich in de herfst van 1944, toen hij alles op het spel zette om zijn wapenfabriek naar Brännlitz te verplaatsen teneinde zijn joodse arbeiders te redden. Oskar had evengoed zijn fabriek kunnen sluiten en met zijn fortuin naar het Westen kunnen ontkomen. In plaats ervan besloot hij zijn leven en zijn fortuin op het spel te zetten om zoveel mogelijk joodse levens te redden. Oskar Schindler had op dat moment in de oorlog een punt in zijn persoonlijk leven bereikt dat hij vastbesloten was, ongeacht de persoonlijke of financiële consequenties, zoveel mogelijk joden te redden. In de twee laatste oorlogsjaren had hij zagezegd een morele wedergeboorte doorgemaakt en ervoer hij een grotere verwantschap met “zijn joden” dan met andere Duitsers. Het was niet alleen uit zelfbescherming dat Oskar uitzonderlijke stappen zette om steeds grotere aantallen joden arbeiders te redden. Naarmate de oorlog en het nazi-systeem met zijn opportunistische en irrationele propaganda en rassenwaan voortduurden, wist Oskar Schindler zich gesteund door zijn verbondenheid met zijn joodse arbeiders, die midden in de absolute verschrikking vasthielden aan hun oude geloof en overgeleverde tradities.

Aan het einde van de oorlog raakte hij zozeer verbonden met zijn joodse arbeiders dat het voor de buitenwereld, in het bijzonder in Duitsland, lastig werd Oskar los van zijn Schindler-joden te zien. Zijn inspanningen tijdens de Oorlog om de joden te helpen namen de vorm aan van een unieke symbiose en in tal van opzichten werden ze één. De situatie na de oorlog verschilde slechts in zoverre dat de Schindler-joden van plaats wisselden met Oskar, inmiddels zelf behorend tot een ontheemde minderheid, en gezamenlijk zijn beschermer en weldoener werden. Wellicht zagen we een blik van de ware Oskar Schindler in zijn laatste levensjaren toen hij, met een vast inkomen en een stabielere leefsituatie, zich ten volle kon wijden aan wat zijn hart had gewonnen: Israël.

Zijn liefde voor Israël was een afspiegeling van zijn hechte verbondenheid na de oorlog met zijn talloze joodse vrienden overal in de wereld. Deze vriendschappen lagen in het verlengde van even hechte banden met veel Duitsers die Oskars hartstocht voor Israël en Duits-joodse samenwerking deelden.

Hoe zal de geschiedenis over Oskar Schindler oordelen? De beste rechters daartoe zijn de zgn. Schindler-joden. Zij hebben Oskar Schindler, met al zijn deugden en falen, van nabij ervaren. Op één of twee uitzonderingen na hebben deze mensen een tegelijk realistisch en romantisch beeld van Oskar. Ze vertellen stuk voor stuk dat zonder Oskar Schindler zichzelf en hun gezinnen niet meer hadden bestaan. De meesten zijn zich bewust van Oskars falen, maar laten deze morele twijfels hun eindoordeel niet kleuren. Zij menen dat de wereld hem niet genoeg kan prijzen. Hoogstens geven ze blijk van schuldgevoel omdat ze dachten dat ze waren tekortgeschoten en hem na de oorlog meer hadden moeten helpen. Veel Schindler-joden, aldus de auteur, raakten tot tranen toe geroerd wanneer dit ter sprake kwam.

Tot slot moet ook rekening gehouden worden met het oordeel van dr. Mordecai Paldiel die aan het hoofd staat van het Righteous Among the Nations Department van Yad Vashem. Afgezien van Dr. Moshe Bejski was niemand in Israël gedurende de afgelopen decennia nauwer betrokken bij het onderzoek van de duizenden voordrachten voor erkenning als Rechtvaardige. In de ogen van Dr. Paldiel verdiende niemand, ook Raoul Wallenberg niet, de onderscheiding meer dan Oskar Schindler. Oskars heldenmoed was immers niet eenmalig, omdat wat hij deed, zowel in Krakau als in Brännlitz, zich voltrok midden in het omvangrijkste executie terrein van de moderne geschiedenis. Bovendien strekten de inspanningen van Oskar Schindler, die een dramatisch hoogtepunt bereikten in het laatste oorlogsjaar, zich uit over drie of vier jaren.

Ja, Oskar Schindler was een man met persoonlijke tekortkomingen. Maar hij zette wel zijn leven op het spel om bijna 1.100 personen te redden. Beter een *bon vivant* met een gouden hart, dan een puritein met een stalen hart. Bovendien schiep Oskar voor honderden andere joden die voor hem bij Emalia werkzaam waren levensomstandigheden die hun kansen vergrootten om de Holocaust te overleven. Tenslotte mag ook niet vergeten worden dat Oskar Schindler bereid was joodse hulporganisaties te informeren over de *Endlösung* en de levensomstandigheden in het *Generalgouvernement* en dat hij organisaties hielp, geld en voedsel en medicijnen naar Krakau te brengen voor de joden in het concentratiekamp Plaszów. Een dergelijk bewijs van medemenselijkheid was uitzonderlijk tijdens de Holocaust.



La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre

Par Maurice JAQUEMYS

Barbara DICKSCHEN, *L'école en sursis*, Ixelles, Didier Devillez Editeur, 2006, 269 p.

L'ouvrage de Barbara DICKSCHEN réussit brillamment, par une analyse minutieuse des faits – soutenue par un style précis refusant tout pathos – à nous proposer, dans le cadre de l'école et des réseaux d'enseignement, un éclairage nouveau sur le processus d'exclusion et de persécution génocidaire mis en place par l'occupant nazi.

L'école est le lieu par excellence où, par la transmission des savoirs et des valeurs sociétales, l'enfant, l'adolescent échafaudent leur identité citoyenne; l'école ne pouvait échapper aux structures du totalitarisme nazi, l'esprit critique est annihilé au profit de l'idéologie et les élèves juifs sont discriminés et rejetés de toute organisation scolaire.

Cette tragédie orchestrée au nom de «l'aryanisation» de l'enseignement se décline en différentes phases et des acteurs multiples aux motivations diverses y participent activement.

En octobre 1940 déjà, par la refonte des manuels scolaires et par l'établissement de statistiques relatives à la présence des enseignants et des étudiants juifs dans le réseau de l'enseignement belge, les autorités éducatives ont pour souci de répondre aux exigences de l'occupant ; il s'agit de ne pas le heurter, et celui-ci, encouragé par le peu de résistance de l'opinion publique, impose son décret du 1^{er} décembre 1941 qui ordonne l'exclusion des enfants et adolescents juifs du réseau d'enseignement belge. L'application de cette ordonnance a pu se concrétiser par la concordance des actions de plusieurs acteurs : l'opinion publique, l'administration belge et les représentants du monde juif.

Les Belges, dans leur grande majorité, ne manifestent guère d'empathie pour les nouveaux immigrés juifs, au surplus la population est marquée par un antisémitisme diffus, véhiculé, depuis 1930, par des partis sympathisants aux thèses de l'extrême droite européenne.

L'éviction des enfants et adolescents de la Communauté juive des structures de l'enseignement national n'a pas suscité l'indignation, comme le fut le port obligatoire de l'étoile jaune, en juin 1942, et qui a frappé d'avantage l'opinion.

Les difficultés relatives au quotidien de la guerre apparaissaient plus importantes aux yeux des Belges, l'indifférence de la population encouragea l'occupant à persévérer dans sa politique ségrégationniste. L'attitude « prudentielle » des autorités belges a joué un rôle non négligeable. Certes, celles-ci ne souscrivent pas à l'idéologie raciste du nazisme, mais à force de vouloir maintenir à tout prix l'ordre public, de ne pas « faire de vagues » pour ne pas prédisposer l'occupant à durcir les conditions de l'occupation, les autorités, si elles n'apportent pas leur caution à la politique ségrégationniste des nazis, ne s'y opposent pas non plus. Elles facilitent, ainsi, par leur docilité, dans l'application des mesures, la concrétisation du programme de persécution aboutissant in fine à l'extermination programmée par les nazis.

Les représentants de l'Association juive de Belgique (A.J.B.) – instituée par l'occupant dans le cadre du même décret de décembre 1941 – ont été incapables, pour des motivations idéologiques de percevoir la gravité de la situation.

L'ordonnance du 1^{er} décembre excluait, dans un premier temps, les enfants en deçà et au-delà de l'âge de la scolarité ; les élèves soumis à l'obligation scolaire étaient provisoirement autorisés à poursuivre leurs études.

Pour l'A.J.B., seul organe représentatif admis par les Allemands, se posait le problème : comment encadrer les enfants rejetés ?

La réponse de l'A.J.B. fut de créer des écoles parallèles ; la ghettoïsation des élèves juifs sera perçue, par le Ministère de l'Enseignement national, comme rationnel dans la mesure où celle-ci, au sein d'une société belge pluraliste, revendique un particularisme identitaire semblable au réseau de l'Enseignement libre. L'éducation, dans ces circonstances spécifiques, répondait pour l'A.J.B. a un

double objectif : d'une part préserver et sauvegarder l'identité culturelle de leur peuple et, d'autre part, afficher une forme de résistance certaine à l'occupant. Bercé par l'illusion de pouvoir encore maîtriser leur destin, l'A.J.B. a multiplié les écoles ; en cela elle a cruellement manqué de lucidité : ce qui lui paraissait essentiel n'était que l'accessoire par rapport à la politique d'extermination orchestrée par les nazis.

En conclusion, l'exclusion des enfants et adolescents juifs de nos écoles fut possible par la concordance de trois variables : la docilité des autorités belges, l'irréalisme des représentants de la Communauté juive et l'indifférence notoire de la population belge.

Le livre de Barbara Dickschen, par la réalité brute des faits rapportés sur cette période, l'éclaire d'un jour nouveau. Au-delà de la tragédie évoquée et de la noirceur des motivations humaines, une note d'espoir apparaît par le choix judicieux de la couverture de l'ouvrage, où la ronde enfantine dans une cours d'école gardienne à Bruxelles en 1942 est d'une étonnante beauté : le sourire des enfants et des institutrices nous permettent d'écrire encore et toujours que la vie prend toujours le dessus.

Théâtre / Theater

Par Charlotte LACOSTE*

Ruhe

Conception et mise en scène Josse DE PAUW, texte d'Armando et Hans Sleutelaar, musique Franz Schubert et Annelies Van Parys, direction Christophe Sibert, avec Dirk Roothoof, Carly Wijs et le Collegium Vocale Gent

C'est l'histoire d'un patchwork.

Tout commence en 1966 lorsque Armando et Hans Sleutelaar, qui avaient recueilli sur cassettes les paroles de Hollandais anonymes engagés volontaires dans la SS pendant la Seconde Guerre mondiale (et justifiant leur choix), compilèrent leur récolte dans le livre *SS'ers* en supprimant les questions et remarques qu'ils leur avaient faites durant les entretiens. Le discours « très humain et plus proche de nous » qui en résulta plut à Josse de Pauw car « il s'en dégageait un sentiment de "jeu" immédiat ».

Etrange parti pris pourtant que cette amputation. Imaginons qu'il ne nous reste des entretiens de Gitta Sereny¹ avec le commandant de Sobibor et de Treblinka, Franz Stangl, que les réponses du second : « Il y avait tant d'enfants, est-ce qu'ils ne vous ont jamais fait penser aux autres, à ce que vous auriez ressenti à la place des parents? », interroge Sereny ; « Non, répond Stangl, je ne peux pas dire que ça me soit venu à l'idée ». Stangl avait tout à gagner à ce que l'on supprime la question. Mais précisément, s'il est nécessaire de questionner le bourreau, c'est parce qu'à l'époque des faits il avait lui-même cessé de s'interroger. Avant d'euthanasier les malades mentaux, « on prenait leur température et tout... », commence Stangl ; « Pourquoi? », l'arrête Sereny. « Je ne sais pas, mais ça se faisait ». Interrompre la litanie du bourreau en lui posant les bonnes questions



* Universités de Paris X-Nanterre, "Interdisciplinary Genocide Studies Center" et de Paris 8-Saint-Denis, équipe de recherche "Littérature et histoires".

1 Gitta SERENY, *Au fond des ténèbres, de l'euthanasie à l'assassinat de masse: un examen de conscience*, Denoël, 1974 (1975 pour la traduction française par Colette Aubry).

(celles qui n'admettent aucune échappatoire), c'est débusquer le mensonge dont se nourrit tout génocide.

Mais poursuivons. Josse de Pauw, séduit, s'empare donc de *SS'ers*, en sélectionne quelques fragments dont il fait des tirades, entre lesquelles il intercale encore des *Lieder* de Schubert – parce que «Schubert est une icône», explique-t-il dans le livret distribué à la Maison de l'architecture de Paris où *Ruhe* fut donné dans le cadre du Festival d'Automne –, et parce que le *Collegium Vocale* avec lequel il collabore, «était à la recherche d'une opportunité pour présenter certains de ces *Lieder*».

En fait d'opportunité, il s'agit surtout par ce mixage de redonner du service au cliché tant ressassé du bourreau mélomane. Josse de Pauw est en effet de ceux qui aiment à rappeler que «la sentinelle joue du violon après son travail». Cela, comme d'ailleurs la scénographie de la pièce (les acteurs sont disséminés dans le public), est destiné à nous démontrer que les SS, que notre bonne conscience nous avait fait prendre jusque là pour des monstres, étaient en fait en tout point semblables à ce que nous sommes et donc... que nous sommes comme eux (selon un principe de réversibilité qui là encore arrange bien les affaires des vrais coupables); la preuve: ils aimaient aussi ces *Lieder*; «leur beauté les émouvait et les touchait», tout comme nous.

Primo Levi l'avait dit dans *Les naufragés et les rescapés*: «sauf exceptions, ce n'étaient pas des monstres, ils avaient notre visage, mais ils avaient été mal éduqués»; toutefois, comme le meurtre est plus fascinant à être commis par des hommes prétendument cultivés, on a préféré laisser tomber la fin de sa phrase, et l'on cultive le mythe du nazi intelligent – au nom le plus souvent d'un refus du manichéisme (cette vieille lune). Mais comme le rappelle un autre dramaturge belge, Jacques Delcuvellerie, metteur en scène de *Rwanda 94*, en cas de génocide il y a lieu d'être manichéen.

Tout en réhabilitant d'un côté ces laissés pour compte de l'Histoire que sont les SS, ce «concert dramatique» en quoi consiste *Ruhe* nous invite donc de l'autre à nous ressouvenir que nous sommes des monstres en puissance: «Nous ne sommes pas inoffensifs envers nous-mêmes», explique Josse de Pauw, tenant d'un «connais-toi toi-même» anti-platonicien dont la quête déboucherait ultimement sur la mise au jour de la bête qui sommeille en chacun de nous. Mâtiné d'inquiétante étrangeté, ce mot du metteur en scène ne peut que combler d'aise ceux qui parmi le public sont encore sous le charme des *Bienveillantes* de Jonathan Littell (prix Goncourt et prix de l'Académie Française en 2006), dont tout l'enjeu narratif était justement de réveiller la bête en nous. Là aussi le lecteur était invité à entrer dans les vues d'un SS non repentí pour refaire avec lui son parcours exterminateur, *comprendre* comment il avait pu en arriver là (et ce que le national-socialisme peut avoir de tentant – après tout c'est un «absolu» comme un autre), et conclure qu'à sa place il aurait agi de même. Bien naïf le lecteur qui penserait qu'il n'aurait pas fait la même chose que Max Aue,

ricane Littell, car l'humanité, c'est par nature l'abjection ; fi de la culture donc (qui ne sert à rien), celui qui ne tue pas a simplement eu la chance de ne pas se faire retirer son « droit à ne pas tuer ». Telle est la leçon anti-humaniste d'un roman salué par la critique (conquis par l'immoralité d'un héros nazi qu'elle a pris au passage pour un homme cultivé), comme le premier chef-d'œuvre littéraire du XXI^e siècle. Heureusement, au *memento te monstrum* de ces diverses productions contemporaines s'oppose encore la réflexion éthique d'un Rithy Panh (notamment) qui, dans son travail sur le génocide cambodgien, cherche plutôt à comprendre comment on fait de l'homme un bourreau en créant *de toutes pièces* la haine en lui (ce qui n'est pas du tout facile, précise-t-il).

Dans la perspective esthétisante et dépolitisante des *Bienveillantes*, mais à coups de *Lieder* cette fois (rappelons qu'une suite de Bach donne sa structure au roman de Littell), *Ruhe* est conçu comme une invitation faite au spectateur à se laisser troubler par un SS en civil venu lui parler d'homme à homme, et donc à le suivre le plus loin possible dans son discours, lui qui vient nous faire l'apologie des vertus guerrières, nous confier qu'il n'est pas antisémite mais qu'il est pour la séparation des races, que s'il n'était pas devenu fasciste, il aurait été communiste (entendez : ce qui revient au même), et que si tout ça était à refaire, il le referait tout de suite. La femme engagée aux côtés des nazis et qui nous décrit l'état dans lequel les blessés du front arrivaient dans les hôpitaux militaires conclut de même : la guerre a donné un sens à sa vie

Et ça marche : le public applaudit debout, apparemment conquis par ces discours non ambigus (il faut dire que de nos jours, le public a tendance à s'enthousiasmer au théâtre dès lors qu'il a l'impression de comprendre quelque chose), et sans doute envoûté par la musique censée faciliter la communion entre le public et les personnages – la musique : art propre à relier entre eux les monstres qui sont en nous donc, et signe tangible aux yeux du metteur en scène de ce que la beauté et la bonté « n'ont rien à voir », ce qui paradoxalement enchante les artistes, séduit le public, et plaît aux critiques (cf. l'article de Fabienne Darge sur la pièce dans *Le Monde* du 27/09/07). Souvenons-nous quand même que les survivants des camps de concentration, qui eux ont eu à éprouver le lien entre le mal et la laideur, ont bien plutôt cherché dans l'art un rempart contre la barbarie, et non un lieu où la relativiser ou en goûter les harmonies.

A l'heure où le bourreau est à la mode et où l'on se pâme devant son éloquence et sa culture², à l'heure de l'anti-repentance où l'on se repent d'avoir diabolisé les nazis, il convient toutefois de rappeler que se repaître de l'idée d'une disjonction naturelle entre le beau et le bien, ou entre l'intelligence et la



2 Et où on l'absout – comme la France, elle-même complice et instigatrice du génocide au Rwanda, vient encore de le faire avec les deux génocidaires Hutu (Wenceslas Munyeshyaka et de Laurent Bucybaruta, accusés de crime contre l'humanité pour extermination, viols et assassinats) qu'elle protège depuis treize ans et qu'elle a remis en liberté fin septembre.

morale, relève d'un parti pris éthique et politique qui classe d'emblée ce genre d'esthètes. Ceux qui se plaisent à concevoir l'art comme « un domaine amoral » – Armando dans *Fièvre de guerre* – ont tout simplement choisi leur camp.

Le beau et le bien ne s'opposent pas naturellement, pas plus qu'un monstre génétiquement inscrit en nous ne guette l'instant propice. Les (rares) bourreaux du III^e Reich qui écoutaient Schubert et citaient Kant sans en retirer une conscience (morale, par définition) sont seulement la preuve, s'il en était besoin, que l'on peut s'abrutir dans la musique et lire de la philosophie sans rien y comprendre.

Dates des représentations :

À München (Festival Spielmotor) les 22 et 23 novembre 2007,

à Berlin (Radialsystem) les 24 et 25 novembre 2007,

à Eindhoven (Parktheater) le 17 janvier 2008,

à Bruges (Stadsschouwburg) le 18 janvier 2008,

à Rotterdam (Schouwburg) le 20 janvier 2008,

à Hasselt (cc Hasselt) le 21 janvier 2008,

à Anvers (deSingel) le 23 janvier 2008,

à Tilburg (Theaters Tilburg) le 24 janvier 2008,

à Breda (Chassé Theater) le 27 janvier 2008,

à Stavanger (Atlantic Hall) du 9 au 11 février 2008.

Recensions / *Recensies*

AMERY Jean, *Die Schiffbrüchigen*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2007, 328 p. (ISBN 978 3 608 93663 6) (n° 8791)

Le roman de Jean Améry, *Die Schiffbrüchigen*, a pour héros Eugen Althager, un intellectuel demi-juif et traite du naufrage de sa vie. Quand son père, riche voyageur de commerce, meurt en 1913, sa mère - chrétienne pieuse - et lui doivent déménager d'une grande villa dans un petit appartement à Vienne. Par suite des affaires qui vont mal, des progrès du national-socialisme en Autriche et de la répression qui suit le soulèvement social-démocrate de 1934, le jeune chômeur Eugen perd progressivement toute joie de vivre. A la fin de cette année, Eugen est contraint de nier être demi-juif lorsqu'un étudiant fasciste le provoque en duel, sans quoi il ne serait pas jugé digne d'y prendre part. Eugen meurt quelques mois plus tard de ses blessures. Le roman, qui a été écrit en 1934-1935, est le contraire d'un roman d'éducation, il souligne la déchéance culturelle dans les états fascistes à travers l'exemple de la relégation du protagoniste, qui d'intellectuel devient marginal.

Luis Orsini Rosenberg

BAUMAN Janina, *Derrière ces murs. Comment j'ai survécu au ghetto de Varsovie*, Paris, Editions Jacqueline Chambon, 2007, 253 p. (ISBN 978 2 8771 1312 0) (n° 9136)

Janina Bauman, bibliothécaire résidant à Leeds en Grande-Bretagne, a mis près de quarante ans pour se sentir capable d'écrire ce récit. Celui-ci débute à la fin des années 1920 à Varsovie, où l'auteur vit une enfance heureuse au sein d'une famille bourgeoise. Vie qui est bouleversée le 31 août 1939 lorsque Hitler donne l'ordre d'envahir la Pologne. Janina Bauman subit le siège de Varsovie

et doit ensuite aller vivre dans le ghetto. Cette jeune adolescente y découvre l'enfermement, la faim, la souffrance... Mais grâce à une personnalité affirmée, elle arrive à survivre. Lors de la révolte et de la destruction du ghetto, elle parvient à s'échapper et à se cacher. C'est le journal de cette adolescente que nous découvrons au fil des pages de ce témoignage. *Derrière ces murs, comment j'ai survécu au ghetto de Varsovie* est un livre autobiographique sur l'adolescence, la vie dans le ghetto, la survie et la Pologne de la guerre...

Bruno Della Pietra

BOUTHILLON Fabrice, *Et le bunker était vide. Une lecture du testament politique d'Adolf Hitler*, Paris, Hermann Editeurs, 2007, 96 p. (ISBN 978 2 7056 6679 8) (n° 9057)

Les deux testaments d'Hitler (l'un politique, l'autre privé), dictés la veille de son suicide dans les profondeurs du bunker de Berlin, sont reproduits, traduits en français, en tête de l'ouvrage et sont brillamment analysés par François Bouthillon. Leur signification et portée nous font percevoir les ultimes espoirs d'Hitler. Si la messe était dite, il ne désespérait pas - c'est là tout le propos du livre - que la stratégie développée dans son testament politique puisse permettre à son mouvement de survivre. En nommant Goebbels Chancelier et Dönitz Président du Reich, il pensait qu'ils seraient en tout cas les seuls à pouvoir négocier un cessez-le-feu avec Staline, Roosevelt ou Churchill. Une nécessité pour recentrer les forces armées et poursuivre la guerre. Qui aurait également révélé la nature «centriste» du nazisme, puisqu'il aurait pu prendre appui sur ses ennemis aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. Une thèse originale qui mériterait d'être développée. Les dernières volontés d'Hitler apparaissent délirantes, non seulement par les propos antisémites qu'elles profèrent, mais aussi par la mise en œuvre de sa propre disparition. En s'instituant, par son sacrifice, objet de culte, «Antéchrist», il aurait tenté de s'assurer une survivance spirituelle en incarnant l'«âme» du mouvement nazi. Cette proposition constitue la seconde thèse éminemment perturbante de cet ouvrage passionnant.

Daniel Weysow

BRACHFELD Sylvain, *Merci de nous avoir sauvés, Enfants Cachés en Belgique. Histoires personnelles d'Enfants Juifs Cachés qui ont survécu en Belgique aux persécutions nazies pendant la seconde guerre mondiale, grâce à l'aide de "Justes" parmi la population belge*, Institut de recherche sur le judaïsme belge (IRJB), 2007, 671 p. (ISBN 965 90096 4 X) (n° 8834)

Lui-même enfant caché durant la Seconde Guerre mondiale, Sylvain Brachfeld, déjà auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, livre ici pas moins de septante-cinq témoignages d'enfants cachés en Belgique, complétés par des

portraits de leurs sauveteurs auxquels cet ouvrage rend hommage. Chaque récit est particulier, chacun d'entre eux est porteur d'une leçon de vie différente et chaque histoire apporte aussi une pierre à l'édifice de la reconnaissance de personnes qui, au péril de la leur, ont contribué à sauver des vies de l'implacable volonté de destruction nazie. On y trouvera aussi des notes historiques, des extraits d'interviews de l'auteur avec des responsables d'organisations juives ayant contribué au sauvetage d'enfants, une large documentation iconographique, ainsi que plusieurs annexes : listes des institutions ayant hébergé des enfants juifs et des Justes belges reconnus par Yad Vashem, ainsi qu'une étude réactualisée sur l'implication de la police d'Anvers dans les arrestations des Juifs anversois en 1942.

Pour tous renseignements : M. Sylvain Brachfeld - Courriel : brasylv@bezequent.net

Hugues Devos

CAMPBELL BARTOLETTI Susan, *Jugend im Nationalsozialismus. Zwischen Faszination und Widerstand*, Berlin, Bloomsbury Verlag, 2007, 256 p. (ISBN 978 3 8270 5208 7) (n° 8840)

Le dernier livre de l'auteur américaine d'ouvrages pour enfants et adolescents Susan Campbell Bartoletti traite de la jeunesse à l'époque du national-socialisme. Écrit dans un style facilement compréhensible, il est destiné principalement aux jeunes d'aujourd'hui. Les lecteurs peuvent y suivre l'histoire du III^e Reich des débuts jusqu'à la défaite en 1945, d'autant plus facilement qu'il parle d'adolescents comme eux. L'auteur y explique qu'une grande partie des enfants étaient fascinés par les Jeunesses Hitlériennes et toutes ses activités, et l'usage idéologique que les nazis faisaient de cette organisation pour endoctriner les jeunes et les préparer à la guerre ; alors que dans les écoles également, le sport et l'idéologie supplantaient de plus en plus les matières académiques. Les lecteurs peuvent donc comprendre comment nombre d'adolescents sont devenus des soldats fanatiques. Mais l'auteur se consacre aussi aux autres enfants : elle décrit ce que les jeunes juifs devaient endurer à cause du régime et donne quelques exemples de jeunes qui n'ont pas voulu abandonner leurs propres convictions pour s'intégrer au système. Les membres de la «Weiße Rose», des «Edelweißpiraten» ou de la Jeunesse «Swing» ont tous eu le courage de mener des actions de résistance. A la fin de son livre, Susan Campbell Bartoletti explique qu'à la fin de la guerre, la compréhension par les jeunes hitlériens qu'ils avaient servi un régime criminel a été très douloureuse. Elle fait donc appel aux jeunes d'aujourd'hui pour que ce type d'idéologie ne puisse à nouveau se baser sur la jeunesse.

Jakob Hohnerlein

CHABON Michael, *La solution finale. Roman d'énigme*, Paris, Editions Robert Laffont, 2007, 157 p. (Collection "Pavillons") (ISBN 978 2 221 10499 6) (n° 9127)

C'est un étonnant roman que nous propose Michael Chabon, auteur de nombreux livres et lauréat, entre autres, du prix Pulitzer. En effet, l'action se déroule durant la Seconde Guerre mondiale au sein d'une famille anglaise, où un jeune enfant d'origine juive ayant fui le régime nazi a trouvé refuge. Son seul compagnon est un perroquet, Bruno, particulièrement doué et qui récite notamment toute une série de chiffres en allemand. Véritable mystère, il disparaît suite à un meurtre. Un détective d'un certain âge décide de mener l'enquête et de découvrir les secrets de l'animal. Nous nous trouvons avec ce livre en présence d'un roman policier imprégné de l'esprit de Conan Doyle, ayant comme arrière-plan la Grande-Bretagne pendant le dernier conflit mondial. Cet ouvrage a obtenu le prix Aga-Khan.

Bruno Della Pietra

COSTELLE Daniel, *Eva Braun. Dans l'intimité d'Hitler*, Paris, Editions de l'Archipel, 2007, 189 p. (ISBN 978 2 84187 925 0) (n° 9059)

Si la vie publique et la carrière politique d'Adolf Hitler sont bien connues et documentées, le parcours d'Eva Braun conserve, en revanche, toute sa part d'ombre. Durant treize ans et jusqu'à leur suicide commun en 1945, Eva Braun a été la maîtresse d'Hitler. De 1937 à 1944, elle tourna des films amateurs en 16 mm, au Berghof, le chalet d'Hitler situé dans les Alpes bavaroises. Cette seconde résidence était le véritable centre de décision du nazisme et le Führer aimait y recevoir son entourage et s'y délasser. Ces images historiques furent prises en couleur et permettent d'entrer dans l'intimité de Hitler ainsi que dans les coulisses du III^e Reich. Eva Braun, jeune femme insouciant, a ainsi tourné une centaine de petits films - non soumis à la censure - soit autant d'images inhabituelles du Führer, photographié dans l'univers bucolique du Berghof, souriant, rêveur, en tenue civile, plaisantant avec des amis, assoupi dans une chaise longue, etc. Le rassemblement de ces images a été possible lorsque les Etats-Unis, qui détenaient les images depuis que les services secrets alliés les avaient saisies en 1945, les ont rendus accessibles. Cette source historique a permis d'identifier les personnages faisant parties du premier cercle d'Hitler et conviés au Berghof. Les images ont également fait office de pièces à conviction lors des procès des dignitaires nazis. Pour la première fois, quelques 400 clichés tirés des films d'Eva Braun ont été réunis dans un livre qui porte un regard unique et nouveau sur Hitler.

Annick M'Kele

DICKSCHEN Barbara, *L'école en sursis. La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre*, Ixelles, Didier Devillez Editeur, 2006, 269 p. (ISBN 2 87396 100 7) (n° 9017)

Voir la note de lecture de Maurice Jacquemyns, p. 154.

FRÖLICH Margit, SCHNEIDER Christian (dir.), *Das Böse im Blick. Die Gegenwart des Nationalsozialismus im Film*, München, edition text und kritik, 2007, 278 p. (ISBN 978 3 88377 863 1) (n° 8866)

Ce livre rassemble plusieurs articles qui analysent les nombreux films allemands de ces dernières années sur le national-socialisme. Dans un des chapitres, les auteurs traitent du film *Der Untergang* (La Chute), qui tente de restituer les derniers jours dans le Bunker de façon réaliste. Malgré le succès énorme qu'il a eu en Allemagne ainsi qu'en France, ceux-ci ont un regard très critique sur ce film car, comme ils le montrent, il minimise les crimes nazis. Les contributeurs se penchent également sur des documentaires récents de la télévision allemande. Ils mettent en avant, par exemple, le docudrame *Speer und Er* (Speer et Lui) qui démonte l'image de «bon nazi» de Speer, même si quelques ambiguïtés persistent. Par contre, la série *Holocaust* de Guido Knopp de la ZDF est critiquée pour le rejet de toute la responsabilité sur les nazis de premier plan, alors que les soldats de la Wehrmacht et la population sont présentés comme des victimes, placés sur un pied d'égalité avec les survivants des camps de concentration. D'autres articles traitent de l'image du coupable dans plusieurs films allemands, depuis 1945 jusqu'à aujourd'hui, où Hitler est ridiculisé, comme dans *Mein Führer* (Mon Führer). Dans la dernière partie, les auteurs analysent la corruptibilité, l'opportunisme et la morale des individus dans plusieurs films récents, par exemple pour un fonctionnaire de la Gestapo dans *Sophie Scholl. Die letzten Tage* (Sophie Scholl. Les derniers jours) ou pour un jeune homme dans un internat nazi dans *Napola. Elite für den Führer* (Napola. Elite pour le Führer).

Jakob Hohnerlein

GATTEGNO Jean-Pierre, *Avec vue sur le Royaume*, Paris, Editions Actes Sud, 2007, 362 p. (ISBN 978 2 7427 6954 4) (n° 9033)

L'action se déroule dans les cieux, à bord d'un supersonique qui traverse l'éternité à très grande vitesse. A son bord, dans un environnement luxueux avec écran hémisphérique diffusant des images de la Terre et de son histoire, des passagers déjà arrivés à destination, puisqu'ils sont tous déjà morts. Deux défunts voyagent côte à côte. Ils ne se sont pas connus de leur vivant, mais partagent tous deux le sentiment que leurs morts sont intimement liées. Le premier s'appelle Raoul Sévilla, fils de juifs saloniciens, le second a pour nom Alejandro Waldheim,

fil d'un criminel de guerre nazi qui a sévi au camp de Terezin. Les deux hommes se confient l'un à l'autre et se découvrent une volonté commune de trouver des réponses à leur questionnement et mettre enfin en lumière les zones restées dans l'ombre. Le rythme narratif déroule le fil de trois existences qui se sont croisées sur terre, sans pour autant, à l'heure où cela eut encore été possible, apporter des réponses aux questions qui les hantaient. La relation victime et bourreau a cela de particulier qu'elle actionne les ficelles de la culpabilité, du jugement et de la morale avec la conscience individuelle pour seul juge de paix

Annick M'Kele

GRASS Günter, *Pelures d'oignon*, Paris, Editions du Seuil, 2007, 410 p. (ISBN 978 2 02 093395 7) (n° 9128)

Avec cet ouvrage autobiographique qui marque l'achèvement d'un parcours de vie, Günter Grass, Prix Nobel de littérature 1999, se souvient. Le titre s'y réfère, puisque l'oignon renvoie à la métaphore du souvenir, le passé dont on enlève les pelures une à une pour en trouver le cœur, alors qu'il n'y en a pas et que c'est l'accumulation de ces couches qui le constitue. Grass se penche sur la période déterminante de sa vie, qui débute en 1939 à Dantzig au tout début de son adolescence et se termine en 1959 à Paris lors de la publication de son célèbre roman *Le Tambour*. Sont tour à tour évoquées son enfance, la guerre synonyme d'endoctrinement, puis la naissance d'une vocation littéraire. Aussi bien par son œuvre que par ses prises de position politiques, Grass a constitué une figure de proue du regard critique et radical qu'une certaine Allemagne portait sur son passé national-socialiste. Aussi, par son aveu tardif d'avoir servi sous l'uniforme SS à dix-sept ans, pendant les derniers mois de la guerre - et par-delà les commentaires journalistiques - Günter Grass ne fait paradoxalement que poursuivre ce dont il fut toujours le partisan : rouvrir la plaie du dossier de l'Allemagne d'alors et d'aujourd'hui.

Emmanuel Verschueren

GRUNBERG Arnon, *Le messie juif*, Paris, Editions Héloïse d'Ormesson, 2007, 547 p. (ISBN 978 2 35087 062 5) (n° 9126)

Petit-fils d'un nazi zélé, Xavier Radek est pourtant attiré par le judaïsme. Alors que ses parents attribuent son attirance pour la culture juive aux troubles de l'adolescence, il se lie à Awromele, le fils d'un rabbin, qui lui conseille de prendre des cours de yiddish et de se faire circoncire. Malgré sa peur de la souffrance, il tente l'opération et y perd un testicule. Mais Xavier croit à sa vocation. Sa mission ? Devenir le Consolateur du peuple juif. Ainsi commencent les tribulations de cet adolescent agnostique, issu de la bonne société bâloise. Après diverses mésaventures et malentendus, tous deux finissent par rallier la Terre

promise. Peintre médiocre en butte à bien des humiliations depuis l'enfance, Xavier va peu à peu se convaincre qu'il doit accéder au pouvoir pour mener à bien sa mission. Il déclenchera un conflit mondial dont les Juifs seront tenus pour responsables. Comme on le voit, il s'agit d'une farce cruelle, mais pourtant lucide, sur la condition humaine.

Annick M'Kele

HALIOUA Bruno, *Le procès des médecins de Nuremberg. L'irruption de l'éthique médicale moderne*, Paris, Editions Vuibert, 2007, 211 p. (Collection "Espace éthique") (ISBN 978 2 7117 7246 9) (n° 9081)

Les crimes perpétrés par les médecins nazis, au-delà de l'aversion extrême qu'ils suscitèrent, au-delà de leur atrocité même, au-delà de la cristallisation qu'ils incarnent à un niveau fondamental de l'idéologie raciale nazie, constituent, par leur jugement à Nuremberg commencé en décembre 1946, un précédent dans l'histoire de la médecine moderne. Ce jugement relie à la fois les plans éthique et juridique de la recherche et de la pratique médicale, et aboutira à l'adoption du Code de Nuremberg puis, plus tard, à celle de la déclaration d'Helsinki par l'Association Médicale Mondiale. Bruno Halioua, lui-même médecin et passionné d'histoire de la médecine, retrace et analyse ici le déroulement du *Medical Case* qui, au rythme des questions qu'il souleva sur l'attitude criminelle de praticiens, pourtant tenus par le serment d'Hippocrate, marque un tournant majeur dans l'élaboration de la bioéthique moderne.

Hugues Devos

HALTER Roman, *Romans Reise durch die Nacht. Bericht eines Überlebenden*, Berlin, Edition Tiamat, 2007, 303 p. (ISBN 978 3 89320 117 4) (n° 9093)

Dans cette autobiographie, Roman Halter, né en 1927, raconte son enfance dans l'Ouest de la Pologne, où il a été confronté très jeune à la douleur et à la peur avec l'arrivée des nazis. A l'âge de douze ans, il assiste au meurtre de ses camarades de classe juifs aux abords de son village, tués à coups de baïonnettes par les nazis. Avec l'invasion nazie, commence pour lui une longue traversée du désert : le ghetto de Lodz, Auschwitz, Stutthof et Dresde enfin, pendant les bombardements... En l'espace de six ans, Roman Halter a perdu son enfance, mais aussi sa famille. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il entame une carrière d'architecte en Grande-Bretagne. Mais en 1974, il décide d'arrêter sa carrière pour rédiger ce qu'il a vécu.

Luis Orsini Rosenberg

HASSON Stella, *Du Paradis à l'Enfer*, Waterloo, Clepsydre Editions, 2007, 126 p. (n° 9137)

C'est le fruit d'une importante démarche que nous propose l'auteur de ce livre. En effet, après avoir posé de nombreuses questions à son père, Victor, Stella Hasson parvient à retracer le parcours de celui-ci. Son histoire débute à Rhodes, où il mène ainsi que la communauté juive de l'île une vie paisible, jusqu'au moment où y sont appliquées sous le régime de Mussolini les premières lois raciales. S'ensuit l'invasion et l'occupation de l'île, en 1943, par l'armée allemande. Le 18 juillet 1944 est publié un avis ordonnant à tous les hommes juifs de plus de quinze ans de se présenter dans l'ancien bâtiment de l'aviation italienne. Le lendemain les femmes et les enfants sont aussi convoqués. Un bateau les attend qui les amènera vers Athènes et, de là, via un terrible trajet en train, vers Auschwitz. Stella Hasson nous décrit ce que fût l'enfer d'Auschwitz pour son père, les souffrances, la faim, la menace des sélections, la peur, la marche de la mort, Mauthausen et la libération par les troupes américaines. L'auteur nous décrit aussi la vie de son père après les camps. Nous sommes ici face à la démarche importante d'une femme qui recueille le témoignage douloureux de son père. Un acte courageux et utile, à encourager.

Pour se procurer l'ouvrage : Editions Clepsydre - Rue de la Station, 12 / Bte 9 - 1410 Waterloo

Bruno Della Pietra

HEGI Ursula, *Trudi la naine*, Paris, Galaade Editions, 2007, 672 p. (ISBN 978 2 35176 037 6) (n° 8877)

Trudi est naine et le regard que les autres portent sur elle oscille entre pitié, indifférence, curiosité malsaine, voire méchanceté. Ayant, dès son plus jeune âge, perdu sa mère atteinte de folie, les attentions d'un père aimant ne suffisent guère à compenser la solitude qui pèse sur une vie aux amitiés aussi fragiles que rares. Pour susciter l'intérêt des autres, elle recueille leurs secrets et se les voit livré d'autant plus volontiers que personne ne lui prête attention. Née en 1915 près de Düsseldorf, Trudi va vivre toute l'histoire allemande de la fin de la Première Guerre mondiale, suivie de la lente montée du nazisme, jusqu'à l'écroulement de celui-ci et le «retour à la normale». Burgdorf, sa ville natale, se voit en effet rattrapé par l'histoire. Hitler arrive au pouvoir, le nazisme devient idéologie d'Etat et c'est tout le pays qui entre en mutation : les chemises brunes déferlent dans les rues, les gens adhèrent en masse au parti nazi, les exactions contre les Juifs se font de plus en plus nombreuses, jusqu'aux horreurs perpétrées au cours de la nuit de cristal. Trudi et son père sont horrifiés par ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, mais gardent encore espoir. La guerre leur éclate à la figure et l'histoire s'emballa, laissant chacun face à ses choix et à son destin.

Annick M'Kele

HOFFMANN Daniel, *Lebensspuren meines Vaters. Eine Rekonstruktion aus dem Holocaust*, Göttingen, Wallstein, 2007, 280 p. (978 3 8353 0149 8) (n° 8790)

Ce livre traite de la vie de Paul Hoffmann, Juif allemand né en 1921. A l'âge de 17 ans, on lui fait comprendre qu'il n'est pas le bienvenu dans son propre pays et qu'il doit s'attendre au pire. En 1939, il travaille comme menuisier à Hambourg. Sa tâche principale est de produire des cercueils. Pendant le week-end, il sort souvent avec ses amis juifs pour visiter d'autres villes. Quelques mois après, Paul est à Auschwitz. Il y survit deux ans grâce à une femme qui joue le rôle de mère de substitution et qui réussit à faire entrer en fraude des paquets à l'intérieur du camp. Ensuite, il est déporté à Buchenwald où la fin de la guerre le sauve. Pendant cette période au camp, il arrive à envoyer régulièrement des lettres à l'extérieur pour garder la trace de ses expériences. Par suite de la maladie de Paul, c'est son fils Daniel qui a écrit ce livre, *Lebensspuren meines Vaters*, à partir des lettres de son père et d'enregistrements de conversations avec lui.

Luis Orsini Rosenberg

KALEKO Mascha, *Mein Lied geht weiter. Hundert Gedichte*, München, DTV - Deutscher Taschenbuchverlag, 2007, 158 p. (ISBN 978 3 423 13563 4) (n° 8837)

Ce recueil est une sélection de cent poèmes de Mascha Kaléko. Parmi eux on trouve – à côté de ceux sur le quotidien et l'amour – de nombreux poèmes qui rendent compte de ses préoccupations tout au long de sa vie. Son style ressemble à celui du poète Heinrich Heine, avec lequel elle partage également une origine juive et l'expérience d'avoir du quitter l'Allemagne à cause de la situation politique. La patrie perdue est, en effet, un des thèmes les plus importants de Mascha Kaléko. Face à cette perte, son style devient beaucoup plus mélancolique, si on le compare avec ses premiers poèmes qui étaient juvéniles et désinvoltes. Dans une postface, l'éditrice Gisela Zoch-Westphal présente brièvement la vie de la poétesse, qu'on pourra mieux connaître en lisant sa biographie écrite par Jutta Rosenkranz (voir plus bas).

Jakob Hohnerlein

LELEU Jean-Luc, *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Paris, Librairie académique Perrin, 2006, 1237 p. (ISBN 978 2 262 02488 8) (n° 9061)

Issu d'une thèse de doctorat à l'Université de Caen, ce livre constitue une importante contribution à l'étude d'un corps armé qui aura suscité sans doute plus de fantasmes littéraires que de véritables études historiques. Jean-Luc Leleu, jeune historien de trente-cinq ans, comble ici une lacune historiographique importante, puisque depuis quarante ans et la parution du livre de Georges H. Stein (*La Waffen-SS*, Stock, 1967) le sujet n'avait été abordé que partiellement par

l'une ou l'autre monographie de moindre ampleur. Se situant loin d'un comte rendu de batailles et se plaçant sous un angle de neutralité, Jean-Luc Leleu pose les fondements de sa recherche sur des questions simples : Qui étaient les hommes composant les formations SS ? Comment ont-ils été préparés à la bataille ? De quelle façon ont-ils été conditionnés pour se battre ? A quelles tâches ont-ils été employés ? Quels furent leurs comportements dans le cadre de leurs missions ? Afin d'y répondre, l'auteur s'est basé sur de multiples sources, dont nombre d'archives rendues accessibles depuis seulement une quinzaine d'années. Ses conclusions démythifient la réputation d'armée d'élite invincible acquise par la *Waffen-SS* et répandue à partir de 1941 par la propagande nationale-socialiste, notamment dans le but politique de contrôler l'appareil militaire traditionnel allemand ainsi que pour rassurer la population allemande. Elles expliquent aussi les raisons qui ont fait de cette formation paramilitaire, de petite envergure lors de sa création, une véritable armée au fil du conflit (plus de 800 000 hommes en 1945).

Hugues Devos

LILLTEICHER Jürgen, *Raub, Recht und Restitution. Die Rückerstattung jüdischen Eigentums in der frühen Bundesrepublik*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2007, 560 p. (ISBN 978 3 8353 0134 4) (n° 8836)

Cette étude de Jürgen Lillteicher se penche sur la question du remboursement des biens juifs dans les années qui ont suivi la constitution de la RFA. L'auteur décrit la difficulté des Juifs, qui avaient perdu toute existence économique à cause du régime nazi, pour récupérer leurs biens après 1945. Comme les lois allemandes traditionnelles ne suffisaient pas pour satisfaire à l'obligation morale de les indemniser, les alliés ont en édicté de nouvelles. Beaucoup d'Allemands, par contre, considéraient ces lois comme une « justice du vainqueur », sans vouloir voir la véritable injustice. C'est pourquoi les services administratifs ainsi que les personnes privées qui avaient bénéficié de biens « aryanisés » ont souvent été très réservés envers les droits des Juifs. Plusieurs d'entre eux se sont même vus comme des victimes, se plaçant sur un pied d'égalité avec les victimes du fascisme. Quand les alliés occidentaux ont redonné une souveraineté limitée à la RFA, ils ont imposé comme condition que les restitutions continuent. En conséquence, le Bundestag a voté une loi de restitution en 1957. Toutefois, le ministère fédéral des finances a été très restrictif face à chaque tentative d'élargissement du paiement d'indemnités, et cette position a été cautionnée par la politique officielle. En 1969, une loi a été adoptée qui indemnisait les personnes privées « spoliées par le remboursement ». Cela correspondait à l'interprétation dominante du passé nazi en RFA, selon laquelle l'Etat supportait toute la responsabilité pour les « aryanisations » et les individus aucune.

Jakob Hohnerlein

MARGOLIN Jean-Louis, *L'armée de l'empereur. Violences et crimes du Japon en guerre 1937-1945*, Paris, Editions Armand Colin, 2007, 479 p. (ISBN 978 2 2002 6697 4) (n° 8865)

C'est un ouvrage de référence, fruit d'une recherche fouillée que nous propose Jean-Louis Margolin, maître de conférence en histoire à l'Université de Provence, directeur-adjoint de l'Institut pour la Recherche sur le Sud-est asiatique et un des auteurs de l'ouvrage *Le livre noir du communisme*. En effet, il s'agit d'un travail d'historien qui analyse de manière détaillée le système politique et la mystique impériale de loyauté à l'Empereur, menant à la violence de guerre japonaise qui a ravagé de 1937 à 1945 l'Asie orientale et le Pacifique et toucha près de 400 millions d'êtres humains. Du conflit sino-japonais avec le massacre de la population civile à Nankin en 1937, en passant par le statut de quasi-esclaves des prisonniers de guerre et celui des femmes de réconfort coréennes, jusqu'aux massacres dans les colonies de Malaisie, de Singapour et des Philippines et l'emploi de kamikazes, l'auteur étudie les diverses formes et spécificités de la criminalité de guerre nippone. Un ouvrage à conseiller qui nous éclaire sur cette guerre mal connue des Européens.

Bruno Della Pietra

NYSENHOLC Adolphe, *Bubelè. L'enfant à l'ombre*, Paris, Editions L'Harmattan, 2007, 130 p. (ISBN 978 2 296 02891 3) (n° 8879)

Docteur en philosophie et lettres, écrivain, auteur d'essais sur le cinéma et de pièces de théâtre dont notamment *Mère de guerre*, Adolphe Nysenholc nous propose le récit attachant et émouvant d'un enfant caché, Bubelè. L'histoire débute à Bruxelles durant la Seconde Guerre mondiale. Le lecteur partage avec ce récit, la vie quotidienne de cet enfant au sein de sa famille d'accueil, ses découvertes, ses interrogations, ses dilemmes, ses liens avec ses parents adoptifs, la libération de Bruxelles... A la fin de la guerre, personne ne vient le chercher. Mais un membre de sa famille, son oncle, rescapé des camps est encore en vie. Dès lors commence pour lui une nouvelle tranche de vie et la découverte d'une nouvelle identité. Dans ce livre, l'auteur continue sa réflexion autour du thème de l'enfance et du lien entre la mère adoptive et celui de la vraie mère, disparue. Cet ouvrage subtil et bien écrit peut être recommandé aux enseignants du secondaire.

Bruno Della Pietra

OHRGAARD Per, *Günter Grass. L'homme et l'œuvre*, Paris, Editions du Seuil, 2007, 206 p. (Collection "Le don des langues") (ISBN 978 2 02 030148 1) (n° 9129)

Per Ohrgaard est professeur à l'université de Copenhague, spécialisé notamment en littérature allemande et traducteur de nombreux auteurs dont Günter Grass. Celui-ci est incontestablement un des plus grands écrivains de notre temps

et a reçu à ce titre en 1999 un prix Nobel de littérature. Alors que ses biographes s'étaient surtout penchés sur l'écriture engagée de Grass, Ohrgaard s'intéresse au romancier et nous livre une étude approfondie de son œuvre, puisqu'il analyse chronologiquement tous ses romans jusqu'à *Pelures d'oignon* (voir plus haut). Il y relève les particularités d'une œuvre particulièrement originale, à l'écriture volontairement déconcertante, où la notion de vérité est constamment remise en cause, au travers notamment du jeu sur les narrateurs. Une référence pour tout lecteur souhaitant approfondir sa connaissance de cet auteur important.

Emmanuel Verschueren

PATTERSON Ian, *Guernica ou la guerre totale*, Paris, Editions Héloïse d'Ormesson, 2007, 187 p. (ISBN 978 2 35087 053 3) (n° 9062)

Le lundi 27 avril 1937 – jour de marché – débuta, à partir de 16 heures, la destruction par les aviateurs de la légion Condor de la ville de Guernica dans le Pays basque. Evènement symbolique que ce premier raid aérien contre une population civile et dont Picasso tira une de ses œuvres les plus célèbres. Une partie importante de l'ouvrage de Ian Patterson, professeur de littérature, est consacrée à l'analyse de ce fait historique et à la Guerre civile espagnole. Il aborde ensuite l'évolution (Le Blitz, Dresde, Hiroshima...), les répercussions et les mécanismes de cette nouvelle manière de faire la guerre. Sa réflexion se porte aussi sur la manière dont est abordée dans les opinions cette nouvelle menace. Il s'agit d'un essai intéressant, fort bien documenté et d'une lecture aisée.

Bruno Della Pietra

RAHMANI Moïse, *Lettre à un frère*. INRI, Editions de l'Institut Sépharade Européen, 2007, 127 p. (ISBN 978 2 9600028 4 3) (n° 9131)

Cet ouvrage est la publication d'une lettre adressée le 20 août 2007 au Pape Benoît XVI. INRI est l'acronyme de *Jesus Nazarenus Rex Iudaeorum*, on comprend donc par le titre la visée de la lettre adressée au Saint-Père : mettre en exergue les points communs du judaïsme et du catholicisme. C'est aussi un appel à l'autorité spirituelle du Pape, et à l'influence qu'elle peut avoir sur l'éducation à la tolérance.

Hugues Devos

ROSENKRANZ Jutta, *Mascha Kaléko. Biographie*, München, DTV - Deutscher Taschenbuchverlag, 2007, 299 p. (ISBN 978 3 423 24591 3) (n° 8838)

Voici la biographie de la poétesse allemande juive Mascha Kaléko, née en 1907 dans une petite ville de Galicie. En 1914, par peur des violences antijuives, la famille émigre à Francfort-sur-le-Main, puis à Berlin. A l'école, elle découvre

son amour pour l'écriture, et, par la suite, écrit pour oublier son travail monotone au bureau. Elle rencontre beaucoup d'écrivains célèbres, dont Bertolt Brecht, et, en 1929, un an après son mariage avec Saul Kaléko, ses premiers poèmes sont imprimés dans des journaux, suivis de son premier recueil de poèmes en janvier 1933. Elle commence à avoir du succès, mais les nazis l'ayant exclue de la Société des écrivains allemands en 1935, elle est de facto interdite de publication. Elle traverse alors des années difficiles, d'autant plus qu'elle décide de quitter son époux pour le compositeur Chemjo Vinaver. En 1938, face à la pression croissante des nazis, ils émigrent à New York. Bien qu'elle ait appris l'anglais rapidement, elle a des difficultés à s'adapter à une culture différente et continue à écrire en allemand tout au long de sa vie. En 1955-1956, elle retourne dans son ancienne patrie pour la première fois depuis la guerre. Même si elle est heureuse de revoir l'Allemagne, elle ne veut pas s'y installer car, pour elle, le passé nazi est insuffisamment surmonté. En 1959, elle suit son mari en Israël, mais ne s'y sent pas du tout chez elle. C'est pourquoi elle voyage beaucoup en Europe. Au cours d'un de ses voyages, elle meurt à Zürich en 1975.

Jakob Hohnerlein

de ROSNAY Tatiana, *Elle s'appelait Sarah*, Paris, Editions Héloïse d'Ormesson, 2007, 356 p. (ISBN 978 2 35087 045 8) (n° 9088)

Tatiana de Rosnay, scénariste, journaliste, auteur de nombreux livres, nous propose avec ce roman, le récit d'une journaliste américaine vivant à Paris qui découvre lors des commémorations du soixantième anniversaire de la rafle du Vél d'Hiv ce que fut l'horreur de ces déportations. Elle décide de poursuivre ses recherches et de suivre le destin de la petite Sarah qui fut l'une des quatre mille enfants rafés en ce 16 juillet 1942. Ce roman nous livre en fait deux parcours, deux histoires, deux destins qui s'entremêlent. Celle d'une femme qui découvre l'une des plus sombres pages de l'histoire de France et celui de cet enfant qui connaîtra la détention, la peur... Nous sommes là face à un récit sensible et poignant. D'une lecture claire et aisée, cet ouvrage s'adresse à un large public.

Bruno Della Pietra

SCHECK Raffael, *Une saison noire. Le massacre de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Paris, Editions Tallandier, 2007, 287 p. (ISBN 978 2 84734 376 2) (n° 9099)

Dans ce livre, Raffael Scheck se penche sur un épisode méconnu : les massacres de tirailleurs sénégalais par la Wehrmacht pendant la campagne de France en 1940. Le bilan est sans équivoque, au moins 1 500 soldats noirs sous uniforme français ont été assassinés par des soldats allemands, partout en France et pendant l'ensemble de la campagne. Ce total pourrait même se monter à

3 000 tirailleurs sénégalais - appellation qui désigne alors l'ensemble des soldats originaires de l'Afrique occidentale française - exécutés en mai et juin 1940. Environ 60 000 avaient été envoyés en métropole. Ces crimes s'enracinaient profondément dans les mentalités allemandes. Depuis les guerres coloniales de Namibie, au début du siècle, la presse et les livres présentaient les Noirs comme des sauvages à exterminer. Une polémique violente s'était élevée en 1914-1918 et pendant l'occupation de la Ruhr contre l'emploi des troupes coloniales, véritable « horreur noire ». Enfin, Joseph Goebbels et certains commandants d'unités dénonçaient, dès le début de la guerre, une « France négroïdée » et appelaient à ne pas faire de prisonniers chez des « barbares » qui, prétendument, découpaient leurs ennemis au coupe-coupe. Les Noirs étaient bien une cible spécifique des nazis. Grâce à une enquête fouillée dans les archives militaires françaises et allemandes, Raffael Scheck a pu reconstituer le fil des événements. Pratiquement le même à chaque fois. Une fois capturés, les soldats indigènes étaient séparés de leurs camarades blancs. Certains étaient emmenés à l'écart pour être exécutés ; les autres étaient parqués dans des camps de fortune où le taux de mortalité était particulièrement élevé.

Annick M'Kele

THIBAUT Laurence (dir.), *La Résistance dans la Drôme - le Vercors*, Paris, Association pour des études sur la résistance intérieure (AERI), 2007 (ISBN 978 2 915742 17 6) (n° 9018)

THIBAUT Laurence (dir.), *La Résistance en Corse*, Paris, Association pour des études sur la résistance intérieure (AERI), 2007 (ISBN 978 2 915742 01 5) (n° 9019)

L'Association pour des Etudes sur la Résistance Intérieure (AERI) est une association française créée en 1993 par des figures de la Résistance. Elle s'est donnée pour mission d'animer et de coordonner des études sur la résistance intérieure en France. L'AERI et ses équipes, constituées d'enseignants du secondaire et d'universitaires, ont pour mission de mettre en évidence l'action de la résistance organisée, mais aussi celle des individus ou des groupes ayant agi de leur propre initiative, accomplissant ainsi des actes de résistance individuelle. Suite à la parution du cédérom *La résistance en France, une épopée de la liberté*, l'AERI s'est lancée, avec l'aide d'historiens résidant dans chacun des départements français, dans la création de cédéroms sur les résistances locales. Le but de ce projet est d'établir une chronique très large de la résistance dans chaque département, voire région, et ce pour obtenir une vision globale de la résistance, non plus fragmentée comme c'était souvent le cas. Dans cette optique, elle propose depuis 2003 la collection « Histoire en Mémoire 1939-1945 ». Il s'agit d'une série de cédéroms dont, après avoir déjà signalé ceux de l'Île-de-France, de la Lozère, de l'Yonne, de l'Ardèche, du Calvados, de la Charente, de la Haute-Marne, de la Savoie, de l'Indre et Loire, de la Manche et de l'Orne, nous venons de recevoir

ceux de la Drôme-le Vercors et de la Corse. Rappelons que ce dernier vient en complément du document de synthèse paru en 2005 : *Corse des années de guerre 1939-1945*.

Pour tous renseignements : AERI - 16-18, place Duplex - 75015 Paris - Tél. : 00 33 1 45 66 62 72 - Courriel : contact@aeri-resistance.com.

Emmanuel Verschueren

THIBAUT Laurence (dir.), *Les jeunes et la Résistance*, Paris, Association pour des études sur la résistance intérieure (AERI) / La documentation française, 2007, 191 p. (Collection "Cahiers de la Résistance") (ISBN 978 2 11 006094 5) (n° 9020)

L'AERI s'est associée à La Documentation française pour consacrer une collection d'ouvrages à la Résistance en France : les « Cahiers de la Résistance ». Ils se proposent de mettre en lumière, des volets oubliés de l'activité résistante ou sur lesquels les éléments de connaissance étaient restés épars. Dans le cadre de cette collection, ils viennent de publier *Les jeunes et la Résistance*. En effet, comme ils n'étaient pas en âge d'être mobilisés, beaucoup de jeunes, parfois à peine sortis de l'enfance, tant filles que garçons, ont combattu pour leur pays. Beaucoup l'ont payé de leur vie, car ils n'étaient pas du tout préparés au combat. Ceux qui ont survécu ont peu parlé de leurs actes de résistance et du passage de certains d'entre eux dans les prisons et dans les camps, silence dû au fait qu'ils ne se sont pas considérés comme des héros. C'est donc tout à l'honneur de cette collection de leur donner l'occasion de témoigner de cet aspect méconnu.

Pour tous renseignements : AERI - 16-18, place Duplex - 75015 Paris - Tél. : 00 33 1 45 66 62 72 - Courriel : contact@aeri-resistance.com.

Emmanuel Verschueren

VAN DOORSLAER Rudi (dir.), *La Belgique docile. Les autorités belges et la persécution des juifs en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, Tournesol conseils SA / Editions Luc Pire, 2007, 661 + 884 p. (ISBN 978 2 87415 848 3) (n° 9120)

En septembre 2004, à la demande du Sénat, le CEGES a entamé une étude scientifique sur l'implication des autorités belges dans la persécution et la déportation de la population juive pendant l'occupation nazie. Ce travail a mené à la rédaction d'un rapport volumineux, dont voici la publication en deux tomes et avec un titre explicite, *La Belgique docile*. En effet, les résultats de cette enquête minutieuse sont accablants pour les autorités d'alors. L'administration était clairement favorable au régime nazi, dont elle a exécuté sans objection les ordonnances antijuives, sauf à de rares exceptions. Et, en effet, si cette collaboration administrative prétend rester dans le cadre de la loi, elle l'interprète de façon maximale, au mépris de la Constitution et du droit international. Les hauts

fonctionnaires et les magistrats ne sont pas les seuls à collaborer, la police aussi y participe massivement, tant à Anvers – qui prend une part active aux rafles – qu'à Bruxelles où, toutefois, l'instauration du port de l'étoile et les déportations massives de l'été 1942, mettront fin à cette unanimité. A la fin de la guerre, il n'y aura pas de sanctions, parce que la Belgique n'est alors pas prête à assumer une autocritique forcément dévastatrice. *La Belgique docile* analyse donc enfin cette politique du moindre mal aux conséquences tragiques pour tant de familles juives.

Emmanuel Verschueren

Edition & imprimerie

QUAI AUX BRIQUES 74 BE-1000 BRUXELLES
T +32 (0)2 500 34 00 F +32 (0)2 500 34 09
courriel : info@edimp.be www.edimp.be